



La guerre de 1939 – 1945

vue de LEPUIX



Abbé A. Colez

Curé de Lepuix pendant la guerre

©HistolepuiX.fr

La Guerre de 1939 - 1945

rue de Lepuix



Il nous semble utile pour la paroisse de Lepuix et pour l'avenir d'essayer de rappeler les principaux faits de la guerre de 1939-45 sur notre territoire.

Nous le faisons avec un peu de retard, car un peu de recul ne gêne pas à l'appréciation des faits. Au reste, les divers événements ont été consignés en temps utile ; et nous avons pu constater pour les choses que nous n'avons pas vues de nos yeux, la difficulté d'obtenir des renseignements exacts et précis, chacun ayant vu ces choses sous son angle particulier.

Nous avons essayé de rapporter ici les récits qui nous ont été faits, et que nous avons vus, y apportant tout notre désir de dire la vérité et de raconter de notre mieux ce qui s'est passé dans cette malheureuse période où le secours de la Providence nous a préservés du pire.

Certains détails pourront sembler puérils, ils ont eu leur importance dans le moment et il peut être bon de les rappeler.

Abbé Collez

©HistolepuiX.fr

1939

La tension internationale augmente considérablement le 21 août et la radio nous apprend le 22 la signature du pacte russo-allemand de non agression qui nous surprend. Nous avons cru la Russie avec nous, et l'évolution du conflit en sera transformée.

Le mercredi 23, une quinzaine de réservistes sont rappelés (nuit du 22 au 23) le 24, nouveau rappel pour les hommes des folios 2,3 et 4. Les jours suivants, rien de spécial. Le dimanche 27, nous entendons à l'église la lecture de l'appel du Pape PIE XII à la paix. Mgr l'Archevêque demande des prières à cette intention : les litanies des saints à la messe, le chapelet aux vêpres sont récités pour le maintien de la paix.

On nous annonce pour demain une arrivée de soldats qui ne viendront pas. Le mardi devait avoir lieu le départ des Pèlerins de Lourdes mais le pèlerinage est remis. Le vendredi premier septembre les nouvelles se font plus alarmantes; les négociations des jours précédents n'aboutissent pas et à 2 heures la mobilisation générale est proclamée, les hostilités ont même déjà commencé en POLOGNE L'état de guerre entre la FRANCE et l'ALLEMAGNE est déclaré à 5 heures peu après celui de l'ANGLETERRE sur le refus allemand d'évacuer la POLOGNE attaquée.

Calme le lundi et le mardi, jours pendant lesquels on prépare des salles de pansement provisoires et 200 enfants de Belfort viennent s'installer à Malvaux dans le local du "Grand Air de Troyes".

Lepuix doit être le cantonnement de l'état Major du génie de la 8^{ème} armée. Des soldats installent les lignes téléphoniques reliant les divers bureaux prévus. Le mercredi 6 au matin nous déménageons tout le rez-de-chaussée de l'école Jeanne d'Arc au grenier, avec promesse que le contenu des buffets fermés, la bibliothèque et le reste seront respectés, promesses qui naturellement ne furent pas tenues. Des préparatifs de ce genre sont faits à l'école des garçons et à l'école des filles, à l'usine du Pont, à l'usine et au chalet Briot au centre du village. Le général Grenet s'installera à l'usine de Chauveroché.

Le jeudi 7, il faut déjà camoufler les lumières et la circulation est interdite à partir de 8 heures du soir. Notre fête patronale du 8 septembre se déroulera très pieusement et avec une anxiété bien légitime Nous y aurons un nombre inaccoutumé de communions et M. le Doyen de Giromagny remplaçant le prédicateur empêché donnera avec sa vigueur habituelle à la paroisse réunie les conseils actuels de circonstance.

Et le soir 60 officiers de l'Etat Major du génie arrivent à Lepuix avec une centaine de soldats, secrétaires, chauffeurs, hommes de corvée, plantons et ordonnances qui resteront à peu près tous jusqu'au milieu de 1940. Ils sont sous les ordres du Général Grenet qui sera remplacé au printemps suivant par le Général Testevède.

Quelques jours après, l'État Major du service de santé s'installe à Malvaux dans les divers chalets et à l'auberge de la Jeunesse. Un Général médecin les commande et s'installe à la maison forestière ; il a avec lui cinq aumôniers qui seront répartis bientôt dans les principaux centres de la 8^{ème} armée et 60 soldats.

Au milieu de juin le service de santé montera à l'hôtel Stauffer, laissant à l'État Major de la 8^{ème} armée ses locaux dans lesquels il n'eut même pas le temps de s'installer.

De plus une compagnie du génie sera presque toujours cantonnée à Lepuix à la disposition de l'Etat Major pour les travaux de la région avoisinante. Les officiers ont leur chambre chez l'habitant, ainsi que presque tous les soldats des bureaux et les chauffeurs. Les soldats du génie, -les compagnies se succèdent et les soldats n'ont pas le temps de rechercher des chambres devenues rares- doivent se contenter des granges ou de hangars aménagés, qui ne seront pas toujours une protection suffisante contre le froid d'un hiver long et rigoureux.

Cette présence d'un Etat Major chez nous inquiétait certaines personnes pensant que c'était un objectif intéressant pour l'aviation ennemie; d'autres, au contraire, affirmaient que c'était une garantie -les gros ne se mangeant pas entre eux, et les Etats Majors se respectant mutuellement crainte de représailles-; la plupart avec calme attendaient les événements.

Contre l'aviation, l'ordre est donné de creuser des tranchées abris, ordre qui sera loin d'être observé par tous; et le Général insistera à plusieurs reprises sur la préservation des vitres... par des bandes de papier collées - protection qui se révélera plus tard bien nulle quand nos vitraux enchâssés pourtant dans du plomb seront enfoncés et réduits en miettes à deux reprises.

Par contre, un abri très solide et très efficace sera préparé à Chauveroch et demandera beaucoup de ciment et de travail. Il fera dire bien des mots aux soldats qui n'auront pas personnellement à en profiter à l'occasion.

Et on s'installera ainsi dans la guerre dans cette drôle de guerre dont nous n'aurons ici que les échos lointains, les jours succédant aux jours sans amener de modification avec les mêmes soldats en cantonnement occupés aux mêmes travaux, rééditant le lendemain le travail de la veille, avec les allées et venues des mêmes soldats aux mêmes heures, avec une circulation incessante dans les rues qui obligera à établir pour les autos le sens unique -montée par la route de l'église et descente par la rue de la Beucinière.

Aucun accident à signaler chez nous. A part quelques coups de canon contre avions dans la région, aucun acte de guerre. C'est le calme, le calme plat jusqu'en juin 1940.

Naturellement ce calme n'indique pourtant pas l'inactivité. Notre Etat

Major avait à organiser la défense du Rhin et de l'Alsace du Nord de Colmar à la frontière Suisse et cette ligne avait été en somme peu fortifiée surtout vers La Suisse. Le Rhin paraissait alors un obstacle très sérieux, il devait se révéler plus tard bien faible avec les armes destructives de la guerre. Pourtant de nombreux ouvrages -plus de 800- furent construits surtout dans la région bordant la Suisse. Des baraques furent construites en plus grand nombre sans compter les abris. L'organisation et la surveillance de tous ces travaux explique le mouvement incessant des autos et des officiers chargés de les diriger.

Le prolongement du séjour de l'État Major fut l'occasion de transformations dans les locaux occupés. Ainsi, ce furent d'abord 2 bureaux à l'étage de l'école Jeanne d'Arc, puis 4. La grande salle du bas, débarrassée de ses gradins fut partagée en deux, puis en trois par des cloisons. C'est à peine si on peut garder un coin de cette grande salle pour les catéchismes, coin où il n'y avait ni lumière, ni chaleur, ni calme : Les secrétaires les plantons et les chauffeurs, n'apportant pendant nos leçons, aucune discrétion, bien au contraire et je n'ai pas eu à me louer de leur présence.

Je n'ai trouvé d'ailleurs aucune confiance chez les officiers; l'entrée des bureaux m'était aussi interdite qu'aux étrangers. Des gens de la 5e colonne y auraient été certainement mieux reçus. De plus il était visible que la confiance et l'amitié ne régnait pas parmi les chefs entre eux.

Pour quelques jours de pluie et de boue, à l'entrée de l'école libre, on n'a pas reculé devant la construction d'une véritable route et d'une place empierrée, macadamisée et goudronnée, on y fit passer le rouleau compresseur. (C'est par là que les premiers chars allemands devaient venir au soir du 20 juin 40). Les travaux y dureront plus de 15 jours, quelques semaines après on devait tout abandonner. N'était-ce pas là du gaspillage ?

7 baraques furent montées, deux au prolongement de la Charrière qui furent démontées avant d'être terminées. Une près de François Demeusy qui eut peine à conserver son hangar bien menacé -baraque qui servira de foyer du soldat, lequel sera inauguré solennellement le samedi 30 décembre avec chants, théâtre et numéro féminin d'acrobatie- 2 autres baraques non loin de là sur le terrain où furent bâties les nouvelles cités. Une autre s'élèvera près de l'école libre et servira de magasin. Une encore contre la maison Philippe sans compter deux ou trois au Phanitor.

Prêtres des Bureaux :

- Bureau de l'usine Briot : Abbé PERRIN (Dijon) et un séminariste: JOUFFROY
- Chalet Briot Abbé DESBROSSES (Loire) et Père FOISSEY dominicain.
- A Malvaux un prêtre du St Esprit fut remplacé par un prêtre du diocèse de Bourges. La messe du dimanche fut ainsi assurée régulièrement à Malvaux.

Notre vie paroissiale continua normalement pendant cette période. Nous avions les trois prêtres des bureaux qui dirent leur messe chaque jour et assurent à peu près le service de la grand messe. Nous en vîmes encore d'autres de passage et tous nous ont laissé le meilleur souvenir.

Chaque mois ils avaient à Giromagny avec les prêtres soldats du canton, un jour de recollection sacerdotale.

A la grand messe; une trentaine de soldats et quelques officiers ; souvent le Général à la première

Nous eûmes l'autorisation du général pour faire la procession du Rosaire, et ce jour là nous fîmes le vœu de la renouveler chaque année pendant 20 ans et de célébrer le matin une messe d'Action de Grâces, si la Ste Vierge nous préservait. Nous devions plus tard sentir cette protection à deux reprises, en juin 40 et pendant l'automne 1944.

La Toussaint 1939 fut célébrée dans le plus grand recueillement et la prière. Le matin une messe militaire avait groupé plus de 150 soldats dont 40 avaient communiqué et nos offices paroissiaux furent très suivis. Les familles des mobilisés étaient comme de juste, inquiètes sur le sort des absents qui pouvaient se trouver dans des secteurs moins calmes et plus exposés.

Le lendemain 2 novembre, une prise d'armes, présidés par le général GRENET avait groupé la garnison de Lepuix autour du monument.

Une semblable cérémonie précédée de la messe groupait encore la population, le 11 novembre, et l'armée représentée par un groupe d'officiers, général en tête, et un piquet d'honneur de 60 hommes en armes.

Combien l'an prochain devrions-nous ajouter de nouvelles victimes à celles dont on faisait la commémoration ce jour là ?

Telle était alors notre pensée à tous.

Nous pûmes faire notre messe de minuit malgré les ordres de camouflage et de non circulation, la permission ayant été accordée. Toutefois l'autorité militaire avait prescrit la suppression presque totale des lumières à l'église, et un officier était venu la veille au soir s'assurer de notre organisation. Il faisait d'ailleurs un beau clair de lune qui diminuait la vue des lumières intérieures. Ce fut ainsi une belle fête de piété avec une assistance recueillie et nombreuse et beaucoup de communions.

Quelle fut l'impression laissée par ce passage à Lepuix de ces soldats de 39-40 ?

Ces soldats ont été bien accueillis et dans leurs chambres ou cantonnement, ils n'ont pas eu à se plaindre de la population qui les a bien traités et fait pour eux tout ce qu'elle a pu. Certaines familles ont encore gardé des relations avec leur hôtes du début de la guerre ce qui indique le bon accueil persistant, d'une part la reconnaissance, de l'autre, et cela est bien, c'est français, c'est chrétien.

Une partie de ces soldats ont été corrects et édifiant mais je ne puis affirmer que ce fut général. On s'est plaint parfois d'une certaine morgue chez les chefs, de leurs exigences au sujet de leur confort et de leurs aises, exigences qui augmentaient au cours d'un séjour prolongé et contrastait un peu trop avec la situation de l'officier du vrai front.

Pour les soldats, s'il n'y a pas eu trop de désordres à déplorer, ce qui est surtout à l'honneur de nos familles chrétiennes vigilantes, de nos jeunes filles et des femmes de prisonniers en général sérieuses, on aurait aimé voir chez nos hôtes d'alors, davantage d'esprit patriotique et français. On y a entendu, et assez souvent, des conversations défaitistes, des expressions très regrettables qui ne présageaient rien de bon. Les anciens de l'autre guerre qui "tenaient coûte que coûte pour que l'ennemi ne passe pas" en étaient indignés.

Le marasme et l'inaction, que le plan diabolique d'Hitler avait prévu, portaient leurs fruits. Le soldat se demandait ce qu'il ...faisait là, inutile; la flamme patriotique s'éteignait et au foyer militaire on a pu entendre à certains jours le chant de l'international, on y écoutait avec plaisir la radio de Stuttgart. D'ailleurs la direction de ce foyer qui avait d'abord été confiée à un prêtre, le fut plus tard à des gens " surveillés " et dont le casier judiciaire n'était pas intact ... Evidement cela valait mieux.

Il faut reconnaître qu'il y eut peu de pillage dans les poulaillers, le ravitaillement se faisant très régulièrement et étant abondant, même pour le vin malgré les plaintes de certains assoiffés.

Les cuisines étaient installées au dessus de l'usine du Pont, maison Romain. Il y avait des popotes de sous officiers et secrétaires au café Luthringer, dans d'autres maisons. Les officiers de la compagnie de génie étaient à la maison Pernot, et leur passage en Alsace évacuée n'avait pas été perdu pour eux. Une de ces popotes était revenue avec une argenterie de choix et plus d'une centaine de poules, lapins etc. de quoi, varier le menu.

Les officiers mangeaient au café Travers et au café Louis Perros, puis à la fin et quelques jours dans la maison Ferflamm.

Pendant cet hiver 1939 1940, le travail continua dans les usines, gêné toutefois par le départ des mobilisés que l'on peu estimer à près de quatre vingt. Les vieux ouvriers reprirent leur place près des métiers ; les ouvriers nécessaires à la marche des usines, les pères de famille

nombreuses mobilisés sur place, assuraient le travail des autres et il n'y eut point ou peu de chômage.

Au printemps, une collecte de vêtements destinée à venir en aide aux évacués d'Alsace réfugiés dans le midi et recommandée par l'autorité diocésaine, rassembla une ample provision qui put remplir 13 gros ballots. Le tout était destiné à la paroisse de Fessenheim près de Neuf-Brisach. Il y fut ajouté deux layettes pour futures mamans. Nos fillettes y avaient travaillé, d'abord aux écoles puis chaque jeudi chez madame Maire, elles y mirent ardeur et dévouement.

Ce fut d'ailleurs un dur hiver, le milieu de janvier fut très froid ainsi que mars. De nombreuses maisons furent sans eau plus de deux mois et quelques unes, par suite de l'éclatement des conduites en furent privées pendant 8 mois.

L'ensemencement avait été difficile à cause du temps pluvieux en fin de saison, et les rigueurs de l'hiver laissaient prévoir une mauvaise récolte.

Pendant ce temps où étaient nos mobilisés qui restaient en relations suivies avec leurs familles ? Une bonne partie était en Alsace en bordure du Rhin ? Il y en eu dans toutes les armes, même dans l'aviation. Si le secteur d'Alsace était tranquille, d'autres celui où était la 14 division en particulier, l'était moins, face à la Sarre et dans les Ardennes. Là, une forte échauffourée où se distingua le Sergent Pinon, eu les honneurs de la radio. Quelques uns iront en Belgique et se retrouverons dans les durs combats de la Somme. Il y en eut même en Norvège à Narwich, en Algérie et en Syrie. Les plus âgés étaient même à Belfort et à Giromagny gardant jusqu'aux jours de juin le contact journalier ou fréquent avec leurs familles, bien loin sans doute de s'attendre aux événements qui se préparaient.

Nos soldats de Belfort étaient d'ailleurs très mal armés avec les stocks de vieux fusils et sans munitions. Comme nous tous, ils ignoraient la puissance du matériel allemand. Ils en auraient été effrayés s'ils s'étaient entendu comme l'un des nôtres, un de ses Lieutenant leur dire à l'instruction : " Si la guerre se passe comme nous l'avons vue se préparer aux manœuvres de l'an dernier où j'étais en mission, la France ne tiendra pas pendant un mois."

Ce n'était pas une parole de défaitisme mais quelques mois plus tard c'était une lamentable réalité.

Le travail des usines pendant la guerre

Il est évident que la première partie de la guerre devait être une période d'activité pour nos usines avec les nécessités de l'armée et l'assurance que les stocks de coton pourraient être remplacés; la flotte anglaise étant maîtresse de la mer toutefois un bon nombre d'ouvriers étaient mobilisés, seuls les plus âgés, les indispensables, les pères de famille nombreuses étaient restés mais les vieux reprirent le travail et la main d'œuvre féminine aidant, le rendement des usines fût normal et rémunérateur.

Il y eut arrêt aux jours de juin et de l'invasion, de plus l'usine du Pont avait subi de graves dégâts. Toutefois on ne tarde pas à travailler à nouveau après la remise en état, avec quelques jours de chômage par semaine car on pouvait prévoir la disparition des stocks de coton, et on savait que l'occupant se ferait la part du lion dans les produits fabriqués.

En septembre 40, l'usine Briot travaillait 4 jours par semaine, la Fonderie 5 heures par jour et certaines semaines ne comptèrent que 15 heures de travail. Après la remise en état du Pont, on y travailla que 3 jours 1/2 par semaine.

Plus tard, le coton manquant, nos usines durent travailler la rayonne et la fibranne, produits auxquels il fut assez difficile d'adapter les métiers et que nos ouvriers habitués au coton n'aimaient pas.

Et ce fut ainsi pendant l'occupation et après la libération nos usines n'ayant pas été gravement touchées en novembre 44. De sorte que nos familles qui n'étaient pas sans quelques économies avec un salaire réduit et un ravitaillement déficient, purent passer ces mauvais jours sans trop de soucis financiers. Les autres suffisaient.

Ce furent surtout ceux du ravitaillement. Il commença à devenir difficile aux derniers jours de mai 1940, les produits n'arrivant plus. Après l'effondrement de juin les magasins se vidèrent, chacun faisant ses provisions, puis les allemands achetèrent beaucoup après avoir dévalué notre franc. Pendant un mois, il fallut se contenter de 100 grs de pain par jour et encore ce pain sentait le pétrole, la farine provenant de stocks rendus inutilisables pour les occupants. La ration fut un peu augmentée dans la suite 150 grs puis 200. L'huile devint introuvable, 1/2 livre de graisse par quinzaine, plus de pâtes alimentaires. La viande à peu près normale au début diminua, quelques rares fromages. C'était heureusement la période des légumes et des fruits.

Ces restrictions semblèrent normales au début, du fait des circonstances et leur prolongement devait naturellement devenir pénible. L'armée d'occupation - et l'accusation était fondée - fut rendue responsable de ces restrictions. Mais qui aurait pu penser que 7 ans après, en l'an de grâce 1947, la situation ne serait guère améliorée, qu'elle se serait aggravée à certains jours et que nous en serions encore au régime des rations de misère et de tickets non honorés

L'Égypte des Pharaons avait connu autrefois après le régime des vaches grasses le régime des vaches maigres. Ce fut la même période septennale de misère et d'ennuis alimentaires.

©Histolepuix.fr

Quelle fut la tenue morale à Lepuix pendant la guerre.

Le long séjour de l'Etat Major du génie qui dura de septembre 39 à juin 1940 n'a pas bonifié notre population. Les soldats étaient reçus dans l'intimité, bien traités, la plupart ayant des idées très avancées et n'étant pas gênés par des scrupules. Toutefois le mal aurait pu être plus grave et en général nos jeunes filles et nos femmes de mobilisée surent se tenir et rester honnêtes

Il en fut de même au cours de l'occupation. A part quelques minimes exceptions tout se passa bien. Les soldats allemands furent laissés de côté, on fut avec eux correct sans plus. Les femmes des prisonniers avaient le souci de l'absent, le souci de leur famille à élever en plus des soucis généraux, préoccupées de trouver dans un pays vidé de quoi augmenter les colis envoyés par la Croix rouge en Allemagne. S'il y eut des pays où les femmes de prisonniers ne furent pas ce qu'elles devaient être, à Lepuix elles furent dignes et méritent ce témoignage.

Après la libération, la joie du retour de nos armées, et du joug allemand disparu, amena bien certain désordre, non à l'arrivée de nos troupes libératrices qui furent merveilleuses d'entrain, de dignité, de patriotisme. On voudrait pouvoir en dire autant de certaine formation de l'arrière qui resta trop longtemps, et n'a laissé en toutes choses que des souvenirs désagréables et pénibles.

JUIN 1940

On s'en moque comme de l'an 40, disait-on autrefois... Il faudra désormais remiser cette expression; car 1940 laisse à ceux qui l'ont vécue le souvenir d'une année horrible pour nos cœurs de français et désastreuse dans ses suites.

Au cours de février 1940 en face de cette guerre qui ne ressemblait pas aux autres, j'exprimais aux officiers logés à la cure, la crainte de voir les Allemands se glisser subitement vers la Suisse ou notre défense était réduite et de nous voir subir, les premiers, le choc ennemi et l'invasion. Sans trop de confiance, nos officiers affirmaient pourtant que le front était solide et que même, et surtout, dans ce coin de frontière de nombreux ouvrages fortifiés avaient été préparés dès le début. On se figurait aussi que le Rhin était un obstacle à peu près infranchissable une fois gardé par une défense organisée.

Qui aurait pu penser que les troupes ennemies qui viendraient chez nous, arriveraient de la région de Besançon après avoir encerclé depuis la Belgique, toutes nos armées groupées derrière la formidable ligne Maginot.

Qui aurait pu penser que les allemands entreraient à Belfort, notre grand camp retranché de l'est sans avoir tiré un coup de canon.

Qui aurait pu s'attendre à cette réflexion d'un Allemand quand la petite résistance de Lepuix du 19 juin " C'est la première résistance que nous trouvons depuis Rethel".

Des troupes anglaises accompagnées de chasseurs français parmi lesquels se trouvait André Perros, avaient débarqué en Norvège le 16 avril. Après quelques semaines de luttes très dures, ces troupes avaient du reprendre la mer.

Et nous voici arrivés au matin du 10 mai. Notre retraite de 1^{ère} Communion avait commencé la veille. Des escadrilles d'avions ont passés toute la nuit, pour quelle direction, nous saurons plus tard que tous nos champs d'aviation surpris furent bombardés, en particulier celui de Chaux, où, des dégâts importants ainsi qu'au Valdoie avaient été faits. Toute la journée, ainsi que le lendemain, passages incessants d'avions, et nos enfants énervés, malgré leur bonne volonté évidente sont difficiles à apaiser et à intéresser.

Le dimanche de la Pentecôte, 12 juin, plus de sept fois les lugubres sirènes nous déchirèrent les oreilles. Pendant le cortège des enfants qu'il faut réduire, pendant les sermons de la messe et des vêpres, à midi, le soir, etc... Chacun sait que les sirènes effraient davantage que le danger lui-même.

Journée si belle quand elle est calme journée pénible cette fois dans l'anxiété et la crainte, l'angoisse pour l'avenir.

L'offensive est déclenchée en Belgique et en Hollande. La Meuse est franchie le 11 mars. Il y a là 100 divisions Allemandes avec 3000 chars et 5000 avions. Cette supériorité s'avérera chaque jour plus forte. Nos soldats se battront dans les Flandres à 1 contre 2, après Dunkerque à 1 contre 4. -1 char contre 10 chars, 1 avion contre 15 - chars démodés toujours en panne, avions inutilisables chez nous pour la plupart. Et lors de l'avance allemande ils trouveront dans le centre un parc de 5000 chars tout neufs. N'auraient-ils pas été mieux à leur place sur le front ?

Les 14, 15 et 16 mai : bataille très dure sur la Meuse entre Liège et Sedan, puis les 17 et 18 mai dans le Nord. Le dimanche 19 mai un office solennel –officiel- est célébré à N. Dame. Le général Gamelin est remplacé par le Général Weygand.

Le 22, c'est Cambrai et Valenciennes, le 24 des éléments avancés atteignent la côte vers Abbeville, le 26, le jour de la Fête Dieu (que nous ne pouvons célébrer qu'à l'intérieur de l'église), Boulogne doit se rendre, et le 28, la radio annonce la capitulation de l'armée belge. Que vont devenir nos troupes en pointe en Belgique et déjà à peu près complètement encerclées ?

Après quelques jours occupés de part et d'autre au regroupement des armées, Paris est bombardé par l'aviation allemande qui y fait 800 victimes dont 245 morts, et le 5 juin, une grande bataille est engagée sur la Somme et sur l'Aisne. On dit que notre armée des Flandres s'est embarquée à Dunkerque et a passé en Angleterre. Là se trouvent 7 des nôtres dont on est sans nouvelles depuis plus d'un mois. Dans quelles conditions a pu se faire cet embarquement ? Combien ont échappé Combien resteront là-bas prisonniers.

Les 6-7-8-9-10 juin, ce qu'on appelle la bataille de France s'est poursuivie acharnée dans le Nord et le 10, l'Italie, profitant de nos malheurs dans le nord nous déclare la guerre. Les avions, à pied d'œuvre bombarderont nos villes de l'est et lâchement, lanceront leurs bombes sur nos routes de France où se pressent les convois et aussi les évacués.

Les 12 et 13 juin nos troupes se replient sur la Seine qui sera bientôt franchie. Le 13 nos soldats se préparent à quitter Lepuix. Le 14 c'est l'appel désespéré de Paul Reynaud à l'Amérique, et la Suisse nous apprend l'occupation rapide de Paris, ville ouverte, tandis que le gouvernement a gagné Bordeaux.

On apprend bientôt que les allemands ont fait une forte avance dans la région de Chalons. Le 14 juin, ils atteignent Chaumont, Troyes, Langres et Champlitte. Le 15 juin, Gray et Arc-les-Gray, où une légère résistance qui coûte la vie à un général français, précède la destruction de 3 ponts sur la Saône.

Des avions bombardent Gray dont un quartier brûle avec le clocher. Il y aura 125 morts dont 7 civils.

Les voici donc en Franche-Comté et leur approche augmente de jour en jour l'anxiété dans nos cœurs de Français.

L'avance de ces troupes se poursuit vers Dôle, atteint le 17 Mouchard, Morey et le 25 juin, le col de la Faucille étant occupé, l'encerclement de toutes nos troupes de l'Est groupés derrière la ligne Maginot est achevé

Besançon est attaqué le dimanche 16 juin pendant les cérémonies des Communions Solennelles se déroulent dans les églises de la ville. A midi, la ville est bombardée, vers 4 heures, les ponts du Doubs sautent et à 19 heures, sans défenses, la ville est occupée

Le lundi 17 un nouveau cabinet présidé par Pétain a demandé aux Allemands quelles pourraient être les conditions d'un armistice, cette nouvelle transmise par radio nous remplit tous de stupeur. Est-il bien vrai que nous en sommes là ? Ce sera une des dernières, l'électricité faisant défaut. Le canon se chargera bientôt de nous donner des renseignements sur l'avance redoutée.

Notre but ici n'est pas de décrire en détail les opérations dans notre région de Franche-Comté et nous nous limiterons à ce qui concerne notre Territoire.

Si les soldats ennemis qui battirent chez nous ont pu prétendre qu'ils n'avaient pas trouvé de résistance depuis Rethel, il ne faudrait pourtant pas conclure qu'il en fut ainsi pour toutes les troupes allemandes. Sans doute des résistances sérieuses et organisées étaient impossibles avec des troupes disloquées, mal ou pas commandées, attaquées par l'arrière. Il y eut pourtant quelques tentatives de retardement, dans le Doubs, à Moisseuse en particulier pour permettre le passage en Suisse de quelques éléments français en retraite dans la région; ce village, en punition fut en grande partie incendié, de même à Maiche et dans quelques villages de cette région. En Haute-Saône, il y eut de forts accrochages à Raincourt, à Vaivre, surtout et à Vesoul par des unités isolées.

Les colonnes ennemies marchant sur Belfort apparurent, l'une le lundi 18 juin dans les premières heures, vers Danjoutin non loin des Basses Perches, une autre venant de l'Isle-sur-le-Doubs, arrivait la veille au soir à Héricourt où il y eut 11 morts français et 10 blessés. Une troisième devait rejoindre ces deux colonnes dans leur avance vers Giromagny. Elle était partie de Vesoul le 17 au matin et arrivait le soir à Lure. Le 18, les éléments avancés se présentent à Giromagny devant l'hôtel de Ville à 9 heures. Trois motocyclistes allemands, suivis plus tard par des blindés firent prisonniers sans résistance le 3^e Bataillon de Chasseurs Pyrénéens, la reddition leur semblant le meilleur sort à espérer.

Le fort de Giromagny où se trouvaient 80 artilleurs, tira quelques obus vers Auxelles-Bas mais se rendit devant l'assaut des tanks escaladant sans peine les pentes et arrivant sans opposition aux abords

immédiats.

Après avoir fait sa jonction avec la colonne venant de Belfort, celle de Lure continua vers l'Alsace par Etueffont et Rougemont. Les ponts de Giromagny (Voisinnet, St Pierre et Maginot) ayant sauté le matin du mardi, un groupe d'artillerie de campagne (3 batteries) se trouvant à Vescemont et devant gagner le ballon pour y préparer une résistance, ne pouvant passer se rendit aussi sans difficulté.

Les colonnes allemandes n'étaient pas trop sévères pour la circulation des piétons sur les routes. Certains mobilisés s'étant mis en civil ont pu rentrer chez eux sans difficultés, sans même avoir à se cacher.

Belfort avait été pris le mardi 18 juin. Une relation faite par l'officier d'état Major de la division motorisée d'attaque raconte le raid effectué par cette unité, partie la veille au soir à 16 heures de Besançon, n'ayant essuyé en cours de route aucun coup de fusil, ayant traversé par nuit noire Montbéliard dont les rues sont remplies de français de toutes armes et dont les uns leur crient: "qui êtes-vous ? Des Anglais?-Non, des allemands," et arrivant à Danjoutin à 2 heures du matin : raid considéré comme extrêmement imprudent vu l'importance de la place de Belfort. Le Général n'osa pas entrer de nuit à Belfort, il fit stopper et attendit les premières lueurs du jour.

Quelques jours auparavant, le vendredi 14 à 18h30, des avions allemands avaient bombardé la gare et la Pépinière faisant 7 victimes.

Le samedi 15, une partie de la population, apprenant que le Rhin venait d'être franchi, quittait la ville. Une partie de la garnison en fait autant tandis que quelques soldats chargés de la défense, prennent leurs positions. Le dimanche 16, c'est un exode général de gens qui s'enfuient par tous les moyens: autos, bicyclettes et aussi à pied, trainant paquets et bagages dans un désordre invraisemblable.

A 17 h 30, nouveau bombardement, et la nuit se passe dans les abris; le lundi 17 est calme mais on s'attend au pire. Beaucoup d'habitants sont déjà dans les abris et les caves – les plus braves ou les plus insouciantes attendent chez eux ... stoïquement – les événements.

Le mardi 18 juin, vers 4 h du matin, on entend un bruit de chars sur la route de LYON et c'est le calme, mais peu après la colonne arrêtée à Danjoutin essuie une légère fusillade tirée d'une tranchée des Basses Perches et vite arrêtée par des artilleurs à l'assaut puis s'engage dans la ville par le faubourg de Montbéliard. Elle surprend les officiers dans leurs hôtels au saut du lit.

Bientôt on se bat un peu partout, au pont Michelet place de la gare, place Corbis. Par le faubourg des ancêtres, les allemands gagnent esplanade puis remontent par le faubourg des Vosges vers Giromagny pendant que d'autres traversant le pont Carnot arrivent vers 8 h devant la préfecture, et dans la vieille ville où un rapide combat s'engage avec

les troupes massées dans les bâtiments de la manutention. L'artillerie allemande, un peu gênée par le tir du fort Hatry, tire sur le château; à 9h, la tour de la Miotte saute et les avions ennemis bombardent les glacis et les abords de la Justice.

A 13 heures le combat atteint son maximum intensité. Depuis plus d'une heure le canon allemand tire à bout portant. Par la place d'armes, les blindés allemands empruntent la route des Basses Perches pour prendre à revers le château. Après avoir refusé de se rendre vers 11h15 le château dépose les armes à 15h.30 (48 soldats tués et 3 civils).

Une partie des défenseurs de la ville après avoir mis son matériel hors d'usage s'est replié sur le fort de Roppe où 700 hommes à peu près sans vivres et sans munitions résisteront deux jours sous le bombardement du fort. Le 20 juin des parlementaires allemands font demander la reddition de l'ouvrage. Avec quelques officiers français, le commandant Roger Haak du 197 RALT, va discuter au grand hôtel à Belfort les conditions de la capitulation, il sollicite un armistice de 24 heures, refus du Colonel allemand. Devant l'inutilité de la résistance le commandant Haak signe la reddition et le colonel allemand lui serre la main en hommage à ses héroïques soldats, c'était le jeudi 20 juin à 22h56.

De l'ouest à l'est, la Franche Comte était envahie, et à 10h45 les Allemands entraient à Delle.

Les ALLEMANDS à LEPUIX

Nous sommes au dimanche 16 juin 1940. Les nouvelles sont de plus en plus alarmantes. Dès jeudi notre Etat Major alerté a préparé ses caisses pour le départ. Des ordres et ces contrordres le tiendront en suspens jusqu'au dimanche après midi à 2 heures, heure où camions et autos du village ont été réquisitionnés pour son départ immédiat. Il laissera presque tout son matériel, presque tous ses approvisionnements qu'il aurait mieux fait de mettre à la disposition de la municipalité, ce qui aurait évité des idées de pillage. Dans certains bureaux du voisinage on a laissé - oubli impardonnable - des documents important de nature à couter la vie à des Français.

Nous vivons dans l'attente fiévreuse des évènements très graves qu'on sent tout proches de nous, on sent aussi le besoin de la prière. Il y a le matin de nombreuses communions et avec une piété inaccoutumée nous récitons le chapelet.

Hier soir, 12 affectés spéciaux des usines ne voulant pas être mobilisés par l'ennemi, partent vers l'arrière en direction de Gray qu'ils ne croient pas encore menacé. Ils reviendront 8 jours plus tard, fatigués, harassés, angoissés sur ce qui s'est passé ici en leur absence; à son arrivée, l'un d'eux apprenait que sa mère était tombée dans la bataille. Quelques autres, ayant autos à leur dispositions pourront rejoindre Lyon où, entassés avec plusieurs milliers de réfugiés dans les bâtiments de l'exposition, ils comprendront les souffrances de l'éloignement, le triste sort des évacués dans le deuil de la patrie.

Un groupe de jeunes gens, une vingtaine de moins de vingt ans, décident après la messe eux aussi de partir, le temps presse ; ils partent à bicyclette à 1h.1/2 vers Belfort et Pontarlier où ils espèrent pouvoir passer malgré les routes encombrées. Ce sera de justesse et ils échoueront en Savoie, à Challes-les-Eaux. Ils ne reviendront que de deux et même 6 mois plus tard, quand ils sauront, qu'on arrive à passer les frontières de la zone interdite, passage dangereux et frauduleux alors à la portée de toutes les bourses, mais qui devient plus tard très coûteux. Car il y eut là bas des gens pour se livrer à un trafic honteux que ne justifiera jamais le risque - pas toujours réel- d'un service rendu à des français, à des frères malheureux.

Toute la journée, la route du Ballon est sillonnée par des autos venant des Vosges, chargées de fuyards, chargées aussi de matelas et de colis , puis par des affectés spéciaux fuyant à bicyclette sur l'arrière ignorant où ils vont. De nombreux avions allemands d'observation parcourent le ciel, l'aviation française est absente et l'ennemi a toute liberté d'action.

Le défilé continue jusqu'à la nuit, une claire nuit d'été, pendant que des troupes en retraite remontent vers le Ballon et les Vosges où il est prévu l'ultime résistance de la 8eme armée encerclée.

Tous les ponts de Lepuix et de la route du Ballon ont été minés ces jours derniers, même celui avoisinant la maison Comparois.

Entre temps, le Rhin ayant été forcé le 15 juin, une vingtaine de nos mobilisés dans les troupes d'Alsace, troupes en désordre sans ordres, sans chefs, car la plupart ont fui vers l'arrière, rentrent clandestinement dans leurs foyers. Auraient-ils mieux fait de se rendre alors qu'ils pouvaient encore s'échapper ? N'admire-t-on pas les prisonniers qui s'évadent ? Et ne sont-ils pas déjà des prisonniers ? ... Ils ne se sont pas défendus ? Toute résistance ne s'avèrait-elle pas alors inutile; et puis que pouvaient-ils, sans chefs, sans ravitaillement sans munitions, sans ordres? Chercher des unités groupées ? Il n'y en avait plus ; c'était rejoindre d'autres errants et d'autres fuyards sans organisation. J'en ai vu qui ont pleuré devant la cruelle nécessité où ils étaient de reculer sans se battre. De plus Ils ne savaient pas les intentions des Allemands le sort qui les attendait en leur pays, où ils ne pouvaient pas toujours se cacher devant les occupants, que ferait-on d'eux ? Des prisonniers plus serrés et plus maltraités ? Ils eurent à répondre à de fréquents appels auxquels ils n'allaient pas sans dangers. Puis on les laissa tranquilles.

S'ils avaient attendu pour se faire prendre, le sort des autres prisonniers en aurait-il été meilleur ? Ils ont eu de la chance, c'est vrai, de même que ceux qui ne firent en subisse qu'une douce et courte captivité, de même que ceux qui revinrent sans égratignures après avoir vu leurs camarades tomber autour d'eux. Ce sont les hasards de la guerre. Fallait-il qu'ils meurent tous pour que personne ne soit jaloux ?...

Pour juger leur conduite, il faut connaître les circonstances exactes où ils se sont trouvés, et la manière dont ils se sont comportés dans cette terrible pagaille que fut la retraite de notre armée d'Alsace. C'est une affaire de raison et leur conscience leur dit qu'ils ont fait leur devoir. Je suis persuadé que si on leur avait demandé de résister, ils l'auraient tous fait coûte-que-coûte. Ils n'auraient pas dit cette parole lâche d'un mitrailleur qui était décidé de ne jamais se servir de son arme " pour ne pas se faire repérer". Ils n'ont pas non plus fait un joyeux banquet à leur retour comme certains antimilitaristes d'un pays montagneux assez éloigné d'ici qui manifestaient ainsi leur joie - non pas d'avoir échappé aux dangers de la guerre - mais de ne pas avoir eu à tirer un seul coup de fusil contre l'Allemand".

La population de Lepuix ne veut pas suivre l'exode, elle est décidée à rester sur place et chez elle. Elle attend courageusement les événements, prête à tout.

C'est dans une impression de désordre que ce termine la journée.

Lundi 1er Juin

Le mouvement d'hier et d'une partie de la nuit sur la route du Ballon est bien réduit ce matin. On dit que l'artillerie française (3 batteries de 75) s'installe près Vescemont pour essayer d'empêcher l'avance vers Giromagny, on laisse aussi entendre que la résistance va s'organiser sur les Vosges, la ligne Maginot du Rhin étant évacuée et en particulier que cette résistance va commencer à l'entrée de Lepuix.

Pendant ce temps de l'autre côté du Ballon vers St Maurice et le Thillot beaucoup de troupes attendent des ordres et de grosses pièces d'artillerie remontent vers Gérardmer. De ce côté-ci le mouvement s'est ralenti, peu de monde, quelques affectés spéciaux descendent encore, ils remonteront d'ailleurs l'après midi - refoulés plus bas - car l'encerclement est chose faite. On apprendra plus tard que les Allemands ont occupé Pontarlier et Morteau vers 11 heures, fermant ainsi la dernière route suivant la frontière suisse vers l'intérieur.

Le général Laure et la 8e armée est encore à Giromagny et il redescendra dans l'après-midi une dame de Lepuix revenant de Colmar par le Ballon (Mme Hemmerlé).

A midi, la radio a annoncé qu'on va demander les conditions de l'armistice et que Pétain prend la tête du gouvernement.

Vers le soir un soldat alsacien venant de la ligne Maginot pour chercher des chiens militaires dressés au fort de Giromagny, chiens qu'on lui a refusés, retourne à son unité par le Ballon et annonce à quelqu'un : " vous les aurez demain, mais ne vous effrayez pas, ils sont corrects "

On annonce que Luxeuil serait déjà aux mains des Allemands et même un chauffeur d'auto qui était à Lure le soir auquel on fait laisser un sac de farine déjà chargé sur sa voiture a entendu dire qu'ils étaient près de Lure à 5 kilomètres.

Lepuix est l'après midi occupé par de nouveaux soldats en pleine paye et en attente ordres qui ne viennent pas. Une grande colonne de camions monte vers Chauveroch, que vont-ils faire en ce cul de sac ?

Au cours de la nuit, un grand défilé de troupes remonte vers le Ballon de 10 heures du soir au matin sans arrêt - très peu d'artillerie qui restera en arrière - et non sans nombreux embouteillages.

mardi 18 Juin

L'électricité s'est arrêtée pendant la nuit et nous allons rester sans lumières et sans nouvelles pendant 15 jours.

On avait attendu déjà pendant la nuit l'arrivée des troupes allemandes motorisées, on vient même m'annoncer à 6 heures 1/4 qu'elles arrivent et quelques uns montent déjà en toute rapidité vers Chauveroché.

Au bas du village, route de Giromagny, vers la maison Stalder, un barrage a été préparé dès hier, fait de caisses, de boîtes de goudrons et autres obstacles, on le terminera en mettant un autobus en travers de la route.

Des mitrailleuses ont été installées maison Stalder et maison en face, avec des matelas et des planches aux fenêtres. De même dans la maison d'Alphonse Colin près de la croix au pont; une section de pyrénéens (2^eB) s'est installée là dans les chambres et dans les combles avant l'explosion du pont.

Plus haut vers la borne kilométrique de la maison Philippe un 75 est installé avec ordre de tirer 25 obus, et de faire sauter la pièce au dernier coup, elle sautera au premier. 2 mitrailleuses installées là aussi sur les bords de la route se défilent en même temps, leur capitaine fait prévenir le général du repli et essaie de défendre ses hommes chargés d'une résistance impossible. Le général change le commandant de Cie et le menace du Conseil de guerre.

Un détachement du 298 d'infanterie venant du fort de Roppe avec l'ordre de se rendre à Sermamagny, s'y heurte sans avertissements aux tanks allemands et se replie sur Giromagny, qu'il dépassera pour s'installer au dessus de la caserne du Montjean et à la lisière du bois qui suit le canal. Ces hommes sont sans ravitaillement, ils en trouveront dans les maisons avoisinantes, ils sont commandés par le capitaine Ferrandon, prêtre du diocèse de Clermont.

Entre temps, le grand Pont avait sauté. Les habitants des maisons voisines avaient été avertis de s'en aller de leurs maisons lors de l'explosion, beaucoup hésitent et ne s'y résoudront qu'au dernier moment, quelques malades en particulier qui n'ont pas besoin de cette secousse seront évacués vers le centre du village. (Mme André Tournier)

Je dirai ma messe à l'heure habituelle mais comme le chœur n'est pas sur et qu'on ignore l'heure de l'explosion du pont, je la dirai à l'autel de la Ste Vierge mieux protégé. L'attente continue fiévreuse, on entend des coups de feu, du canon très proche, des explosions dans la direction de Giromagny, les ponts sans doute et les dépôts de matériel.

Il va être 9 heures, le maire et le garde champêtre sont sur le pont. Deux autos viennent d'arriver d'où descendent deux officiers du génie. Le maire leur demande s'ils vont mettre le feu au foyer de mine, ils

répondent d'un air assez mécontent: " on vous le dira". Il était bon en effet que la population soit prévenue pour prendre ses dernières dispositions.

Soudain un cycliste arrive qui va parler aux officiers, un soldat s'approche pour mettre le feu aux poudres, et sans rien dire tous se sauvent. Le maire et le garde champêtre ont heureusement compris, sinon ils sautaient tout simplement avec le pont, et ils invitent les habitants du voisinage à se garer et à rentrer chez eux.

Une formidable explosion se produit. Dans les caves on a senti la terre trembler, un souffle puissant se propage, dévastateur et une pluie comme une grêle de terre et de pierraille tombe sur les toits. Ceux qui étaient au Montjean ont eu l'impression que la montagne se soulevait et une immense gerbe noire monte dans les airs deux fois plus haute que le clocher.

On s'est demandé pourquoi cette opération avait été ordonnée par d'autres officiers que ceux du génie de l'armée logés à Lepuix qui en étaient pourtant officiellement chargés. De même on a pensé à juste titre qu'il n'était pas nécessaire de mettre une charge de poudre aussi grande, surtout alors qu'on se plaignait de n'en pas avoir assez. Et puis était-il nécessaire de faire tant de dégâts, l'absence de pont ne retardera pas l'avance allemande qui passera à gué trente mètres plus haut dans une rivière presque totalement desséchée. Heureusement que le manque de poudre épargna presque les trois autres ponts du village précédemment minés.

Il faut penser que la présence de soldats pyrénéens dans la maison Colin la plus proche du pont était ignorée des officiers, par défaut de liaison ou que le danger avait paru moins grand. Mais à peine le bruit s'est-il calmé que de cette maison sortent des hommes couverts de poussière et de plâtre dans la plus grande agitation. L'explosion était pour eux inattendue, personne ne les avait prévenus. Un gros bloc de béton armé de 4 mètres de long sur un mètre carré de base, était venu tomber sur le coin sud est de la muraille, la renversant à moitié, écrasant le toit, les cloisons, les plafonds. Ils étaient là dedans plus de vingt hommes avec leur lieutenant, 3 soldats sont blessés légèrement, l'un au bras, l'autre à la cuisse, l'autre par commotion. Un quatrième était blessé mortellement et avait du recevoir sur la nuque pourtant casquée un gros bloc de pierre. Retiré avec difficulté sans connaissance, il fut entreposé un instant pour premiers soins dans la maison Haab. Ses camarades, furieux en voulaient à leur lieutenant. L'un d'eux avait armé son fusil, disait-il pour se venger. On eut peine à lui faire comprendre que le lieutenant n'y était pour rien, étant lui-même dans la maison sinistrée et ignorant le fait et le moment de l'explosion. Il avait lui même armé son revolver pour se défendre. Peu après ayant regroupé sa section il organisa la défense dans la maison Julien Petizon, n'acceptant pas le conseil donné par certains, de cesser toute défense jugée inutile et dangereuse pour le pays. On le verra diriger ses tireurs l'après midi sur la route de Giromagny.

Le blessé mourant fut transporté dans une chambre libre de Julie Perros ou plus tranquille il fut soigné par la sœur et par des infirmiers bénévoles, impuissants et sans médecin. Quelques camarades vinrent passer quelques instants auprès de lui, l'affaire du matin n'avait pas remonté leur moral. Un de ses compatriotes qui devait être blessé et assisté par moi le lendemain, passa deux heures auprès de lui pleurant? La poitrine percée par une balle il me disait " J'en ai mon compte comme hier mon copain."

D'assez grands dégâts étaient déjà réalisés : en dehors de la maison Colin éventrée, les maisons voisines étaient bien touchées, le café du pont, la maison Richard, le café Perros, d'autres encore mais moins gravement. Les verres de l'usine du Pont et les tuiles étaient presque toutes brisées et les débris de verre étaient tombés partout, sur les métiers, les machines et la paré. Des pierres avaient été transportées sur les toits dans un périmètre de plus de cent mètres et même jusque dans le jardin de la cure.

Un de mes premiers soucis fut de me rendre à l'église, 23 vitraux étaient endommagés, brisés, soufflés, les têtes des personnages restant toutes intactes sauf celle des St Joachim. Au vitrail St Michel, l'archange restait seul intact, le diable étant pulvérisé. Le vitrail le plus mal en point, ayant besoin de réparation avant la guerre, était tombé en paquet de plomb et de verre sur le marchepied de l'autel, brisé, à la place où se tient le célébrant à la messe. Une travée avait sa voute éventrée par un gros bloc de pierre.

C'était partout du verre des plâtres. Au-dessus la toiture était sérieusement endommagée. On a estimé les dégâts de cette minute dangereuse à plusieurs millions de francs. Et pourquoi? Des officiers du génie estimaient ce travail inutile, la destruction de la route du gros goin leur paraissant autrement efficace.

Le crucifix du pont n'avait reçu aucune blessure; il fut encore épargné à la libération et aussi à la réfection du pont par les services des ponts et chaussées.

Plusieurs familles à midi partagèrent leur diner très quelconque avec les soldats sans vivres, qui d'ailleurs mangent à peine, démoralisés, éreintés, à bout de souffle.

Vers 3 heures de l'après midi, notre quartier de l'église essuie un bombardement assez vif et plusieurs habitants croient devoir évacuer leurs maisons, et dans le courant de l'après midi et la soirée c'est un défilé dans les rues, de petites voitures déménageant les maisons sinistrées vers des maisons amies plus sûres et moins exposées à la pluie, car les toits sont ouverts et le temps peut changer avant la réparation, moins aussi exposé au pillage, car les scènes de pillage ont déjà commencé. Pillage par les soldats qui visiteront les réserves de provisions des caves et videront les tonneaux, - un peu excusables car vraiment ils ont faim - pillage aussi moins excusable par les civils sous prétexte que les Allemands vont tout prendre, ils prennent avant eux,

comme si les sinistrés n'étaient pas déjà assez malheureux et assez dépouillés. On verra ainsi disparaître toutes sortes d'objets: du linge, des pièces de toile, des outils, une série de chose qui auraient pu être prises... pour être garées et rendues sinon laissées en place. Certains veulent avoir leur part de butin, agissant comme des gens malhonnêtes et sans conscience, se faisant sans scrupules la part du lion, d'autant plus grande que n'étant pas touchés ils n'ont rien à déménager. Triste périodes, et plus triste scènes de carnage où les événements, l'exemple, la cupidité, la folie... entraînent les hommes aux vilaines actions profondément regrettables ...

Vers 3 heures 1/2 une quinzaine de dragons sur de magnifiques chevaux demandent où ils pourront passer pour rejoindre le Ballon, demandant aussi si l'artillerie pourrait passer. On leur indique le chemin de la carrière où ils s'engagent, rafraichis, en direction des montagnes.

Quelques éléments français préparent la défense de Lepuix contre les Allemands qui peuvent se présenter d'un moment à l'autre. Un groupe se trouve au dessus et dans la carrière du Montjean derrière le canal de la Fonderie et sur la Roche du Sarrazin. Un autre groupe composé des Pyrénéens et de soldats du 298 sont massés en prolongement à la lisière du bois derrière le canal du Pont jusqu'aux maisons Lacour Grille. Un troisième tient les maisons de la route de Giromagny.

Vers 3h1/2 les premières chenillettes allemandes se présentent vers les Grands Champs. Un court engagement a lieu, la réplique étant donnée par les coups de feu sortant des premières maisons. Un capitaine est blessé sur les marches de la maison Stalder, cette blessure démoralisera sans doute une partie de ses hommes qui s'enfuient par la fenêtre de la cuisine, d'autres par la porte en jetant leurs fusils. Les chenillettes parties reviennent plus nombreuses vers 5 heures. Quelques personnes dans les rues essuient des coups de feu. Eugène Colin est blessé à la main, sur le pas de sa porte. La circulation sur la route n'est pas interdite, à un moment un soldat crie sur le barrage d'arrêter le feu: " Ne tire pas, Denis, c'était une femme, une imprudente surement venant de Giromagny.

Les chenillettes après avoir tiré sur les maisons de la rue et percé quelques murailles avec des obus percutants de 37 mm, essaient de tourner ces maisons par les jardins, vers le pont, des deux cotés de la route. Mais ces démonstrations ne doivent être qu'une reconnaissance car elles ne tardent pas à rejoindre Giromagny.

Les bois du Montjean, depuis la carrière jusque plus haut que l'usine du pont, sont sillonnées par des soldats français, isolés et sans armes qui essaient de se cacher. Les uns ont déjà tout abandonné, les autres harassés sont prêts à se rendre

Quelques uns ont essayé de résister aux Allemands pendant que d'autres dans les maisons visitaient les caves et les armoires ; dans une certaine maison on les fera sortir presque ivres de la cave au matin et

on leur refusera le café déjà préparé pour eux pour les punir de leur conduite et de leur lâcheté.

Les 3 batteries de 75 qui, à Vescemont avaient reçu l'ordre de venir à Lepuix, trouvent les ponts de la rue Maginot et de St. Pierre sautés et ils se rendent. Ce fut le salut de notre village, car si la résistance avait été sérieuse et plus longue, c'était pour le lendemain l'écrasement et l'incendie.

Vers 7 heures du soir on entend des rafales de mitrailleuses au dessus de la carrière du Mt Jean sont-ce déjà les Allemands, ou encore quelques soldats tirant sur quelques autos mitrailleuses qui se défilent déjà derrière l'usine des Grands Champs. Nous ne savons, et vers 8 heures 1/2 des balles traceuses assez nombreuses sont tirées sur les maisons bordant la Beucinière en particulier dans le quartier de l'école libre.

A peu près à la même heure au Montjean, chez la Vve Justin Dèmeusy, un commandant ... français se présente demandant à boire ;"J'ai été un peu bousculé, dit-il par 4 petits boches et égratigné." Pas de numéro au col, et des souliers de crêpe bien propres. Les soldats français ne le connaissent pas. Est-ce un membre de la 5e colonne ou un officier allemand en reconnaissance ? Un avion a passé 10 minutes plus tôt volant très bas. Il tient contre les soldats français des propos injurieux " Les Français sont tous des lâches." Le même ira plus tard chez Stalder à la goutte des Forges et dira encore : "les soldats français sont des andouilles."(sic)

Il est 9 heures du soir quand 2 chars blindés allemands, évitant le barrage de la route de Giromagny, s'avancent par les vergers derrière les maisons et se présentent au chemin de l'école libre. Au bruit des chars on rentre chez soi. Après avoir envoyé quelques coups de revolver dans les granges et arrivés devant la coopérative, ils font venir auprès d'eux un de nos compatriotes, sans doute plus curieux qui se trouve, là tout près. La conversation s'engage menaçante;" Fous... être tué...-...-soldats français ici? - Je ne sais pas- si, fous savez- ou sont-ils ? - Je ne sais pas, dans les bois peut-être."

L'allemand, voyant qu'il ne tirera aucune réponse intéressante baisse son revolver, et les chars vont remonter le village. En cours de route, deux jeunes filles sont interpellées et menacées du revolver. Terrorisées, elles aussi ne répondront rien. Et les tanks montent toujours jusqu'à Chauveroché, là, ils obligeront un de nos habitants M. Luthringer à monter sur un tank, pensant ainsi éviter des coups de fusil partant des maisons. Après avoir fait 2 fois le tour du village, fait un crochet sur la Charrière, décharge M. Luthringer, ils regagnent leur gîte provisoire par le même chemin.

La reconnaissance est faite, le village est calme. Vont-ils revenir tout à l'heure ou attendront-ils le matin comme ils ont coutume de le faire? C'est ce que nous nous demandons - ainsi que ce sera demain-en essayant de prendre un repos bien agité.

Mercredi 19 Juin

Dès 5 heures du matin, les tanks, sans doute ceux d'hier soir, reviennent par le même chemin. Enfilant le chemin de la Charrière ils vont faire un tour dans les prés derrière le cimetière. Il y a là une ligne de tirailleurs une dizaine de groupes de deux, alignés face au cimetière et couchés dans l'herbe, il y a aussi une mitrailleuse. Les tanks font feu sur ces soldats et sur d'autres aperçus à la lisière des bois du Montjean. Les Français doivent se replier, la mitrailleuse prise par derrière ne peut tirer. Le tank de tête arbore un drapeau blanc comme invitation à se rendre. Il fait même deux prisonniers : un blessé légèrement qui arrivera à s'échapper, et un autre qui se rendra vers 8 heures.

Puis les tanks après avoir tirailé de tous cotés pendant un quart d'heure, repartent vers Giromagny.

Prévoyant une courte interruption, je dis ma messe à la cure avec la chapelle de l'abbé Perrin laissée à la maison Briot et apportée la veille.

A 6 heures 1/2 étant devant la coopérative nous apprenons que l'expédition du matin a fait des morts et des blessés dans les prés. Nous décidons d'aller les chercher. Ayant trouvé un brancard, nous partons quatre hommes ① à leur recherche. Sur la route de la Charrière on nous dit de nous méfier sous prétexte qu'une des nouvelles cités est déjà occupée par les Allemands qui y ont installé une mitrailleuse. Si cela est exact, il vaut peut-être mieux, par prudence, aller se renseigner sur place et parlementer.

Et soudain, au bord de la route de la charrière, nous voyons apparaître une petite formation d'avant garde allemande, sans doute habituelle car on en a vu de pareilles à Giromagny dans les patrouilles, : un officier en tête armé d'un revolver, un deuxième armé d'une mitraillette prête à tirer, un troisième une sorte de géant armé d'un fusil mitrailleur portant autour du cou comme un long serpent de cartouches, et derrière deux hommes ayant à la main une sorte de valise contenant des cartouches. Les cinq hommes avancent lentement presque solennellement, conscients semble-t-il d'une impression de terreur qu'ils inspireraient. Faut-il les laisser passer, nous avons le brancard qu'indique que nous ne sommes pas seulement des curieux? Ou veut-il mieux payer d'audace et causer; sans avoir bien réfléchi d'ailleurs, je demande à l'officier de tête: " Pardon, lieutenant, y a t-il eu des blessés ce matin. Parlez-vous allemand répond-il -Non" Puis il pose quelques questions au petit soldat qui le suit et qu'il me semblait reconnaître comme ayant passé le matin sur le tank" Oui, répond-il - Pouvons nous aller le chercher - oui - sans doute, dis-je mais il ne fera pas bon là dans les prés entre les lignes quand la bataille s'engagera- Je promets qu'on ne tirera pas tant que vous serez" Promesse d'Allemand qui vaut ce qu'elle vaut. Un regard à mes compagnons m'indiquent qu'ils sont décidés à me suivre " Eh bien nous, allons partir "L'officier me demande

① *Raffenne – Come - Romain A. –et G. Petitjean*

alors si la route du Ballon est libre, si les ponts sont sautés, s'il y a beaucoup de troupes qui sont passé sur la route cette nuit, questions indiscretes... auxquelles je répons que n'étant pas sur la grand route, nous ne savons pas ce qui s'y est passé. Une dernière recommandation: " si vous trouvez des Français là bas, dites leur de se rendre, s'ils ne veulent pas être tués ce soir. "

Nous partons de suite, un homme de renfort nous accompagne. Nous suivons la ligne de tirailleurs jalonnée par les sacs abandonnés là mitrailleuse laissée en place et un soldat tué Dufis, de la haute Loire, 298 Inf., que l'on relèvera demain. Nous cherchons dans les prés des blessés, nous appelons, rien. Au bout d'un instant, un soldat français caché au bord de la route gagne rapidement le bois, un autre au milieu des prés près du canal a l'air de vouloir nous parler. Nous lui demandons s'il y a des blessés "oui, répond-il mais il a été évacué sur l'arrière" Nous lui disons pour le renseigner la réflexion de l'allemand sur la bataille imminente " Allez vous en, nous répond-il et dépêchez-vous. J'ai su après que c'était le capitaine Ferrandon et qu'il nous avait pris, tenez-vous bien, pour des gens de la 5e colonne. Cherchez donc à rendre service aux gens.

Nous n'avons plus qu'à rentrer et nous arrivons à la première maison ou sont abrités nos cinq Allemands, auquel un jeune homme vient de conduire un soldat qui n'osait pas se rendre tout seul. Je passe auprès d'eux, en leur disant que nous n'avons rien trouvé, le blessé du matin ayant été évacué sur l'arrière. Ces messieurs semblent déçus et pas contents.

Leur attitude s'explique très bien. Les troupes d'attaque ne devaient arriver qu'une heure plus tard et ceux-ci n'auraient pas été fâchés d'avoir un blessé à interroger.

Nous revenons au centre du village où les rues sont très animées. Le quartier de l'église, surtout les maisons abimées, garent les choses les plus précieuses et les transportent sur des petites voitures chez les amis du haut du village ; ces conciliabules ont lieu partout personne n'a de gout au travail. Tout le monde est dans la rue avide de voir et d'entendre des nouvelles. La rue de Giromagny est à peu près vide d'habitants, les maisons ont été vidées et pillées pendant la nuit.

Il est environ 8 heures^{1/4}. Le maire, M. Colin, a été mandé par les Allemands au barrage du fond du village, on lui demande la route de St Maurice, s'il y a des Français dans le village. Se faisant précéder du maire, le capitaine allemand monte la route suivi par environ trois cents soldats qui vont se masser non loin du chœur de l'église dans la rivière et à l'abri des maisons, ordre est donné au maire de rester là. Certains habitants se sont plaints de ne pas l'avoir trouvé chez lui dans la matinée, il n'aurait pas demandé mieux.

Des tanks et autos mitrailleuses sont arrivés et massés en avant et en arrière des Grands Champs, prêts à agir. En revanche une batterie française de 155 est en batterie au Ballon derrière l'auberge Tourtet,

non loin de l'hôtel Lalloz, à plusieurs reprises son tir bien réglé prendra à parité les chars ennemis qui devront se réfugier au Phanitor ou se porter en avant à l'abri des maisons.

L'infanterie allemande s'infiltré par les jardins et les cours des maisons dans le bas du village, se groupent à l'abri des maisons et du mur du cimetière pendant que le block le plus compact se trouve dans la rivière, près du moulin Girardey. Deux femmes âgées : de la route du ballon, Anastasie Py et Eugénie Petizon, venues au village le matin, cette dernière étant restée pendant une heure à genoux sur les marches de l'église fermée, veulent malgré l'insistance du maire avancer sur le sentier des prés, sont tuées à peu de distance, l'une par balle allemande, l'autre par éclat d'obus français, elles ne seront relevées que dans la soirée.

Le séjour dans le village est devenu incertain, les balles sifflent par dessus les maisons et les obus venus des deux côtés sifflent lugubrement et éclatent un peu partout, l'infanterie ennemie se renforce, pourtant la circulation n'est pas interdite et à plusieurs reprises je monterai et descendrai le village, rencontrant des petites colonnes allemandes sans aucune difficultés. Il n'en est pas de même des rassemblements dans la montagne, un groupe de gens montant les prés de la Gonfle est dispersé par des obus tirant depuis la carrière, et un autre groupement sera dispersé à la Côte. On sera là haut obligé de se cacher et d'observer sans être vu.

Disant mon bréviaire à la cure, vers 10 heures un s/ officier allemand vient me demander les clefs de l'église que nous n'avons pas ouvert le matin par précaution. J'affirme que personne ne s'y cache.

- Nous voulons voir le clocher.
- Personne non plus n'est au clocher.
- Donnez quand même les clefs.
- Qu'allez-vous faire ici ? Notre population risque-t-elle, voulez-vous détruire le village?
- Non, me dit-il, mais c'est l'artillerie française qui va le détruire. Et en effet le tir de la batterie à certains moments, est violent.

Vers 11 heures quelques groupes de soldats en file indienne par le pont Comparois et la maison Sauer se glissent dans le Chesnois pour gagner la Côte où ils iront installer non loin de la maison Petizon, une ou deux mitrailleuses merveilleusement placées pour battre toute la vallée surtout le coin de résistance.

Je redescends et remonte le village à plusieurs reprises pour voir ce qui se passe, rencontrant nos gens du bas du village allant faire un tour chez eux plus ou moins risqué. Les soldats allemands que l'on rencontre ne semblent pas vouloir forcer les portes ni piller, du moins en général.

S'ils se trouvent en face de gens parlant leur langue ils sont déconcertés, et loin d'entamer conversation ils s'en vont. Je l'ai constaté pour deux Fritz se promenant dans mon jardin. D'autres personnes l'ont

aussi constaté en présence de soldats armés de haches ou de mitraillettes.

La grande partie des enfants du village ont été rassemblés à Chauveroché à l'usine Briot et au chalet Mass. Ils y seront là en sûreté et dormiront leur nuit tranquille, étendus sur des matelas. Je monte les visiter l'après-midi, les croyants au chalet de Mme Le Bleu. J'y rencontre des faneurs travaillant tranquillement leur foin pendant que des soldats allemands escaladaient les roches qui dominent le chalet pour s'en faire un poste d'observation.

Je redescends; l'artillerie allemande est très active et elle s'acharne sur un objectif placé tout en haut du Montjean et qui ressemble à une tranchée de batterie (elle n'a pas été occupée). Cet objectif recevra des obus jusqu'à la nuit. L'artillerie battra aussi toute la journée les bois du Montjean, surtout les lisères où elle croit sans doute gêner les nids de résistance.

Après un peu de calme vers midi, la danse bruyante reprend plus violente vers 2 heures.

Vers midi aussi la ferme Lindecker de le Côte ou se trouvaient une trentaine de réfugiés (affectés spéciaux) qui se montraient autour de la maison est incendiée par un obus allemand tiré des Grands Champs.

A ce moment aussi des tanks prennent place derrière la maison Pernot. Un autre vers la maison Conrad sera vite repéré par la batterie du Ballon. Il se défilera assez tôt derrière l'école pendant les coups dangereux pour retourner peu après bien camouflé à sa première place. Un troisième s'installera plus tard derrière la maison de Camille Petizon.

Il y a toujours des fantassins allemands autour de l'église, derrière le mur du cimetière et dans le lit de la rivière.

Un autre engin blindé voulait prendre à partie la petite ferme Vauclair du petit Montjean où une trentaine de personnes en particulier des Belfortains - venus à Lepuix pour y être plus tranquilles - s'étaient réunies sans avoir la précaution de se dissimuler, croyant être préservées par les bois tout proches. Heureusement une intervention de la famille Hemmerlé connaissant l'allemand et prévenue put arrêter le bombardement et sauver ainsi des vies humaines.

L'obstacle le plus sérieux à l'avance allemande - qui semble avoir manqué de cran - était l'organisation de la " fouillie des Poules" au-dessus de la Croix du Montjean. Là se trouvaient groupés - on ne sait pourquoi - les soldats du 298^e, 1^{ère} C^{ie} Capitaine Ferrandon et des soldats du 2^e pyrénéen dont une partie la veille avait été secouée à la maison démolie près du Pont. Ils étaient là en éventail à la lisière du bois du Montjean jusqu'à la scierie Demouge avec leur centre de résistance derrière les maisons Grille et Lacour où des fossés de fusils mitrailleurs avaient été creusés et, cinquante mètres plus haut plusieurs tranchées. Des arbres avaient été sciés en travers la route.

Ce "bouchon" de résistance - à bien dire très faible- tenu par des soldats démoralisés devait arrêter de 9 h. jusqu'à 3 h 1/2 les soldats aguerris de la Wehrmacht qui n'avaient pas - disaient-ils - trouvé de résistance devant eux depuis Rethel, et qui bien armés, au nombre de 5 compagnies environ n'osèrent foncer en face d'une poignée de Français.

Nous avons vu leur première colonne progresser vers 9 heures jusqu'à la hauteur de l'église. A 11 Heures un bombardement français plus précis met le trouble dans la bande et le maire Mr Colin en profite pour se libérer et retourner chez lui où on l'attend depuis plus de 3 heures. Le lieu est en effet malsain. Un canon de 37, monté sur roues et traîné par 8 hommes se cache derrière la maison Peltier. Trois autres se rangent devant la caserne, face au Ballon, les paniers d'osier contenant les obus sont déjà portés par des prisonniers français.

Un faucheur qui coupe tranquillement son herbe dans son verger est invité à rentrer chez lui -ce qu'il fera difficilement- et il sera rappelé à l'ordre et menacé plusieurs fois sur le pas de sa porte.

Après être restés environ une heure en cette position à 10 heures ils feront un bond de quelques mètres jusqu'à la maison Philippe, la dernière, les canons restant derrière la maison Trommerschlager, les téléphonistes ont installé leurs fils et avec des cartes détaillées où l'emplacement des diverses fermes est indiqué; ils renseignent l'arrière des Grands Champs sur la longueur du tir. Ce sont leurs petits canons qui arrosent le pourtour de la ferme Lindecker, et ils demanderont un tir incendiaire aux pièces de l'arrière. Les petits canons essaient même un tir sur la maison Dèmeusy du Montjean qui domine à moins de 50 mètres et ce tir est arrêté parce qu'il s'agit de civils.

Un barrage fait avec 2 toises de bois par les Français devant la maison d'Henri Dèmeusy sera enlevé par les Allemands mais les nôtres leur tirent dessus depuis le chemin de la scierie. Un autre barrage sera préparé près de la maison des Ponts et Chaussées avec des arbres couchés en travers de la route et un camion incendié. Le débouché de la maison Philippe se révèle terriblement dangereux. Plusieurs allemands s'y risquent et tombent, ils sont ramassés de suite et évacués sur Giromagny de sorte qu'ayant été plusieurs fois au poste de secours dans la journée dans le hangar de Louis Perros je n'y ai trouvé en fait d'Allemands que 4 infirmiers qui n'avaient à me répondre que ce mot "Raus".

Dans l'après-midi le jeune Philippe avait demandé aux Allemands l'autorisation d'aller jusqu'à la maison Dèmeusy du Mt Jean pour y prendre des nouvelles des personnes qui s'y étaient réfugiées. A plusieurs reprises on avait répondu "non". Mais à 3 h. l'offre vient du chef allemand qui autorise cette démarche. 15 soldats accompagnent le jeune homme. Ils feront prisonniers un certain nombre de Français cachés dans le bois que 2 Allemands feront descendre. Les autres continueront le sentier du Montjean qui les conduira à la " Fouillie des Poules".

Ils arrivent ainsi sur les arrières des Français qui, se croyant encerclés par une troupe nombreuse demandent à se rendre. Le capitaine Ferrandon lève les bras et agite son mouchoir faisant cesser le feu. Mais son ordre n'a pas été entendu par tous, d'autres soldats continuent à tirer, en particulier le soldat Perrot, qu'une balle ennemie va frapper à la tête. L'officier allemand dit au capitaine Ferrandon. Il est trop tard pour se rendre, il fallait le faire ce matin", et à bout portant il lui tire deux coups de revolver dont le premier lui frôlera l'oreille, le deuxième lui fracassera le poignet gauche. Il lui refuse le droit d'emporter sa chapelle en lui disant " les prêtres ne se battent pas".

Arrivé au poste de secours, le Capitaine Ferrandon me fait mander. Prévenu vers Chauveroché je descends aussitôt mais il n'est plus là, 4 de ses soldats que je trouve derrière le mur de la maison Mandeler me disent qu'il vient d'être évacué sur Giromagny. 2 de ces soldats sont grièvement blessés, l'un a la poitrine traversée, je les confesse, et l'un me rappelle que la veille il m'avait rencontré près de son ami Roulencq, mourant et qu'il avait lui aussi son compte.

Le réduit de la "Fouillie des poules" s'étant rendu la route est libre et les allemands vont progresser vers Malvaux par la route et ceux qui étaient à la Côte descendront par les prés en pente et par les bois.

Mais si la bataille monte vers Malvaux, la situation n'est guère meilleure au bas du village. L'artillerie du Ballon tire plus que jamais pour gêner l'arrivée des renforts et le bombardement devient si intense et si dangereux que je crains de voir le chœur de notre église, si près du chemin, s'effondrer sous les obus; A 5 h, j'enlève le St Sacrement que je porterai sans cérémonie dans l'abri de l'usine Briot. Si l'église est touchée nous aurons au moins sauvé le principal.

Il est difficile de connaître les pertes qu'eurent les Allemands dans cette échauffourée car leur service d'évacuation bien organisé transportait de suite blessés et morts à l'arrière et il n'y avait à peu près personne au bas du village pour observer. On m'a simplement signalé un blessé qui a dû être touché au dessus de la Charrière. Le poste de secours allemand n'a pas été utilisé pour les blessés français. Ceux-ci attendaient à l'abri du mur de la maison Mandeler, près du gué de la rivière aménagé pour le passage. C'est là qu'à plusieurs reprises j'en ai assisté quelques uns, les plus graves étaient couchés sur des petites voitures chargées d'herbe et ils étaient conduits par des français prisonniers sans gardiens et individuellement.

Les chars allemands ont quitté leurs places auprès des maisons du village et ont monté vers 5 heures dans la direction de Malvaux. Il y eu quelques accrochages ou au moins quelques hésitations. On remarquait le lendemain un caisson de 75 à moitié vide sur la route près la maison Kibler, et plus haut des traces de tanks retournant sur place, se voient encore après 7 ans sur le goudronnage de la route surchauffée ce jour là.

Les Combretières ne semblent pas avoir été utilisées comme lieu de

résistance comme aurait pu le faire penser, leur situation et leur utilisation dans les manœuvres d'autrefois, pas plus que les bois au bas de la Côte. L'artillerie allemande a arrosé abondamment les lisières de ces bois, avec des tirs très précis. Pas de traces de blessés ou de morts dans cette partie. Le lit de la rivière entre la carrière qui se trouve à la hauteur de la maison Petitjerard et le gros Gouin fut utilisé comme cheminement couvert et peut-être comme position abritée. On y trouvera des armes et équipements abandonnés.

Dans la soirée, les habitants demeurant vers l'église revinrent faire un tour dans leurs maisons mais le bombardement français continuait de plus belle et il n'était pas prudent de rester là. Les habitants de la route du Ballon à la sortie de Lepuix, qui étaient presque tous restés chez eux signalent les morts de deux femmes qui ont voulu le matin s'engager dans la zone dangereuse. On croit voir un autre cadavre près du mur du cimetière mais ce n'est qu'un amas de vêtements abandonnés.

Le corps de ces femmes est relevé et sera enseveli chez leurs enfants du village. On laissera celui d'Eugénie Petizon seul, chez sa fille, car le quartier est trop exposé et il est inutile d'exposer à faire de nouvelles victimes, celui d'Anastasie Py sera déjà entouré par des amis dans une veillée funèbre.

On me signalera le lendemain matin une autre victime faite la veille au Montjean ; après la reddition du réduit de la fouillie des Poules; une patrouille allemande va explorer les maisons du Montjean qui sont remplies non de soldats mais des habitants de la route du Ballon qui ont cherché abri là-haut.

Dans la maison Wimmer, à l'étage un enfant de 12 ans, René Wimmer est seul avec son grand-père; la fenêtre est ouverte et le volet à moitié fermé. Entendant parler allemand à la lisière de la forêt proche, l'enfant entrouvre lentement le volet pour mieux voir quand soudain un coup de feu retentit, tiré par un Allemand trop pressé et trop méfiant. La balle déviée par le rebord de la fenêtre frappe à la cuisse le petit René, et éclatant sur l'os lui fait une plaie affreuse par laquelle il répand tout son sang tandis que le grand père est aussi légèrement blessé à la main et à la cuisse par la même balle. L'enfant expire 20 minutes après dans les bras de son père qui lui fait réciter l'acte de contrition. La mère déjà très souffrante entendant dire que son fils est blessé tombe inanimée et restera toute la nuit sans connaissance. Les Allemands arrivent à la maison, menaçants.

Deux restent dehors mitraillettes braquées, deux entrent revolver au poing cherchant des soldats français. On leur dit qu'il n'y a que des civils et ce qui vient de se passer.

C'est un malheur, dit l'Allemand et le père le conduit près de sa victime "Vois ce que tu viens de faire". Les Allemands après avoir fouillé la maison, s'en vont l'air assez embarrassés, tandis que les civils restent là, atterrés et peïnés. Parmi ces gens qui prieront la nuit au chevet de l'enfant se trouvera l'une des filles d'une femme tuée le matin, ne se

doutant guère de ce qui s'était passé.

Les troupes allemandes se sont-elles montrées correctes au cours de la nuit suivante ? Il y eut pillage, tiroirs éventrés dans les maisons abandonnées. Dans les autres il y avait beaucoup de monde. Deux cas m'ont été signalés où ils cherchaient sous la menace de leurs armes à faire un mauvais coup. Ce ne sont d'ailleurs que deux cas isolés.

Où en est la bataille au soir. Nous ne savons pas ici ce qui se passe, car de nouveaux chars blindés sont encore dans le village et des groupes de soldats arrivent encore. Mais les balles ne sifflent plus sur les maisons, les mitrailleuses de la Fouillie des Poules et celles installées sur le tertre avoisinant la scierie Demouge qui ont tiré quelque temps se sont repliées. De plus il est difficile de savoir les détails exacts de la journée, car toutes les maisons de la route jusqu'à Malvaux ont été abandonnées. Il m'a même été impossible de retrouver la maison où se trouvait le poste de commandement de la résistance de Malvaux, que m'avait signalé le capitaine Ferrandon.

Des travaux assez importants avaient été faits au quartier Tourtet. De nombreux arbres avaient été coupés dans la propriété Cerf, comme près du hangar Tourtet, on s'était même servi de mélinite. Il semble que tout cela fut inutile et qu'il n'y eut même pas de résistance, des mitrailleuses installées aux tournants de la route ne purent être employées, leurs teneurs n'étant plus en état de s'en servir par un séjour trop prolongé dans les caves voisines.

L'aviation allemande guidait le tir des blindés, un avion vers 6 h, volant très bas tourne deux fois sur le Ballon où il jette des bombes, il revient jette des fusées et des messages aux artilleurs de Lepuix qui peuvent faire des tirs plus précis étant mieux renseignés Le chalet Bonaparte a brûlé au cours de l'après midi ainsi que l'hôtel Lalloz.

Une assez vive et courte résistance eut lieu au pont sauté de la maison forestière où un commandant s'était battu avec quelques uns de ses hommes mais que pouvait-il contre les blindés qui purent facilement passer la rivière.

C'est vers 8 heures du soir que les premiers Allemands arrivent à Malvaux. Ils se font servir à manger, perquisitionnent et trouvent quelques effets militaires dans une maison habitée par des touristes, ce qui amène quelques difficultés.

Il y aurait de grosses difficultés pour les blindés à grimper le Ballon, le pont de la goutte d'Ulysse et le pont du Saut de la Truite étant détruits, mais les allemands bien renseignés emploient devant la maison forestière le chemin de la pisciculture, ils gagnent ensuite après l'école de Malvaux le chemin Tassion qui les conduira en terrain, défile jusqu'aux Plaines et à la route de Sewen. Si on avait voulu en faire une route stratégique, on n'aurait pas mieux réussi et on peut dire que ce fut de l'argent bien employé ...

Ce sera le lendemain jeudi 20 vers 8H.1/2 que le bruit métallique des chars montant au Ballon nous apprendra que la bataille s'éloigne définitivement. Toutefois la batterie d'artillerie de la Chaumière tire encore et elle a tiré toute la nuit sur les bas du village.

On a parlé de la belle attitude du commandant de cette batterie. Voyant la situation désespérée, il aurait dit à ses hommes "sauvez vous" mettez moi seulement des obus autour de la pièce, j'ai quelques comptes à régler avec ces gens là." Si j'avais l'occasion de le revoir je le féliciterais de la précision de son tir et du peu de dégâts qui furent faits aux maisons du village -relativement- car il y avait de quoi tout démolir; de plus ce tir était si précis et si régulier qu'en entendant les départs du Ballon suivis immédiatement du sifflement et de l'éclatement à quelques centaines de mètres plus loin, on se croyait sous la ligne de tir presque en sécurité.

Sur la résistance du Ballon, nous ne savons pas grand-chose. Un récit de la fin de la 8e armée qui raconte ces malheureux jours et la résistance désespérée de certains éléments en direction de Gérardmer et la Bresse où sera pris l'État Major du général Laure, nous indique que le Ballon d'Alsace fut évacué dans la nuit du 19 au 20 et que le général Salvan qui commandait, établit son quartier à Sewen.

Tous les sentiers conduisant au Ballon portèrent longtemps les traces de passages de soldats en retraite au col du Chantoiseau ; il y avait de nombreux harnachements de chevaux abandonnés, la plupart avaient du monter par la vallée de Vescemont. Aux plaines il y avait d'assez nombreux éléments de tranchées dans le pâturage, surtout au sommet dominant la ferme, de nombreuses armes, même des mitrailleuses abandonnées, une chenillette de ravitaillement d'infanterie éventrée, un abondant matériel de toute nature, même un poste de TSF de l'armée, vers le plain de la Gentiane.

Le dimanche 23 juin, près de la route de Sewen, les Allemands avait rassemblé tout un parc à autos qui comptait une centaine de voitures presque toutes couvertes de toiles jaunes avec un certain nombre de chevaux abandonnés. Un peu partout dans les parages de l'hôtel Lalloz, du matériel a été laissé et de nombreuses armes, près de la Chaumière une pièce de canon, et dans les pins de l'hôtel Lalloz un tank français, sans doute cette vieille et unique machine qui avait passé une nuit à Lepuix dans un vacarme infernal et sans doute aussi peu dangereuse que bruyante

Il ne semble pas qu'il y ait eu bataille au Ballon. Les 7 soldats dont on a ramassé là haut les cadavres ont été atteints par le tir de l'artillerie allemande venant de Lepuix et tirant un peu au hasard avec des obus dangereux éclatant au moindre contact des branches d'arbres.

La région des Fagnes vers la Grand Goutte où on a trouvé quelques armes abandonnées ne porte aucune trace de combat.

JEUDI 20 JUIN

L'incertitude de ce qui allait se passer pendant la nuit et la continuation du bombardement invitent la plupart des habitants du bas du village à chercher refuge et passer la nuit dans des maisons plus sûres vers Chauveroches en des maisons amies ou on se tassera comme on pourra. Quelques familles pourtant ont cherché refuge en leur cave, tout simplement, à la garde de Dieu, quelques uns ont même gagné leur lit comme d'habitude. Ce ne fut pas précisément du repos, car l'énervement de la journée, le bruit du canon, la crainte d'être dérangé par les soldats allemands écartèrent le sommeil. Seuls nos enfants, campés sur des matelas à Chauveroches dormirent à poings fermés dès le soir et prolongèrent même leur repos assez tard le matin.

Il ne pouvait encore être prudent de dire ma messe à l'église, je décide de la dire sous l'abri longeant les magasins de l'usine Briot, vers 7 heures. Je descends de Chauveroches à la cure afin de prendre ma chapelle. On m'apprend en route la mort du petit Wimmer. Je vais me recueillir auprès du corps d'Anastasie Py et prier près de celui d'Eugénie Petizon.

La situation est plus calme et la vie commence à reprendre presque normale, toutefois le bombardement, moins intense, n'est pas terminé et la bataille a repris à Malvaux.

Je remonte dire ma messe à l'usine. Je communie une douzaine de personnes, il y a là une centaine d'assistants et un certain nombre d'enfants, et j'ai gardé de cette messe pieuse et tranquille, qui est déjà presque une messe d'action de grâces, un excellent souvenir. (diz. de chapelet pour la France)

Ce n'est que vers 8 heures 1/2 que l'on se rend compte que le danger de la bataille est passé, on entend le bruit sourd et ininterrompu des chars montant le Ballon, et à partir de 9 heures aucun projectile ne tombe sur le village.

Chacun pense alors à rentrer chez soi sans toutefois ramener déjà ce qui avait été garé.

Il est temps maintenant de s'occuper de nos morts. Des équipes se forment pour aller les chercher l'après midi et nous n'en connaissons pas le nombre. Nous avons d'abord le soldat Roulencq, mort mardi soir vers 5 heures, après 8 heures d'agonie sans avoir repris connaissance. Puis le soldat Dufis tué mercredi matin à 5H.1/2 près du cimetière, le sergent chef Bollo, non loin de l'usine dans le pré près du canal. Trois autres du 298 tués dans la matinée à la Fouillie des Poules et rangés par leurs camarades, où se trouve aujourd'hui un petit oratoire ; puis le soldat Perrod du même régiment, tué au moment de la reddition, quatre chasseurs pyrénéens sont ramassés, trois dans ce même bois, un autre dans le lit de la Savoureuse, près de la scierie Demouge. J'en signalerai encore un autre étendu dans les prés à une centaine de mètres au dessus de la maison Philippe. Tous ces cadavres seront alignés dans la

salle d'école des garçons, à droite. Ils sont, là, douze sanglants plus ou moins défigurés jusqu'à leur sépulture, ils seront visités et on ira prier auprès d'eux.

Je monte vers 11 heures la route du Ballon ne sachant pas si la famille Dèmeusy est avertie de son deuil d'hier. Un groupe d'Allemands installé en observation près de la maison Jacquy me laisse passer sans rien dire et j'arrive à la maison Kibler où l'on me dit que la famille est prévenue. On prétend aussi que de nombreux blessés sont dans les bois de la Côte et du Montjean, qu'on entend leurs plaintes, ce qui se révélera inexact, car des équipes de chercheurs, -des jeunes- chercheront tout l'après midi sans rien trouver.

En cours de route je trouve un blessé étendu sur une brouette près de la Croix du Montjean, qui sera descendu après que je l'aurai confessé, par le pompier Marchand de Giromagny venu le chercher. J'aperçois aussi le cadavre étendu dans le pré avoisinant la maison Philippe qui sera signalé.

La population libérée de la bataille reprenait petit à petit ses travaux interrompus. Les foins coupés avaient été laissés plusieurs jours sans être fanés. Il fallait surtout remettre en ordre les maisons sinistrées qui étaient nombreuses.

Les dégâts en effet avaient été sérieux.

Sur la route de Giromagny, les maisons Stalder et Raffenne de chaque côté de la route avaient été frappées par plusieurs obus; de même quelques maisons en remontant vers le Pont. Il y avait des fenêtres endommagées, des tuiles cassées, quelques trous dans les murs. L'intérieur lui-même avait bien souffert, le crépissage des murs de toutes ces maisons indique la résistance et la fusillade du 18 au soir.

La batterie de 155 placée au Ballon avait naturellement fait des dégâts. Un obus était entré dans la salle de l'Usine du Pont et y avait brisé une transmission; un obus avait pénétré dans la muraille du café du Pont; un dans la caserne du Montjean -d'autres encore- Une grande partie avait éclaté dans les champs et les prés, beaucoup étaient des fusants et dégradaient peu les maisons, une partie aussi n'éclatèrent pas. Les deux bâtiments les plus touchés étaient la maison Alphonse Colin qui n'était plus bonne qu'à démolir et où presque tout le mobilier était détruit, puis l'usine du Pont où il n'y avait plus ni tuiles ni carreaux, et le verre pulvérisé était tombé sur les métiers et les tissus. La pluie torrentielle du mardi 25 devait accentuer les dégâts déjà aggravés par le pillage et un séjour de prisonniers. Toutes les maisons près du pont, café Demouge, Julien Petizon, Richard, Gillet, Girardey, Haab, Copatey, Louis Perros, Haismann, Romain avaient bien souffert, et les toitures jusqu'à l'école J. d'Arc, souffrirent de ces opérations.

Sur la route du Ballon, les maisons avoisinant le centre de la résistance, Lacour, Tournier, Grille, avaient reçu des obus ou des éclats, et cela plus ou moins jusqu'à Malvaux. Au Saut de la Truite, la

destruction du pont avait ébranlé la maison et éventré un mur. Le chalet Bonaparte avait brûlé, l'hôtel Lalloz ne présentait plus que des ruines calcinées, et la maison Lindecker de la Côte était également incendiée. Le crucifix de pierre du Saut de la Truite était renversé et en morceaux. Une reconstitution de ce crucifix a été essayée contre le rocher d'en face et gardera le souvenir de ces événements.

J'ai déjà dit les dégâts aux vitraux et à la toiture de notre église où une grosse pierre avait percé la voute. La bataille du lendemain amena encore quelques balles françaises dans nos vitraux et sur les murailles on remarque une trentaine de points d'impact.

Le cimetière lui-même fut touché; 2 ou 3 tombes et entourages ont été brisés ou endommagés.

Ceux qui purent trouver de suite des tuiles (il en faudra plus de 60.000 que M. Briot fournira en partie) purent limiter les dégâts. Les pluies de la semaine suivante les aggraveront dans les maisons non recouvertes.

Notre église avait été balayée à midi, on en sortit des paniers de verre brisé et de plâtre. Il restera plus tard à aveugler les ouvertures béantes pour préserver un peu du vent et de la pluie.

Le jeudi 20 au soir, la canonnade se fait toujours entendre vers les Plaines et de nombreux prisonniers descendent vers Giromagny, harassés, à peine gardés, parfois seuls.

VENDREDI 21 JUIN

La nuit a été calme et la population entière a pris un repos réparateur après tant de nuits agitées, le canon continue vers les Vosges.

La municipalité s'occupe activement de l'inhumation de nos morts. Tous auront leur cercueil et leur tombe à part afin de faciliter plus tard leur transfert dans leur pays natal. Une place à part leur sera réservée au cimetière.

Les tombes de nos trois défunts ont été commencées hier dans l'après midi et nous pourrons procéder aux enterrements. Ils se feront hélas sans cérémonie, nous ne sommes pas chez nous, point de sonneries, un cortège très réduit, une absoute seulement à l'église, les routes doivent rester entièrement libres. L'enterrement d'Anastasie Py à lieu à 8 heures, celui d'Eugénie Petizon à 8H.1/2, celui de René Wimmer ne pourra avoir lieu qu'à 2H 1/2. Puis une équipe de fossoyeurs ayant été réquisitionnée le matin, de même que plusieurs menuisiers, nous pourrons le soir mettre en terre cinq de nos soldats, à 4 heures. Ce qui nous fera 8 enterrements dans la journée.

On m'a apporté au cours de la journée la chapelle du capitaine Ferrandon, elle avait été entièrement éparpillée et pillée en partie. Il en avait été de même des sacs abandonnés.

S'il y en a qui perdent la tête dans les jours de grande calamité et savent partager ce qu'ils ont avec les malheureux, il y en a qui ne perdent point de temps et savent se servir; ils ne l'emporteront pas au paradis. Les familles des morts et des blessés auraient été si heureux de pouvoir recevoir dans la suite des souvenirs personnels. J'ai eu plusieurs demandes de ce genre et les familles se sont montrées non seulement peignées, mais indignées de ne rien recevoir. Les autorités militaires en retraite n'y pouvaient rien, les autorités civiles étaient débordées par les événements, mais la cupidité toujours à l'affût ne dort pas.

SAMEDI 22 JUIN

Journée très calme, il nous est possible d'enterrer à 8 heures trois nouveaux soldats, les tombes des 7 qui restent ne seront prêtes qu'à 11 heures. Aurons-nous encore d'autres décès? Nous ne savons rien de ce qui se passe dans les parages au Ballon. Nous n'avons pas l'impression qu'il y ait là-haut d'accrochage sérieux, mais nous ne tarderons pas d'être fixés.

La toiture de l'église sera réparée aujourd'hui, ce qui nous permettra d'attendre avec plus de tranquillité le mauvais temps toujours possible.

La famille A. Colin, n'ayant pas encore trouvé de logement, je lui offre abri provisoire à l'école J. d'Arc ou trois des pièces de l'étage seront mises à sa disposition.

Les troupes allemandes établissent un pont provisoire au gué, près la maison Romain. Il sera trop écrasé, malgré les observations qu'on leur fait sur le danger d'inondation en cas de crue. Il ne devait pas durer 8 jours.

DIMANCHE 23 JUIN

Ce n'est pas un dimanche de fête.

Un Etat Major a couché cette nuit à Chauveroché au chalet Hass. Des troupes allemandes qui avaient monté au Ballon, redescendent aujourd'hui avec leur matériel et du matériel français, il y a un long cortège de motorisés qui seront embouteillés l'après-midi assez longtemps, près du pont mal commode.

Une affiche allemande traduite en français annonce la dévaluation de notre monnaie et nous allons commencer à voir ces affiches avec en grosses lettres le mot bien connu – Verbott – elle est placée sur la grange de la maison Haab.

A 8 heures du soir, un soldat Allemand vient me prévenir qu'il va amener à l'église pour la nuit une colonne de prisonniers français. Ces soldats devaient être conduits à Giromagny mais après une journée étouffante et le passage du Ballon, ils sont harassés et ils ne peuvent aller plus loin. Nous n'avons malheureusement pas été avertis. Après avoir enlevé le St Sacrement, je fais entrer à l'église la longue colonne de prisonniers qui, sans nouvelles, nous en demandent à nous qui n'en n'avons pas davantage. Ils espèrent tous échapper à la captivité, croyant l'armistice signé avant leur capture et pensent être démobilisés à leur arrivée à Belfort

On les entasse à l'église et leurs gardiens, cinq Allemands, pas plus, les pressent d'entrer. On a beau dire que c'est déjà bondé, et l'ont rempli les tribunes, les sacristies et même les greniers. Tous meurent de soif et le premier soin est de leur apporter de l'eau. Ils sont là dans l'église peut-être 1200, peut-être 1500, il en arrive toujours et l'on se décide à loger ceux qui ne peuvent entrer, à l'usine du Pont où ils seront encore 500.

La population s'ingénie à leur préparer un rapide casse-croute, de tous côtés, on apporte et ce n'est pas facile de circuler dans l'église bondée à craquer. Vers 10 h.1/2, les gardiens viennent les enfermer à clef. J'obtiens avec peine qu'un prêtre puisse souper et manger chez moi, et ne puis retrouver deux autres perdus dans la foule. Ce prêtre, originaire de la Loire, me signale avoir vu deux soldats tués et rangés au bord de la route du Ballon, un peu au dessous de la Chaumière

LUNDI 24 JUIN

Je tiens à faire dire sa messe à mon hôte de la nuit quand l'église sera libre, mais les portes sont fermées et où vais-je trouver les gardiens ? Il est 5h. 1/2 et il y a un vacarme infernal dans l'église, cette foule a des besoins, elle veut sortir et se presse, impuissante, aux diverses portes, Je finis par trouver mes cinq gardiens dormant d'un profond sommeil dans la salle de l'école. Je les réveille, ils sautent instinctivement sur leur mitraillette et me saluent par un " Raus " menaçant. Je leur montre une clef de l'église, ils ont compris et viennent ouvrir; tous sortent heureux de trouver le grand air et de quitter notre église surchauffée et malodorante. Des seaux de café leur sont distribués et vers 7 h1/2 ils seront rassemblés pour la direction de Giromagny.

Ces pauvres soldats, exténués et découragés, ne sentaient même pas le désir de s'échapper, ce qui était si facile, dans les bois et les tournants du Ballon. Pendant les 2 heures qui précédèrent leur départ, ils n'étaient même pas gardés, les gardiens n'étaient que cinq, et ils ignoraient complètement l'effectif de la colonne quelques-uns étaient de la région et s'échappèrent pour gagner leur pays avec des effets civils empruntés, mais presque tous étaient persuadés que deux jours après, ils auraient une libération en règle, et ceci explique pourquoi on pouvait voir des isolés descendre à Belfort et même des soldats en groupe, capitaine et lieutenant en tête, après s'être restaurés ici se diriger bravement ... vers la ville d'où quelques jours après, ils devaient prendre le chemin des Stalags.

MARDI 25 et jours suivants

Après 15 jours de temps magnifique et très chaud, une pluie torrentielle tomba toute la journée du mardi.

La rivière en crue a déplacé le pont provisoire. Par ordre des occupants, il faut le refaire en toute vitesse. Par la pluie il faut abattre les 2 grands sapins qui encadraient le crucifix du pont et les 2 autres près de l'entrée du cimetière, afin d'en faire les assises. Ces sapins étaient déjà condamnés, mais les bucherons hésitaient à les abattre craignant du danger. La nécessité se présentant, Ils furent coupés sans dégâts autre qu'un bout de chéneau de l'église arraché par la cime de l'un d'eux, et en toute rapidité.

Pendant ce temps, 6 ouvriers aveuglaient nos fenêtres de l'église avec des planches légères et du carton goudronné.

Une équipe d'une dizaine d'hommes était partie le matin avec une

prolonge d'artillerie, emportant six cercueils destinés à ramener les corps de six soldats tombés entre le chalet Bonaparte et les parages de l'hôtel Lalloz. Ils seront enterrés demain quand les fosses auront été creusées, travail qui intriguait les Allemands, car à trois reprises, ils vinrent se rendre compte de ce que signifiait cette terre remuée, et la destination de ces trous.

Le mercredi 26, les Allemands ayant trouvé le pont mal commode et trop haut, faisant dos d'âne, et pour cause, le font démolir par leurs hommes et le refont cinquante centimètres plus bas? On se demande où passera l'eau quand la Savoureuse sera en grande crue. Évidemment, ceci intéresse peu les troupes ennemies de passage.

Le jeudi 27, l'ordre est publié que tous les militaires égarés doivent se faire inscrire en mairie, ordre également de rapporter tous les effets militaires, armes, équipements, vêtements, etc... ordre qui n'aura pas grand succès.

Vendredi 28, une nouvelle équipe d'hommes remonte au Ballon rechercher 3 morts signalés, dont les deux indiqués par le prêtre prisonnier leur nom ne correspondant pas avec ceux déjà enterrés. Ceux-ci ne purent être retrouvés, nous avons pensé qu'ils avaient été enterrés par des brancardiers allemands ou par une équipe de Sewen, nous nous sommes rendu compte plus tard que les noms avaient été mal lus sur les plaques et mal rapportés et que ces soldats en question étaient déjà dans notre cimetière de Lepuix. Le dernier soldat est donc descendu du Ballon, l'enterrement se fait le soir à 6 heures. C'est le 19^e qui reposera à côté de ses camarades confiés à notre garde et à nos soins.

Le samedi 29, les ordres donnés l'avant veille n'ayant pas été suffisamment exécutés sont répétés par l'autorité allemande.

Le dimanche 30, nous devons avancer nos horloges d'une heure et prendre ainsi l'heure de Berlin. Nos cloches muettes depuis plus de deux mois sont autorisées à annoncer nos offices à condition que les sonneries soient courtes. Encore un ordre dont on tiendra compte plus ou moins.

Le lundi 31, l'électricité nous est rendue sauf à l'église où il faudra attendre quelques jours autour du pont sauté, des fils entremêlés gênent le courant et la radio est très défectueuse, pour les nouvelles qu'elle nous apporte...

Le mercredi 10, une "Kommandantur" est installée à la villa de M. Briot au centre du village et un grand drapeau rouge tout neuf avec une croix gammée tombe du toit jusqu'à terre...

Etant monté au Saut de la Truite par la route où les ponts ont été refaits provisoirement où un certain nombre d'arbres et de poteaux électriques avaient été coupés pour obstruer la route, j'assiste à un autre défilé bien lamentable, celui de près de deux mille chevaux

conduits par des prisonniers français, splendides bêtes habituées au doux langage de France et désormais vouées au langage guttural de la Germanie. De ci, de là, quelques bêtes s'échappent dans nos prés verdoyants comme si elles ne voulaient pas se résigner à leur malheureux sort.

Et c'est ainsi que s'achève nos malheureuses journées de juin. Si l'on nous demandait nos impressions sur nos soldats, nous répondrons qu'ils étaient bien à plaindre, dispersés, sans ordres, sans vivres, sans aucune liaison, la plupart des chefs ayant disparu, ne sachant pas où aller, ni à qui se joindre, et en plus de cela, n'ayant que des armes individuelles, peu de munitions, arrivant sur nos routes, exténués, courbés sous le poids d'un équipement et d'un sac antique par un soleil de plomb qui les couvre de sueur. Et en face d'eux des soldats armés à la moderne, arrivant à l'attaque à pied d'œuvre avec un équipement très léger, frais dispos.

Et pourtant ces soldats démoralisés, exténués, écrasés par les événements étaient quand même capables d'efforts et résistance, nos tombes militaires en sont un témoignage visible.

Si l'on veut connaître aussi nos sentiments, sur les soldats ennemis d'alors, enivrés de victoire, nous ne les avons pas trouvés extraordinaires. Un réduit insignifiant a tenu en échec ces soldats quatre fois plus nombreux qui n'ont pu progresser en face, et je me souviens d'avoir vu plusieurs fois ces groupes chercher abri contre des balles sifflant par dessus les maisons et bien inoffensives.

Nous reverrons d'ailleurs cette Wehrmacht orgueilleuse ayant gardé tous ses chefs et son organisation, passer lamentable aux jours de novembre 1944, quand la roue de la fortune aura tourné ...

NOS MORTS DE LA GUERRE

Nous avons dit qu'au 19 au soir 22 morts gisaient, sans vie sur le territoire de la paroisse.

C'étaient d'abord : Eugénie Dèmeusy née Petizon, 72 ans - Anastasie PY, née Gillet, 82 ans et René Wimmer, 14 ans.

De plus 19 soldats reposaient dans notre cimetière militaire :

	ROULENCQ Emile de Poilhes, Hérault	cl.1921	2 BCP
	DUFIS Emile de Ste Florine, Loire	cl.1939	298in.
	PUIGTMAL Raymond de Prats de Molo	cl.1922	2 BCP
Sgt	BOLLO Elie de Clair, Pyrén. Or.	cl.1927	2 BCP
	BONHOMME Pierre de Reignat, Puy de	cl.1934	298 IN
	CORTADE René de Baixas, Py. Or	cl.1922	2 BCP
	BALABIER Germain d'Aurillac	cl.1931	298 in
	GRAU Paul de Pezilla de la Riviè.	cl.1926	2 BCP
	POUYADE Jean de Clermont Ferrand	cl.1930	298 in
	PERROD Louis de St Jean le vieuarn	cl 1930	298 in
	OUILLASTRE Michel du Soler Py, Or.	cl.1923	2 BCP
	BERTANO Louis de Nice, Al. Mar.	cl.1939	2 BCP
	ROUX Henri de Cros, Puy de Dôme	cl.1935	4 RIM
Sgt	DARNAULT Roger de Paris	cl.1931	4 RIM
	PERARD Benoit de St Forgeux le Cospinace	cl.1928	53 ar.
	LANAVERE André de Mont de Marsan	cl.1938	404 in
	NOURJOUX François de Plumaugat	cl.1925	302 in
Lieu.	GUERARD Louis de Troyes ?..	cl.1915	4 Inf
	BOURREAU Marcel de Savigny	I. et L.cl1934	4 Inf

Les sept derniers trouvés au Ballon dans les parages Lalloz - chalet Bonaparte, appartenant à 4 unités différentes, ce qui indique bien qu'il n'y avait guère là-haut qu'un mélange de troupes en retraite et désorganisées.

Le 25 juillet 1940, on apprenait la mort à l'hôpital de Purpan (Toulouse) survenue le 8 juillet de Léon DEMEUSY cl. 1931. Il avait été gravement blessé aux jours de la retraite de la 14e division, dans un groupe d'artillerie en convoi, par un bombardement d'avion. Il avait pu être évacué à Toulouse où il ne devrait survivre qu'une quinzaine de jours.

Nous ignorions alors la mort d'André PERROS cl. 1941. Après avoir fait la campagne de Norvège, rapatrié par l'Angleterre, il avait débarqué au Havre au début de juin avec son bataillon de Chasseurs, 13^e Alpin. Il s'était battu près de Liomer, Somme, et avait été enterré non loin de là,

à Brocourt, dans une fosse commune avec cinq camarades. Depuis longtemps la famille inquiète, avait essayé de se procurer des renseignements, mais ces renseignements n'étaient pas précis. Ce ne fut que lors de l'exhumation de ces soldats pour être regroupés que l'identification put avoir lieu. L'autorité allemande avait refusé au père d'aller assister à cette exhumation. Un capitaine qui avait assisté non loin de là à la bataille, a raconté que dans la matinée du 8 juin 40 "les chasseurs avaient victorieusement repoussé toutes les attaques et tentatives d'infiltration de l'ennemi en infligeant à ce dernier de lourdes pertes et en lui capturant des prisonniers." Il ajoutait que le même jour vers 19 heures, ils avaient été mortellement frappés." J'affirme qu'ils sont morts pour la Patrie en véritables héros, dans la plus haute et entière acception du terme héros".

Notre cimetière militaire devait recevoir plus tard l'aspirant Pierre BERGER, tué accidentellement le 3 janvier 1945, ici à Lepuix. On devait encore retrouver, au début de septembre 45, les restes du cadavre d'un légionnaire qu'on enterrera le 14 septembre. Il avait dû être atteint lors de l'attaque d'un camion français par des Allemands isolés, deux jours après la prise du Ballon, le 24 ou 25 novembre 1944, son nom est WILLIG Albert.

En novembre 1944, deux soldats allemands non identifiés trouvés morts dans la forêt, vers la Haute Planche, seront enterrés côte à côte au fond de notre cimetière.

Une des premières occupations des troupes envoyées à Lepuix après les troupes de choc, fut de déménager à leur profit tous les bureaux de nos troupes d'Etat Major.

Le 9 juillet au soir, on m'envoie pour le loger un capitaine d'une compagnie de déménagement. Le 10 au matin, sans doute peu satisfait de l'accueil et de l'installation, il s'en va sans prévenir pour loger au chalet Hass, où il pense avoir davantage de liberté. Bon voyage, M. Dumolet...

Une dizaine de gros camions sont groupés autour de l'église, ils partiront le 14 pour le Wurtemberg, d'où ils viennent, chargés à bloc, et ne reviendront que 8 jours après.

Je ne connais pas les difficultés qu'eurent les autres propriétaires des maisons occupées, j'imagine que ce furent les mêmes que celles que j'eus à l'école Jeanne d'Arc, pour conserver ce qui nous appartenait. Le 18, les Allemands me demandent les clefs de ces locaux où 3 chambres renferment encore les meubles d'Alphonse Colin. Ils sont là, quatre soldats bien décidés à tout voir, l'un d'entre eux est armé d'une pioche qui servira à ouvrir s'il le faut les portes fermées. Je dois ouvrir toutes les portes, de la cave au grenier de même que les armoires. Comme par hasard, il me manque une clef qui est celle de l'armoire la plus compromettante ; j'avais bien déjà garé certaines choses mais il en restait d'autres qui, avec un peu de mauvaise volonté auraient pu amener des histoires. Il y a encore de vieux fusils pour le théâtre, et un

superbe casque à pointe que j'avais franchement oublié. Par deux fois le pic menaça la porte, mais je réussis à empêcher de forcer. Un officier à 2 galons s'était emparé de 2 trompettes, je proteste que ce ne sont pas des objets militaires, il les laisse, mais les emporte pendant qu'on va perquisitionner ailleurs.

Les meubles et caisses en vrac seront emportés le 25 et je dus ruser pour garder notre bien? L'Etat Major avait surtout 2 choses très embarrassantes, un coffre fort, vieux modèle lourd et sans valeur, un meuble classeur, massif: mal fait sans aucune utilité pour nous. J'ai demandé ces 2 meubles au grand feldwebel de service en lui précisant que ce me serait très utile et qu'il me ferait plaisir de me les laisser " Utile à vous ? A moi aussi " enlevez. Et comme les 4 soldats déménageurs trouvaient trop lourd le coffre fort, j'ai insisté pour qu'ils l'enlèvent " ça militaire " Ayant cru m'avoir peiné et m'avoir été très désagréable, ils me laissèrent nos tables et nos fourneaux ce qui était l'essentiel, mais jusqu'au dernier moment je les ai cru perdus.

Ils reviendront encore le 8 août chercher quelques planches, une armoire et 2 lits cassés ainsi rien n'était oublié.

Le grand feldwebel, un vrai nazi s'il en fut, hargneux, suffisant et par ailleurs détesté de ses hommes, car il est de la gestapo, vient me trouver le 27 après midi au sujet de la bibliothèque paroissiale qu'il voulait voir. Qui l'avait renseigné, je ne sais pas. Je lui montre un tas de livres en désordre, ainsi laissés par nos soldats. Qu'y a-t-il là dedans? Des vies de Saints et des romans - Qu'est ce que c'est ces romans ? - des histoires - et des livres sur l'Allemagne, avez-vous? et sur Hitler? - Je n'ai rien de tout cela, cherchez. Sortant une feuille dactylographiée, il me pose une vingtaine de questions auxquelles je réponds invariablement non.

Avant de partir il me demande encore : "Et chez vous dans votre chambre? Rien non plus " Je ne le revis plus à l'école Jeanne d'Arc.

Nos déménageurs n'avaient pas oublié d'emmener le petit canon de tranchée qui se trouvait au pied du monument ? L'ont-ils reconnu pour un des leurs, ou ont-ils voulu récupérer du bronze ou de l'acier ? Nous nous demandions s'ils n'allaient pas aussi emmener notre poilu.

Par deux fois on m'annonça, et ceci sur le témoignage de témoins oculaires, qu'ils avaient déboulonné et emporté la statue de Jeanne d'Arc du Ballon. Il n'en fut rien heureusement. Les passants avaient sans doute vu seulement un groupe d'Allemands auprès de la statue; leur réputation de pillage avait provoqué cette accusation erronée.

Le 24 juillet, l'ordre fut donné de rendre aux Allemands les 10 chevaux qui avaient quitté la colonne des chevaux prisonniers et qui avaient trouvé asile dans les écuries du pays...

REGIME D'OCCUPATION

Faut-il dire que ce régime, surtout au début ici à Lepuix a été très dur? Il aurait pu être pire, surtout si la présence des occupants avait été plus nombreuse et plus continue. Il fut moins dur en tout cas qu'on ne l'avait redouté, il faut dire aussi que souvent la population opposa la force d'inertie.

Les premières affiches de la Gestapo furent posées contre la maison Haab, le 23 juin dans l'après-midi, elles dépréciaient notre franc par rapport au mark, un mark pour 20 francs; elles décrétaient des mesures de police qui n'avaient rien d'imprévu. Ces prescriptions furent renouvelées à plusieurs reprises, sévères pour la circulation, les armes qui avaient toutes du être portées en mairie, même les fusils de chasse, et cela sous peine de mort, prescription pour la propreté de la rivière, le nettoyage journalier des rues ... bref corvée de quartier qui ne fut jamais faite.

Le service postal entre les deux zones, zone occupée et zone libre, fut autorisé pendant une quinzaine de jours en fin de juillet. On put ainsi recevoir des nouvelles de l'autre zone, en donner. La mairie put aussi avertir les familles des morts trouvés à Lepuix, soit directement quand on avait l'adresse, soit par l'intermédiaire du recrutement figurant sur la plaque d'identité avec le numéro matricule. Ainsi prévenue, la famille Darnaud put déjà la première venir prier sur la tombe, le 9 août. Ce ne fut pas sans difficultés car en plus des 2 zones, occupée et non occupée, dont la limite pour nous se trouvait vers Dole et Mouchard, nous faisons partie, tout l'est, d'une zone rouge, plus sévère dont la limite se trouvait aux environs de Langres et se prolongeait vers Amiens. Pour communiquer avec Paris il fallait une série de combinaisons plus ou moins dangereuses et hasardées.

Les relations postales avec la zone libre furent interrompues, et cette interruption dura près d'un an.

Le 27 juillet, des ordres très sévères furent donnés pour la radio, interdiction d'écouter toute radio sauf allemande, en particulier Stuttgart destiné à bourrer le crâne aux français.

Ce ne fut que le 10 août, après avoir sans doute pris toutes ses précautions que l'autorité allemande autorisa la réception de la radio française, la Suisse était naturellement exceptée.

Dire que ces prescriptions furent observées serait une affirmation bien fautive, car la radio anglaise avait le charme et le goût du fruit défendu. La plupart mettaient la sourdine mais il n'était pas rare en été, quand les fenêtres étaient ouvertes, d'entendre des récepteurs imprudents lancer au dehors les nouvelles de Londres.

Les visites avec les prisonniers des hôpitaux étant interdites et

voulant aller causer avec le capitaine Ferrandon, blessé à Lepuix, je demandai l'autorisation à la kommandantur de Lepuix, où flottait le drapeau rouge à croix gammée. Une erreur s'était glissée dans ma demande écrite, j'avais mis Ferdonnet, le nom du speaker de Stuttgart que souvent la radio de Londres attaquait. Ce nom qui n'était pas inconnu par le capitaine et les secrétaires leur fit faire des réflexions que je ne compris pas. On rectifia sur l'autorisation écrite, avec des sourires ... et je pus aller à Belfort où je trouvai le blessé assez inquiet sur son bras. Deux mois après, la blessure s'étant arrangée non sans raideur, il était démobilisé et avait rejoint Clermont Ferrand.

Les processions étaient interdites. Je me risquai à demander l'autorisation de faire celle du 15 août. Deux jours après on m'avertit que le capitaine l'a accordée, et comme quelqu'un en remercie le grand feldwebel nazi, celui-ci répond " il n'y a pas de permission, ce n'est pas le capitaine qui commande ici, c'est moi". Je ne voulus pas lui donner le plaisir de me refuser et nous fîmes la procession à l'intérieur de l'église. Mais notre grand boche n'était pas tranquille. Sachant l'heure et le parcours indiquées dans ma première demande, il sortit 3 fois du bureau dans l'espoir de nous prendre, peine perdue.

Celle du 6 octobre, du Rosaire, demandée à la préfecture de Belfort fut autorisée et eut lieu comme de coutume en remerciement à la Ste Vierge. Une note transcrite ce jour là déplore que nos soldats rentrés sains et saufs n'y avaient pas assisté alors qu'on avait tant prié la Ste Vierge pour leur retour.

Le 11 novembre, toutes les manifestations et toutes les cérémonies civiles et religieuses furent naturellement interdites. Il en était de même de toutes réunions de plusieurs personnes, surtout hommes et jeunes gens. Cela me fut notifié pour notre cercle, et même chez moi ces petites réunions ne purent se faire qu'en cachette.

Il en fut ainsi tant que quelques soldats allemands cantonnaient ici, en petit nombre d'ailleurs. Un feldwebel que je dus loger 3 semaines en octobre, espérait la paix, sinon pour Noël, au moins pour Pâques 1941. Je lui disais: " l'an prochain, Londres, dans deux ans l'Amérique" ces petites plaisanteries n'avaient pas l'air de lui faire plaisir. Il racontait d'ailleurs comment sa femme et sa fillette, il était de Mayence, descendaient souvent à la cave, transis, effrayés, au son des sirènes et je n'eus pas l'impression qu'il faisait la guerre joyeuse.

Il devait partir fin novembre avec ses compagnons et huit jours de vivres pour l'est. La perspective d'un hiver à passer en Russie ne lui souriait pas.

Le 18 octobre, d'autres soldats allemands vinrent loger à Lepuix et y restèrent jusqu'au 10 février. Eux aussi devaient partir vers l'est et leur dernière soirée ne fut pas sans quelques frasques, il y eut des lapins disparus, des vitres cassées, une voiture descendue dans la rivière. Il y eut même des traces de sang depuis le pont jusqu'à la Neuve, ce qui prouve qu'il n'y avait pas toujours accord parfait entre les soldats du

grand Reich.

Toute la guerre, un poste d'une dizaine d'hommes fut installé au sommet du Ballon, non loin de notre statue de la Vierge. C'était un poste de signaux pour l'aviation. Ils y étaient certes bien isolés, mais il y en eut qui restèrent là très longtemps, se trouvant moins en danger que dans les combats du front. On s'embusque où on peut ...

Tout le temps de la guerre, aussi les casernes de Giromagny furent occupées par la Wehrmacht. Ils passaient souvent dans nos rues les martelant de leur bottes et chantant.

En somme en cette partie de la guerre, des soldats ne furent pas tellement terribles; la pire souffrance était l'anxiété de savoir ce qu'on allait devenir. Resterions-nous français, personne alors ne pouvait nous renseigner. Jamais toutefois, on ne perdit l'espérance

Il devait en être ainsi jusqu'au jour où la résistance française put s'organiser. Les méthodes allemandes allaient alors changer et faire sentir le joug, parfois sanglant.

On suivait les événements, le 4 juillet 41 ce fut Mers el Kebir, le 23 septembre, le bombardement de Dakar, événements qu'il était alors difficile d'apprécier, on ne savait pas ce qui se passait exactement à Londres.

Dans le diocèse, on apprend le 29 août que le chanoine Gaillard avait été condamné à 2 mois de prison pour avoir protesté contre la manière de traiter nos prisonniers, laissés à peu près sans nourriture. Deux vicaires généraux avaient été inquiétés, l'un d'entre eux fut gardé pendant cinq jours dans une chambre attendant à la kommandantur.

Une circulaire épiscopale donnait des nouvelles des prêtres mobilisés, 3 morts, un blessé, 75 prisonniers, 180 passés en zone non occupée et 60 dont on était sans nouvelles.

L'hiver 40-41 fut assez dur, la neige du début de décembre dura jusqu'en mars suivant. Peu d'événement chez nous, nos derniers jeunes gens de Challes les Eaux, partis en juin rentrent au pays.

Une grave dispute le 7 janvier 1941 entre une famille du pays et une famille étrangère un peu trop bien avec l'occupant, nécessita l'intervention des deux polices, allemande et française. Cela se termina à la satisfaction de tous par le départ des indésirables.

Une fois l'hiver terminé, il fallut revoir la toiture de l'église, réparée trop rapidement en juin 40. La maison Boudin de Besançon passe 4 jours à enlever des panneaux de nos vitraux et à préparer le travail de réparation. (19- 22 mars 41). Ils seront replacés à la fin d'août,

Ce travail nous donna entière satisfaction. Nous étions loin de penser que trois ans plus tard...

Fin mars et début d'avril un grand échafaudage fut dressé à l'église dans la travée près du chœur. Il fallut réparer toute cette partie de la voute qui avait été percée et ébranlée par la chute d'une grosse pierre du pont.

De nombreuses "prophéties" circulèrent pendant la guerre dont il était difficile de prouver l'authenticité, chacun avait la sienne et y croyait dur comme fer. La plus importante fut celle de Ste Odile dont la vérité semblait plus sûre et qu'on cherchait à accommoder avec les événements. Malheureusement, les dates ne concordaient pas et il fallait bien quelques efforts d'imagination pour essayer des précisions ... Elle eut au moins cette utilité, c'est de maintenir grandement le moral de tous, même des plus incrédules, moral qui au début, après des événements si pénibles et si rapides avait beaucoup besoin d'être aidé.

Il en était de même de celui des boches lorsque les armées reculaient de toutes parts. Hitler promettait bien le succès final, lorsque les nouvelles armes seraient prêtes. C'était ce que pensaient certains membres de la Wehrmacht quittant Lepuix en août 44; " Nous reviendrons dans 3 mois " Espéraient-ils alors trouver le secret de la bombe atomique.

En tout cas, on ne chantait plus guère alors dans les rues, les séances au café étaient calmes, parce qu'il n'y avait plus rien à boire, et le cœur n'y était pas.

Aussi bien c'était la défiance. Aucun ne voulait causer franchement à son camarade pas plus que partager sa consommation. Chacun pour soi, rien pour l'autre. N'était-ce pas là l'application des méthodes allemandes? Egoïsme, espace vital.

LE GAULLISME

Nous touchons ici une question très délicate qui a amené bien des discussions, parfois très vives entre des gens qui, à vrai dire étaient presque du même avis.

En effet, tous étaient d'accord sur un point, le principal, le désir de voir les Allemands vaincus et en être débarrassés au plus tôt. Pour un peu, comme ce soldat autrichien, les soirs de bombe, ils auraient crié dans les rues " Boches- kaput- gut. "

Chez tous, les mêmes souffrances de l'invasion, la même répulsion de l'uniforme verdâtre, le même désir de rester français, même prières pour le salut du pays, " Cœur de Jésus sauvez la France. " Jamais la personnalité du général De Gaulle n'a été en jeu, car elle avait été franche dès le début et personne ne doutait que malgré sa condamnation imposée, lorsqu'il se présenterait en France, il serait acclamé par tous sans exception.

Il n'y avait d'ailleurs point de différence, en partisans et non partisans, dans la manière d'agir avec l'Allemand,-correcte, sans plus-

Chez tous, on écoutait la radio de Londres les uns avec un peu de retenue, car il fallait faire la part de la propagande, les autres avec plus d'enthousiasme. Chez tous, l'espérance invincible que malgré tout, malgré tous les événements, les difficultés de toutes sortes, la providence nous en tirerait. Restait à savoir quand et comment ?

Il n'y eut ici aucun acte de trahison, ni de collaboration (à part quelque rarissimes accrocs au 6e commandement)... Point de travaux volontaires, point de dénonciations, même chez ceux qui étaient les mieux renseignés, même chez ceux qui auraient pu y trouver une occasion de vengeance, point d'argent touché malhonnêtement. Même attitude devant les ordres qu'il fallait exécuter, réquisitions, logement, travail forcé. Tous se plaignaient, y allaient en retenant, jamais de bon cœur, trichant le plus possible, ce qui était de bonne guerre, sans crainte d'être dénoncé pour cela par son voisin, même fâché.

De sorte que les discussions ne pouvaient surgir que sur des différences de méthode envers un occupant puissant, dur et peu scrupuleux, certains penchaient vers la prudence, question de tempérament, question aussi de responsabilités à prendre, non pas seulement personnelles mais pour éviter aux autres des représailles.

Quand il s'agit en effet de juger les gens responsables de par leur situation, il faut d'abord se mettre à leur place, dans les situations où ils se sont trouvés, à la même date, devant les mêmes difficultés. Ainsi l'armistice a été fortement critiqué par les uns et âprement défendu par les autres, tous bons Français cependant... Aux jours de juin 1940, peu de français l'ont alors condamné, et sur 900 parlementaires, il n'y en eut pas 100 pour s'y opposer. Ce fut un soulagement pour tous, pour les prisonniers qui l'attendaient avec impatience, pour les non prisonniers

qui l'auraient été quelques jours après, les colonnes allemandes étant autrement rapides que les nôtres en désordre. Nos soldats en avaient assez d'une guerre peu ou pas préparée, mal conduite. C'était là une chose extrêmement douloureuse, mais nécessaire et ceux qui deux ans auparavant avaient jugé Munich comme une honte, mais comme une honte inévitable qu'on avait pas voulu éviter, préféraient l'armistice à l'écrasement.

On comprend facilement que ceux qui avaient pu gagner Londres ou l'Afrique aient raisonné autrement, pour eux, la botte allemande était loin. Face à l'Allemand et à ses ordres qu'auraient-ils fait? Ils auraient, je veux le croire résisté, protesté. On les aurait vite remplacés par des gauleiters? La situation aurait-elle été meilleure?

Les partisans de la prudence n'avaient pas une confiance illimitée dans l'Angleterre qui dans la paix de Versailles et son application avait presque toujours été contre nous, qui n'avait pas encore fait sa mobilisation générale en avril 1940 et qui semblait se soucier davantage - peut-on le lui reprocher- de la sécurité de ses frontières que de l'avance en territoire français. On savait que tout ne tournait pas rond entre le gouvernement anglais et le général De Gaulle, on avait trouvé étrange la manière d'agir de la marine anglaise à Oran et à Dakar. On parlait de l'égoïsme anglais les négociations de paix de 1946-47 n'ont-elles pas été gâtées par les intérêts particuliers des peuples. Pour l'Amérique, elle était loin, sans préparation et l'appel désespéré de Paul Reynaud avait semblé résonner dans le vide. La Russie était contre nous avec l'Allemagne contre la Pologne écrasée, et une partie de la France avec la Russie. L'Italie nous voyant écrasés, nous avait attaqués lâchement. L'Espagne était avec l'Allemagne.

La France semblait bien seule, et en dehors de l'Angleterre, très occupée de sa propre défense, seule la voix du Pape s'était élevée pour donner à la France un réconfort et lui promettre des jours meilleurs.

Les résistants d'alors répondaient, "L'Angleterre ne peut nous abandonner car ses intérêts sont les mêmes que les nôtres. D'ailleurs elle n'a jamais été vaincue et c'est pour elle qu'est le dernier quart d'heure. " L'Amérique est loin, mais elle a des ressources inépuisables en hommes et en ressources, et les flottes ont toujours la maîtrise de la mer.

Et puis, ajoutaient-ils, l'honneur de la France, le prestige français, qu'en faites-vous. Les dirigeants de Vichy ont misé sur le triomphe définitif de l'Allemagne, mais l'Allemagne sera vaincue et que ferons-nous dans les assemblées de paix si nous ne lui résistons pas ?

Votre raisonnement peut devenir juste, répondaient leurs adversaires, mais pour l'instant il faut voir ce qui est. Une politique d'attente n'est-elle pas la meilleure pour nous aider à passer les mauvais moments, les longs mois pendant laquelle la résistance à l'étranger se préparera. Lorsque l'action sera possible lorsque les armées alliées arriveront, il sera temps d'agir. Aussi bien l'attitude de la

France n'a-t-elle pas permis de garder l'Afrique du Nord qui deviendra une tête de pont pour l'attaque?

Telles étaient les idées échangées dans les discussions où chacun mettait son ardeur et parfois son âpreté. Il faut reconnaître que sur la fin, la radio française de plus en plus domestiquée avait fini par dégoûter ceux qui l'écoutaient auparavant avec intérêt. L'éloge allemand y était trop crû, on y attaquait avec trop d'injustice le maquis, mettant en vedette les agissements des faux maquisards, elle devenait hargneuse et inquiète, la censure était complète, elle se sentait des désordres allemands de l'Afrique du Nord et de Stalingrad, cela sentait déjà le roussi.

On a prétendu que la France avait été alors divisée et ce n'est pas exact, car tous les Français ont vu venir avec une joie intense la libération qu'ils attendaient. On a peut être eu tort d'insister sur ce désaccord et de le prolonger d'autant plus que ceux qui y ont mis davantage d'ardeur ne sont pas toujours les vrais résistants, ceux de vieille date ceux des maquis, mais les résistants du lendemain de la libération.

Ce prolongement a-t-il été un bien, a-t-il éclairci la situation, a-t-il apaisé le pays, a-t-il contribué à l'union qui s'avère de plus en plus nécessaire pour notre relèvement, à l'intérieur et devant l'étranger. Sans doute, il y avait une œuvre de justice nécessaire. Il y a eu des traîtres qui ont vendu pour de l'argent, des lâches qui n'avaient que la pensée de sauver leur vie, des dénonciateurs qui par vengeance ou pour un vil profit ne craignaient pas de mettre en péril la vie des autres. Contre ceux là que la justice ait agi, quelle ait frappé fort, c'était bien et c'était nécessaire mais n'est-on pas allé un peu loin quand on a été parfois impitoyables, quand on a aussi frappé ceux qui ont cherché surtout à éviter le pire, de plus grandes souffrances à leurs concitoyens? On a appelé cela un double jeu et on l'a condamné, souvent les rancunes, les passions, les vieilles querelles politiques ont alourdi les dossiers. Ceux qui écriront histoire dans 50 ans, quand les passions seront éteintes, n'auront peut être pas la même sévérité que nous.

Nous parlions un soir de ces choses avec des officiers de ces magnifiques troupes d'Afrique auxquelles nous devons notre libération, et qui parlaient d'eux en toute objectivité et sans passion. L'un d'eux constatait;-il ne regrettait pas ce qu'il avait fait pourtant- que depuis cinq ans dans la résistance, il essaierait en vain, la guerre finie de reprendre sa place dans l'administration. Elle sera prise disait-il par des blancs becs qui n'ont rien fait et souriront quand on leur parlera de notre dévouement.

Un autre, de l'entourage du général de Montsabert, qui d'abord avait compris Pétain mais avait passé en Espagne à l'occupation de la zone libre, reconnaissait que si nous n'avions pas eu ce gouvernement au début, mais un gauleiter, nous aurions autrement souffert.

"Mais ajoutait-il, c'est ce qui a manqué à la France, car elle n'a pas

compris. Quand nous avons débarqué dans le midi, nous attendions, non des acclamations, mais que la jeunesse se soulève après nous. Nous avons été écœurés." Je garantis l'exactitude de ce mot. D'ailleurs combien de jeunes du temps des deux zones auraient pu passer en Afrique, l'Allemand le tolérant au début, et qui ne l'ont pas fait.

Cet officier avait un culte pour le général De Gaulle dans lequel il mettait toutes ses espérances en l'avenir, à cause de son savoir faire, de sa haute valeur morale de son sens politique. Il se refusait à penser qu'il pût un jour être mis de côté. Pourtant la France est un peuple qui brise souvent ses idoles. Clémenceau - Pétain... J'imagine que dans sa fidélité au grand Che, il est encore en droit d'être écœuré.

Ce que l'on peut dire c'est que la paroisse n'a pas gagné à ce désaccord, bien des réunions d'œuvres devenant impossibles, crainte de discussions pénibles.

LES PRISONNIERS

Une des grandes calamités de la guerre, ce fut le nombre de nos prisonniers. Ils furent plus de deux millions, ils auraient été le double huit jours après. Et Leur sort inquiétant influa certainement sur la politique française au début.

Ils ont été calomniés, les anciens de l'autre guerre qui avaient vu les grandes batailles de la Marne, de Verdun, de l'Aisne, du Chemin des Dames ne comprenaient pas. Ils ne se rendaient pas compte de la puissance d'écrasement du matériel allemand et de la faiblesse du notre. Ils avaient confiance en notre ligne Maginot. Elle était inexistante à la frontière belge et elle fut contournée par l'arrière...

Il faut dire que c'est un lamentable spectacle que ces colonnes de prisonniers sans ravitaillement, la plupart du temps, colonnes où les souffrances physiques ne sont rien à comparer aux souffrances morales, le désastre, l'exil lointain, la patrie meurtrie, l'impuissance; la famille absente, et pour combien de temps.

Les dernières nouvelles de nos soldats remontaient aux environs du 15 mai. On les savait en danger dans les batailles de front, dans les attaques d'arrière à la suite de la défaillance des unités voisines; en danger sur les chemins de la retraite, encombrés et bombardés. Avaient-ils échappé à l'étreinte, étaient-ils repliés en zone libre ? Pour chaque famille intéressée, les journées s'écoulaient de plus en plus anxieuses

Quelques uns purent donner de leurs nouvelles en fin juillet. C'était pour les familles un soulagement de les savoir vivants alors qu'on pouvait tout craindre, et les familles sans nouvelles voyaient augmenter leur anxiété à chaque lettre venant rassurer les autres. Il y en a qui ne purent correspondre avec les leurs qu'en fin d'année 40 et encore, sur ces pauvres cartes ouvertes où sept malheureuses lignes s'offraient à l'écriture. Plus tard une grande page fut mise à la disposition des prisonniers, mais toujours sur le même papier glacé qui moins que tout autre permettait des surcharges invisibles.

Il faut dire que si la mise en contact des prisonniers avec leurs familles fut longue, la réciproque le fut davantage lors de la débâcle allemande, beaucoup durent alors attendre un an. Ceux qui furent gardés en Russie ne donnèrent point de leurs nouvelles.

Nous pensons qu'il peut être d'un certain intérêt de publier la liste de nos prisonniers avec leur résidence en stalag (le 2^{ème} nom indique la région).

	BILLIOT Henri	Sta	X A	Sleswig (Hamburg)
	CAVAGNAC Paul	"	IV C	Wistritz (Dresde)
Ser	CHOFFEL Joseph	"	VII A	Moosbung (Munich)
Lo	CANAL Lucien	"	XVI IA	Keisersteinbruch (Vienne)

Ser	COLIN Alphonse	Stal.	IX C	Sulzo-Baden (Kassel)
Chef	COLIN Albert	"	VI F	Bocholt (Munder) Westpha.
	CANAL Abel	"	X C	Nienburg Weser (Breslau)
Aj	COLIN Paul	"	VIII C	Sagan (Breslau)
	CUNAT Charles	"	XI B	Hanovre
	DEMAUSY Léon	"	II A	Neubrandenbars Stettin
	DEMEUSY Felix	"	IX A	Zingenheim (Kassel)
	DITKO Jean	"	XIII C	Hommelburg (Nuremberg)
	DEMEUSY François	"	XVII A	Keisersteinbruch (Vienne)
Ser	DEMEUSY Gaston	"	VII A	Moosburg (Munich)
	DEMOUGE André	"	VI F	Bocholt (Munster)
	DEMEUSY Jean	"	VI B	Neuwesen (Munster)
	DEMEUSY Robert	"	XII B	Frankenthal (Wiesbaden)
	DEMEUSY Joseph	"	VI A	Hermer Yselholm (Munster)
	DEMEUSY Alphonse	"	VII A	Mosburg (Munich)
	DEMEUSY Lucien	"	VII A	Himer Iselholm (Munster)
	DUPIN Henri	"	II A	Neubrandenburg (Stetten)
	FELIX Charles	"	VII A	Moosburg (Munich)
	GIRARDEY André	"	I .A	Stablack (Koenigsberg)
	GRILLE Joseph	"	VI H	Anodsweiber (Munster)
	HAAS Emile	"	XII D	Trier Petriberg Wiesba.
	KIBLER Henri	"	VI D	Neuversen (Munster)
	LEHMANN Joseph	"	III B	Fürstenberg Berlin
	LOLLIER Gaston	"	VI F	Bocholt (Munster)
	LOLLIER Louis	"	IV G	Aschaltz (Saxe)
	LEHMANN Alphonse	"	XIII A	Hohenfeld (Nuremberg)
	LEHMANN André	"		
	MONNIER Émile	"	VI C	PothornEmsland (Münster)
	MARSOT Paul	"	II D	Stargard (Stettin)
	PERROS Lucien	"	I A	Stabkach Prusse Orient.
	PETIZON René	"	VII A	Moosburg Bavière
	PETIZON Camille	"	VI B	Neuwesen (Münster)
	PETITJEAN Lucien	"	I A	Stablah Koenigsberg
Leu	SARRAZIN Urbain	"	XIII A	Nurngerb (Nuremberg)
	STENACRE André	"	VII A	Moosburg Bavière
	SARRE André	"	XII D	Trier Petriberg Wiesbad.
	TRAVERS André	"	XVII B	Gneisendorf (Vienne)
	TRAVERS Maurice	"	IV D	Altenburg (Saxe)
	THOMAS Émile	"	X A	Schleswig (Hambourg)
	VALDENNAIRE Maxime	"	II D	Stargard (Stettin)
Aj	VUEZ Just	"	XVII B	Gneisendorf (Vienne)
Cap	VONHOF Emile	"	VI D	Dortmund (Munster)
	WIMMER Marcel	"	X A	Sleswig (Hambourg)

Nous devons ajouter pour la paroisse l'abbé Camille KELLER et

Michel DEMOUGE internés en Suisse avec FRECHIN.

Et comme les prisonniers de St Pierre et du Phanitor figuraient sur les listes de la Croix Rouge de Lepuix, voici leurs noms:

BOSSET Lucien	stal.	V B	Willigen (Stutgard)
CANAL Louis	"	VI F	Bocholt (Munster)
DURIN René	"	VI G	Bonnduisdorf "
KUDER Alfred	"	II D	Stargardt (Stettin)
KIBLER René			
MICHALLON Benoit	"	III A	Luxenwalde Berlin
SOCRATE Émile	"	X A	Slesurg Hambourg
TRAVERS Fernand	"	XII D	Trier Petriberg Wiesbad.
YELLET Paul	"	VI C	Pathorn Emsland Munster
YELLET Lucien	"	I A	Stablach Koenigsberg

Soit en résumé par région: 4 en Prusse Orientale, 5 en Poméranie, 2 région de Berlin, 3 en Saxe, 1 en Wurtemberg, 14 en Westphalie, 6 en Bavière, 1 en Silésie, 2 près Kassel, 5 près de Hambourg, 1 en Hanovre, 4 près Wiesbaden, 2 près Nuremberg, 4 en Autriche, 2 officiers lieut. Sarrasin et Landry étant à l'offlag A près Nuremberg.

Ils étaient ainsi dispersés de Vienne à Hambourg, de Wiesbaden à la Prusse Orientale, les uns travaillant dans des usines ou chantiers d'autres chez des artisans, le plus grand nombre chez des paysans. Ils reviendront avec des impressions bien différentes sur leurs employeurs, les uns satisfaits, les autres maltraités ayant promis de se venger en partant, promesse que naturellement ils n'ont pas tenue.

Leur captivité, commencée en juin 1940 devait durer près de cinq ans. Toutefois les plus âgés, ceux qui avaient déjà été mobilisés dans l'autre guerre revinrent les premiers, ils étaient au nombre de cinq, deux autres revinrent comme agriculteurs nécessaires à la terre, et ce fut pour reprendre leur place de ...chef de section.

Au 1er juin 1943, ils restaient encore 37 de la paroisse et 11 du Phanitor. Dix étaient revenus. Un autre André Travers, était mort accidentellement au début de 1942, dans son stalag d'Autriche. Au cours d'une corvée, il avait essayé de s'évader, mais il tomba du train et fut mortellement blessé. Il laissait une jeune veuve et deux petits enfants. Lucien Dèmeusy devait aussi nous revenir malade, et son état devait nécessiter plusieurs séjours dans les hôpitaux français.

Cette longue attente pesait aux familles toujours inquiètes, surtout quand les lettres tardaient plus que de coutume. Qu'était leur moral là-bas, comment étaient-ils traités, car leurs lettres passant par une sévère censure n'inspiraient pas confiance illimitée sur la manière dont ils étaient traités.

C'est pourquoi les familles priaient pour eux, faisaient prier les

enfants pour le papa absent leur souvenir était souvent évoqué à l'église et il n'est guère de semaine où il n'y avait pas de messe dite pour l'un et pour l'autre.

Aux lettres réconfortantes et courageuses les familles ajoutaient des colis, et c'était parfois un problème ardu que d'en composer un, alors que les magasins étaient vides et qu'on avait peine à vivre ici bas, mais on se privait pour eux, même les enfants savaient mettre de côté la tablette de chocolat qui ferait tant de plaisir au papa en lui arrivant chargée d'affection. Les amis contribuaient à alimenter les colis; la paroisse contribua à alourdir, mais ce fut heureusement la Croix Rouge qui fit le gros effort, assurant presque chaque mois le fonds du colis. Les Allemands ne s'y opposèrent pas, et pour cause, car on les aidait dans leur devoir de nourrir leurs prisonniers.

Les familles eurent pour la confection l'envoi de leurs colis de grandes facilités, mademoiselle Briot avait obtenu de s'en occuper ici au nom de la Croix Rouge, ce qui évitait des démarches lointaines et ennuyeuses. De plus ces colis étaient préparés avec un soin de sécurité et de propreté scrupuleux, ce qui assura leur arrivée à tous en bon état, et certains purent assurer à leur retour que pas un colis n'était préparé et rangé comme les leurs.

Les lettres reçues là-bas ne pouvaient donner beaucoup de détails sur la marche de la guerre, de plus les nouvelles leur étaient données par des journaux censurés et domestiqués mais ce n'auraient pas été des Français s'ils ne s'étaient pas débrouillés pour en avoir des vraies. Il y avait là-bas des postes de radio clandestins, et parfois chez l'employeur, ils arrivaient à prendre la radio de Londres ...

Ils ne tardèrent pas à constater que les événements n'allaient pas au gré de la Wehrmacht. Les magnifiques succès de Russie se terminèrent par Stalingrad. Les gardiens furent remplacés par des vieux ou des malades, le moral baissait de mois en mois.

Le débarquement en Normandie les enthousiasma et c'est avec un intérêt palpitant qu'ils suivirent les événements, surtout l'avance de Tassigny vers Lyon, Besançon et Belfort, devant délivrer leur cher Lepuix. Mais les mois de septembre, d'octobre et de novembre leur furent bien cruels, car ils nous sentaient tout près du front, entre les lignes que retrouveraient-ils à leur retour, des morts et des ruines, après trois mois d'arrêt dans la région? Plusieurs ne surent leur pays épargné qu'à leur retour à Belfort.

Quelles furent les secours religieux de leur captivité ? Ils furent en général plutôt médiocres, l'aumônerie des camps loin d'être favorisée, mais contrariée, eut peine à s'organiser, les prêtres prisonniers n'avaient point de chapelle au début. Les heures du travail qu'il ne fallait pas gêner, la fatigue un peu, la lassitude pour beaucoup, les écartait de la messe où ils auraient pourtant trouvé du réconfort dans la prière. Les commandos étaient souvent laissés de côté, les prêtres prisonniers n'ayant pas toujours la liberté de les visiter. Quant à ceux qui étaient

isolés dans des familles et des pays protestants, c'était presque l'abandon complet.

Sur la fin de leur captivité, on offrit à nos prisonniers le choix entre leur régime normal et l'état des déportés du travail. Beaucoup hésitèrent, il leur semblait que c'était comme un consentement à leur travail pour l'Allemagne. Ils perdaient alors leur situation de prisonniers garantie par la Croix Rouge internationale. Il y en eut quelques uns qui acceptèrent et on les comprend. Vivre des mois et des mois derrière les barbelés, rend le désir d'un peu de liberté recouvrée, bien légitime. Les familles consultées ne savaient que répondre. Le mieux était de les laisser libres de leurs décisions. Ils savaient où ils étaient, ce qu'ils quittaient, ce qui les attendaient et souvent ces décisions furent prises en bloc, d'accord entre camarades.

LES DEPORTES DU TRAVAIL

Dès le début de l'année 1942, l'Allemagne pressait le gouvernement de Vichy de lui fournir des travailleurs français. Sentant une grande et légitime résistance à ce départ Vichy temporisa, chercha des volontaires qui ne se rencontrèrent que chez des ouvriers en chômage et dans la misère. Ils furent si peu nombreux que l'autorité d'occupation prit en main la chose et donna des ordres formels, qu'elle avait malheureusement la volonté et la force de faire exécuter.

Cette idée de partir en Allemagne et à y travailler pour la guerre, une guerre qui nous meurtrissait, ne réjouissait personne, ni les intéressés, ni les familles. Il y avait à cela d'abord et avant tout une question de patriotisme et il répugnait à tout Français de travailler pour l'ennemi, et sous ce rapport l'armistice n'avait rien changé. De plus tout Français répugnait à s'expatrier et détestait le régime autoritaire allemand, la présence dans des villes industrielles exposées au bombardement, n'avait aucun attrait, et il était admis que là-bas on avait faim.

La désignation des déportés par des chefs responsables ne fut pas chose facile. Ce fût une question d'âge, de situation de famille et de santé, et chacun cherchait à se débrouiller pour ne point partir. Le malheur, c'est que de ne pas partir, c'était obliger un autre à le faire à sa place, et les menaces de représailles sur l'entreprise qu'on pouvait arrêter, ou pour la famille qu'on pourrait brimer, motivèrent les départs.

Les cultivateurs nécessaires à la terre étaient exempts, les ouvriers nécessaires à la marche de l'usine, les pères de familles nombreuses, ne devaient pas être désignés. Une permission semestrielle de quinze jours était d'ailleurs promise. Elle ne devait pas tarder à être supprimée, les premiers qui revinrent repartirent, les seconds resteront ici, les autres durent attendre la fin de la guerre comme les prisonniers avec lesquels ils avaient au cours de leur travail de fréquentes relations.

Voici la liste de ces déportés de travail obligatoire, 7 ouvriers de l'usine Briot partirent le 9 novembre 1945 pour Mülheim dans la Ruhr.

Emile TRAVERS	37 ans
Paul GILLET	29 "
Charles COLIN	43 "
Armand PELTIER	38 "
René NOEGELEN	35 "
Alfred PILLER	46 "
André VALDENAIRE	32 "

Ils seront rejoints à Mülheim par cinq ouvriers de l'usine du Pont partis le 11 nov.

Camille TOURNIER	42 ans
Emile DEMEUSY	18 "
Charles DEMEUSY	22 "
Albert DELACOTE	32 "
Jean DEMEUSY	21 "

Le 9 novembre, étaient également partis pour Brunswick :

Robert TOURNIER	22 ans
Désiré DEMEUSY	42 "
Joseph COLIN	27 "

travaillant à la Fonderie

ainsi que Marcel COPATEY de l'usine Frick, pour Berlin.

Dans la suite partirent également de l'Alsthom: Roland CORTINOVIS (pour Berlin), Urbain CHOFFEL pour Francfort, puis Pierre COLIN pour Berlin Spandau, André FENDLER pour Dusbourg, Aimé LEHMANN pour Nuremberg, et Henri THOMAS Pour Eixenerg, soit 22 nouveaux absents. Quelques autres désignés, ne partirent pas et durent prudemment se camoufler...

Nos travailleurs rapportèrent l'impression que dans les usines allemandes, la discipline était sévère, que les ouvriers allemands méfiants ne causaient pas entre eux en toute liberté que le travail n'était pas trop poussé, pourvu qu'il soit effectif. En général, le travail de l'ouvrier français était plus apprécié que celui des autres ouvriers étrangers, en revanche, il était davantage surveillé, crainte de malfaçons dont l'ouvrier français, frondeur, était certainement bien capable ...

S'il y avait cordialité et entraide entre Français, il n'en était pas ainsi avec les autres travailleurs étrangers, moins débrouillards mais plus souples. Les Italiens privilégiés, avaient parfois leur ration de vin, refusée aux autres. Les autres, Russes Polonais, Tchèques, plus serviles arrivaient aux bonnes places des cuisines, ou autres filons, bien décidés à en faire profiter pour eux personnellement sans avoir plus de cœur pour leurs camarades que les vrais Allemands.

Le confort de tous ces travailleurs était bien réduit, sur de mauvaises paillasses, dures et étroites. La fatigue amenait pourtant le sommeil, hanté de rêves familiaux.

Au reste, les nuits étaient parfois occupées au travail, ou gênées par l'aviation alliée, et le groupe de Mülheim eut à en souffrir à plusieurs reprises. Un jour même, leur baraque ayant été incendiée sans qu'ils aient eu le temps d'emporter avec eux leur valise, comme de coutume ils se trouvèrent sans effets de rechange.

RETOUR DES ABSENTS

Prisonniers et déportés attendaient avec impatience l'arrivée des troupes alliées, et ce fut pour eux une joie indicible lorsqu'ils purent entendre tout proche le canon des batailles, se rapprochant de leurs camps.

Quand les Allemands en eurent le temps et la possibilité, ils essayèrent bien de les faire se replier sur l'arrière, mais c'était là une chose bien ardue dans le désordre et la fièvre qui régnait dans le Reich, cru jusque là invincible.

La reconnaissance par les armées alliées ne fut pas toujours sans danger, mais elle fut enthousiaste et procura à ces hommes bien privés, quelques suppléments très appréciés pris sur l'abondant ravitaillement des troupes en campagne.

Et c'était un très gros problème que de rapatrier cette masse de Français, prisonniers et déportés, à travers un réseau de routes et de voies ferrées détruites et réparées en vitesse. Ils étaient près de trois millions en instance de retour, tous impatients comme on pense.

La capitulation de l'Allemagne eut lieu le 7 mai 1945 en nos fêtes de Jeanne d'Arc, mais dès le milieu d'avril, les premiers absents étaient rentrés. Il y en eut qui revinrent par avion faisant ainsi dans la joie leur baptême de l'air, d'autres passaient par la Russie et embarquèrent à Odessa pour les Dardanelles et Marseille. Ceux qui passèrent par là, rapporteront à grand peine leurs alliances et leurs montres bien convoitées et durent s'en faire une occasion de troc alimentaire. Ils étaient parfois refoulés et un groupe de 6 prisonniers qui avait réquisitionné pour son départ, de la région de Silésie, une charrette avec un cheval boiteux, bientôt remplacé par un coursier plus rapide, étant déjà arrivé au sud de la Roumanie tout près du port, se vit obligé de reprendre le chemin de la Silésie et après avoir voyagé quinze jours en Pologne, Varsovie à Lwów, nos six voyageurs furent chargés sur un train allant à Odessa où ils arrivèrent avec deux mois de retard. C'est ainsi que partout, on sait simplifier les choses.

Le dimanche 2 septembre 1945 eut lieu notre fête de retour des absents, prisonniers et travailleurs. Après une messe chantée par le père Colin, ancien prisonnier et suivie du Libera pour les victimes de la guerre, il y eut une cérémonie au monument avec fanfare, chorale, discours et remise par le Ct Gillot de Belfort de la médaille de la résistance à Angèle Raffenne, puis cortège au cimetière avec chants, prières et discours.

Le cortège se rendit ensuite à un vin d'honneur offert par la municipalité, aux prisonniers, déportés et officiels. Et le soir les prisonniers assistaient au nombre de 47, au restaurant L. Perros, à leur banquet de libération.

Manquaient à cette fête réussie : André Travers mort en captivité et Lucien Perros, dont on n'avait pas de nouvelles et pour lequel on avait désespéré. Il devait revenir peu après, ayant pris depuis Koenigsberg, le grand chemin de l'Océan Glacial, après avoir passé 15 jours à l'hôpital à Leningrad, remonte à Mourmansk côtoyé la Norvège et débarque en Angleterre assez souffrant .

Les prisonniers pouvaient se réjouir. Ils avaient retrouvé leurs familles et l'affection des leurs. Il y eu bien quelques accrocs dans leur santé et presque tous ressentirent après et quelques semaines, un état de fatigue inaccoutumée, mais ils en triomphèrent vite et ils reprirent leur place, à l'usine, au chantier et aux champs.

Et nous bénissons la providence de les avoir gardés et ramenés, au milieu des dangers qu'ils ont couru, nos prières pour eux n'ont pas été vaines, que nos actions de grâces persévèrent envers Dieu et sa divine mère, la T. S. Vierge.

LE MAQUIS

Parlant de nos absents, nous avons voulu les suivre jusqu'à leur retour, mais pendant qu'ils souffraient dans leur exil et leur travail imposé, nous avons aussi nos inquiétudes et nos anxiétés et il nous faut revenir sur les événements qui ont précédé notre libération et la leur qui devait suivre.

Après l'occupation de la zone libre, la résistance s'était organisée en France, en divers endroits et de nombreux maquis allaient se réunir.

Nos vastes forêts devaient tenter les organisateurs.

Des jeunes gens qui auraient du partir en Allemagne comme travailleurs, au cours du mois de juin 1943, avaient gagné le refuge de la Haute Planche. Dire qu'ils furent prudents là haut serait une erreur. Ils avaient là haut des armes et faisaient des exercices de tir qui s'entendaient dans les vallées; ils accueillaient sans méfiance toutes les personnes qui allaient les ravitailler; un jour même ils faisaient des signes de joie à un avion qui n'était autre chose qu'un chasseur boche qui volait très bas et put photographier. Bref, un soir un car réquisitionné, conduisit à Plancher les Mines une section de soldats allemands qui guidée par on ne sait qui, monta au refuge et surprit pendant leur sommeil, une dizaine de jeunes gens non gardés, mais ayant leurs armes auprès d'eux. Ils furent saisis, emmenés, conduit à Besançon. Trois de Giromagny furent fusillés. La population en fut consternée et elle sentait sur sa tête la menace des représailles et d'une occupation aggravée. (2 juillet)

Au cours de l'hiver, la résistance clandestine s'organisait plus activement dans la région de Belfort, à Belfort et Danjoutin, il y avait eu des arrestations. Certaines avaient abouti à la fusillade. Les allemands devenaient plus méfiants, plus hargneux, surtout leur surveillance était plus active.

On m'avait dit le 7 février 44 : "Les Allemands ont entre les mains, les listes des résistants du territoire (Ils les avaient trouvées dans leurs perquisitions), si vous en avez chez vous, prévenez les". Des arrestations eurent lieu aussi à Giromagny, les ouvriers du gaz furent presque tous arrêtés, on perquisitionna, on fouilla même des étangs, de même des églises, les marches des autels, les greniers, afin d'y trouver des armes soi-disant cachées. Le 14 mars, Albert Tourtet et Louis Prévost furent arrêtés pour le même motif, à Giromagny; deux collaborateurs notoires et dénonciateurs furent supprimés ...

Ce n'était donc pas la tranquillité dans la région, loin de là.

Le 1er ordre de mobilisation de la résistance de Belfort, qui devait tenir le maquis dans les massifs des Vosges et d'Etobon fut donné le 6 juin 1944, jour du débarquement en Normandie. Le commandant, l'abbé

Dufay, arrive à Plancher les Mines, mais il y eut contre ordre et le maquis fut démobilisé; le commandant surveillé à Belfort se réfugia à la cure de Frahier.

Un dépôt d'armes avait été rassemblé à Malvaux, les allemands arrêterent un camion qui en était chargé, à Giromagny. On fit passer la cargaison pour des biscuits vitaminés destinés à la colonie de vacances, biscuits qu'on offrit gentiment aux Allemands qui remercièrent et laissèrent passer.

Quelques sabotages eurent lieu sur la ligne de chemin de fer, quelques grues furent faussées, des locomotives endommagées, des lignes téléphoniques, et même les câbles souterrains de Bessoncourt et de la route du Ballon sur Gérardmer, coupés plusieurs fois. Des dépôts de munitions sautèrent à Bessoncourt.

Le véritable ordre de mobilisation fut donné trois mois plus tard, le 5 septembre. Il devait se révéler encore prématuré quand l'avance des alliés fut stoppée peu de jours après. Les 5 compagnies devaient se trouver en place le 6 à 18 heures.

La 1ère compagnie (Aubert) autour d'Etobon, la 2e (Perraux) à la tête des sapins, face à Auxelles et à Plancher les Mines, la 3e (Girout) à l'Ordon Verrier, face à Giromagny. La compagnie de commandement (PC. Dufay) à la Planche des Belles Filles. La 5e et la 6e (Comte) devait faire du sabotage dans la région de Delle; ses corps francs coupèrent plusieurs fois la voie ferrée de Mulhouse et firent passer en Suisse plus de 2000 réfractaires, aviateurs américains ou prisonniers.

Ils étaient là, environ 1000 résistants mobilisés, les trop jeunes ou trop âgés furent éliminés, mais assurèrent le ravitaillement. Ils espéraient qu'avant une semaine toute la région serait libérée, personne n'avait prévu l'arrêt de l'avance alliée jusque là foudroyante, à quelques kilomètres de Belfort.

Une dizaine de jeunes gens qui devraient rejoindre la Haute Planche avaient passé la nuit du 5 au 6 septembre à la boucherie Conrad. Devant partir vers 6 heures, ils durent attendre deux ecclésiastiques qui n'arrivèrent qu'à 8 heures. Cette réunion de jeunes inquiéta un poste allemand installé tout près à l'école des filles. Une section arriva, mitrailleuse au côté, nos jeunes réussirent à s'enfuir avec Eugène Conrad, mais ils durent laisser leur chargement. Alertée, la gestapo de Giromagny prit l'affaire en mains. Comme on avait vu passer les deux ecclésiastiques et entrer chez moi un séminariste, j'eus d'abord une première visite domiciliaire et un premier interrogatoire. N'étant pas au courant, il m'était facile de me défendre. Mes visiteurs étant partis un instant, j'en profitai pour faire disparaître mon séminariste qui trouva un premier abri dans les champs de pommes de terre. Mais je n'étais pas quitte. Une dizaine d'Allemands arrivaient, menaçants : " D'où venez-vous? - de la route, ce n'est pas défendu,- rentrez et en vitesse." Nouvel interrogatoire, suivi cette fois d'une perquisition serrée à laquelle je me prête de bonne grâce, la maison étant vide. Un des soldats crut bon de

s'excuser et tous partirent en m'interdisant jusqu'à nouvel ordre de quitter les lieux. En sortant de chez moi, ils cueillirent l'abbé Zeller sur sa porte et le conduisent à la maison d'école où était le commandant de la Gestapo, qui le retint près de 3 heures. Il dut subir un interrogatoire serré, des injures et des grossièretés et cette affirmation : " les professeurs des séminaires sont tous des terroristes."

A 1 heure et demie, le vicaire de Giromagny vient aux nouvelles. Il n'était pas encore assis- la surveillance était bien faite- qu'une équipe d'allemands conduite par l'officier logeant chez moi, entre par la porte de la forge pendant que le gros commandant de la Gestapo se glissait sournoisement par le pont sous mes fenêtres, " Vous ne direz plus qu'il n'y a pas de prêtres chez vous, cette fois - Non - Où est-il ? Le voila, c'est le vicaire de 'Giromagny," on l'examine des pieds à la tête : "Non, ce n'est pas lui." et mes hommes s'en vont baragouiner avec le Commandant qui se retire. J'ai su après qu'on cherchait un prêtre, grand et ayant au pied des espadrilles.

Je demande alors à l'officier qui était chez moi et que signifiaient toutes ces histoires auxquelles je ne comprenais rien, J'essaie de défendre Eugène Conrad et notre population qui a toujours été correcte. J'essaie aussi de défendre ces jeunes gens " Ce sont sans doute des touristes – allons M. le Curé, franchement est-ce une époque pour faire du tourisme dans vos bois ? Et puis, j'ai fait moi aussi la montagne, j'ai porté le rucksac, mais nous n'avions pas des vivres pour un mois, des haches et des ... costumes d'officiers français." à cela, il n'y avait rien à répondre, les ballots ayant été ouverts, il y avait une tunique de commandant ...

Et comme je m'inquiétais des suites de cette affaire, l'officier reprit : "j'ai fait mon rapport, je l'ai fait favorable, mais maintenant l'affaire est entre les mains de la Gestapo." Je lui demandai de me rendre ma liberté de sortie qu'il m'accorda.

Madame Conrad avait réussi à s'échapper et à rejoindre son mari.

Le lendemain 7 septembre, une compagnie de S.S. à la disposition de la Gestapo s'installe ici. Les officiers à la maison Conrad, les hommes à l'école des filles et à l'école Jeanne d'Arc une quarantaine, cela en représailles, qu'avons-nous à attendre ?

Et c'est ainsi que nous préparons notre fête patronale de demain. L'abbé Fourchet me fait demander si j'ai reçu pour lui une communication et qu'il viendra la prendre à midi. Je réponds que je n'ai rien reçu et lui fais dire la situation, ce n'est peut être pas le cas de se risquer chez moi le lendemain.

Pendant la messe matinale du vendredi 8 septembre, l'aviation alliée bombarde la gare d'Evette où il y aura des victimes M. le Curé d'Evette qui devait prêcher, empêché, ne vient pas et est remplacé par M. le Doyen qui nous parle de nos devoirs actuels et nous invite à nous tourner vers Dieu par la prière. Rarement fête patronale fut plus triste,

plus chargée d'angoisse, alors que nous avions espéré la passer dans la joie de la libération.

Le lendemain, les hommes de 16 à 60 ans sont convoqués à la Fonderie. Ils devront aller chaque jour au travail obligatoire qui consistera surtout à préparer des ouvrages de défense tranchées, etc... sous la garde des SS.

Le dimanche 10, une messe est dite à 6 heures pour les travailleurs, ils devront retourner au travail l'après midi, et les SS reçoivent ce soir là des renforts.

Le lundi, peu d'hommes sont partis au travail et la gestapo réclame, exigeant pour l'après midi, la présence de tous les disponibles et non exempts pour leur santé ou leur nécessité à l'usine.

Le mardi, les hommes sont plus nombreux et on entend une très forte canonnade dans la région de St Antoine.

Le mercredi 13, on apprend, qu'au Phanitor des maquisards se sont présentés chez un dénonciateur (Cros), qui d'ailleurs sera fusillé plus tard après la libération. Ne le trouvant pas, les maquisards emmènent la femme qui vit avec lui. Cette histoire agace la gestapo, qui menace une nouvelle fois des pires représailles, elle exige que quatre groupes d'hommes de Lepuix, aillent parcourir les bois, se renseigner et rapporter à l'autorité allemande le résultat de leurs recherches. C'était les mal connaître que de penser avoir par eux des renseignements. Ils partirent, causèrent avec les maquisards, mais...ils n'avaient rien vu...

Chaque soir, des bruits couraient par les rues, colportés par les enfants, que le maquis allait descendre la nuit pour surprendre les SS, les encercler, les capturer, et les massacrer si possible. C'était une opération assez facile quoiqu'ils étaient sur leurs gardes, mais nous savions tous ce que cela nous coûterait, et nos nuits n'étaient pas tranquilles. Fenêtres ouvertes, le moindre bruit nous inquiétait. Nous sûmes dans la suite qu'à plusieurs reprises le maquis voulait descendre, il fallait toute l'autorité du com. Dufay pour empêcher cette action qui était inutile et qui aurait motivé des représailles dans le genre de celles d'Oradour. On rencontrait même des jeunes gens dans les rues, les poches pleines de cartouches, et manipulant des armes, sans l'ombre de prudence, alors que de toutes parts, on se sentait surveillé.

Le mercredi 13 septembre, trente personnes de Lepuix sont arrêtés par la gestapo, tous les suspects, tous ceux aussi dont les hommes ou les fils sont régulièrement absents du travail. La moitié seront renvoyés le soir près une longue station et un long interrogatoire.

Ceux qui sont restés passeront la nuit à l'école sur la paille, ils y resteront encore le lendemain et le surlendemain, puis ils sont conduits à Giromagny à la gestapo. Prévenu trop tard, je ne pus les voir partir que de loin. C'était un triste départ, en 2 files de chaque côté de la route, lentement, au pas de procession, gardés par des S.S. menaçants.

Etait-ce pour eux la prison, la déportation, ou pire. Avec la gestapo, on ne sait jamais.

Ils rentreront tous pourtant le lendemain, samedi, après un interrogatoire assez court sans avoir eu trop d'ennuis et de difficultés, délivrés d'un grand poids et ce fut pour tous une joie et aussi un soulagement de les revoir.

Entre temps, 3 maquisards avaient été arrêtés à Giromagny. Pendant l'interrogatoire, un d'eux saisissant son revolver avait tiré sur l'officier et l'avait blessé, on avait même dit qu'il l'avait tué. Il fut abattu immédiatement et fouillé ; ses papiers révélèrent qu'il travaillait à Lepuix aux forêts du Ballon. Comme il ne figurait pas sur les listes du travail de la mairie, le maire dut aller s'expliquer à la gestapo de GY. Pendant l'interrogatoire - ce fut la seule fois, paraît-il - un piquet d'exécution était prêt dans la cour. M. Colin ne s'en tira qu'en faisant constater que depuis 2 mois, il n'avait pas de carte d'alimentation et qu'il était donc considéré comme parti. M. Colin revint avec des menaces très graves de représailles. C'était la troisième histoire épineuse et notre population ne se doutait pas à ce moment de la gravité des menaces qui pesaient sur elle.

Le vendredi 15 au soir, les bicyclettes sont réquisitionnées, sans avoir prévenu, les Allemands armés se présentent dans les maisons et bien peu pourront camoufler leur vélo. Surpris je dus livrer le mien, et j'allai peu après le réclamer aux officiers des S.S. sous prétexte que j'en ai besoin pour mon ministère : "L'armée allemande aussi," me répond-on. Comme j'insiste, on m'invite à retourner le lendemain on verra s'il y en a assez. Le lendemain, même réponse et on m'accuse d'entretenir le désordre "Si vous aviez prêché d'avantage le calme, il y aurait moins de terroristes dans vos bois." Comme j'insiste encore le lendemain : "Si vous n'étiez ministre du culte, il y a longtemps que je vous aurais fait arrêter." Il n'y avait plus rien à faire, j'avais vu le cadre de mon vélo privé de ses roues et de ses accessoires, au milieu de la ferraille et des roues en accordéon. J'eus encore une algarade désagréable avec un escogriffe de l'entreprise allemande Todt qui m'accusa d'espionnage, parce que j'avais causé ou simplement salué deux jeunes gens occupés à creuser une tranchée au sentier du Montjean. Ce fut un S/ officier des S.S. qui me tira de ses griffes, cette brute était capable de tout, sauf de marcher droit, après l'eau de vie absorbée au cours de la matinée.

Je me suis laissé dire que l'eau de vie ne fut pas totalement absente dans l'arrangement des graves histoires qui nous menaceront à plusieurs reprises en ce triste mois de septembre. Si elle contribua à nous sauver du pire, qu'elle soit réhabilitée ...

Le dimanche 17 septembre, ordre fut donné de porter en mairie tous les postes de T.S.F. Tous ceux qui avaient de vieux postes, même et surtout muets s'empressèrent de les porter, d'autres portèrent leur beau poste à regret. Tous les officiers de Lepuix de passage et de Giromagny se servirent et prirent naturellement les plus beaux selon leurs grades. En 1870 c'étaient les pendules qu'on emportait.

Beaucoup auraient camouflé leur poste si ce jour-là justement la gestapo n'en avait pas fait encore des siennes. Des enfants portant des vivres avaient été arrêtés par les SS. Ces vivres étaient destinés à Prévost Louis au maquis. La gestapo ne trouva rien de mieux que de brûler son mobilier et comme il était locataire dans la maison caserne Copatey, au Montjean, habitée par 7 ménages, Madame Copatey essaya de s'interposer et les locataires demandèrent à sauver leur mobilier; peine perdue, les grenades incendiaires furent jetées partout et des sentinelles empêchèrent d'approcher, certains groupes de curieux près du cimetière, entendirent siffler des balles destinées à les disperser.

Le samedi 23, les dames de 16 à 50 ans sont convoquées à Giromagny, les Allemands voudraient aussi les soumettre au travail obligatoire. Le travail est toujours imposé aux hommes, nos abbés y seront aussi soumis surtout au début et reviendront le soir avec des soutanes crottées. Naturellement tout ce travail obligatoire n'était pas fait avec diligence. Les S.S. qui le surveillaient n'étaient pas trop exigeants habituellement; une certaine partie d'entre eux, des Hollandais enrôlés un peu de force, parlant même de se rendre au 1er Américain qu'ils rencontreraient. Le travail d'ailleurs ne devait servir à rien, la Wehrmacht n'étant plus en état d'occuper les tranchées qu'on avait fait creuser.

La dernière semaine que les S.S. passèrent chez nous, fut plus calme. Ils avaient reçu de mauvaises nouvelles du front tout proche, et un rapport qui leur avait été lu devant la boucherie Conrad leur demandait de ne rien voler sous peine d'être fusillés et de se montrer plutôt bienveillants, de manière à ne pas être punis une fois prisonniers. Ce rapport capté par une personne voisine sachant l'allemand fut compris et à peu près exécuté.

Je dis à peu près, car pendant la semaine, à 2 reprises les S.S. simulèrent le départ. Était-ce un exercice, était-ce une sorte de brimade pour nous montrer à quoi servaient les vélos réquisitionnés ? J'incline plutôt à la brimade car tous avaient des airs moqueurs, surtout à leur retour 1 heure après. Ils semblaient même attendre des manifestations de joie, qui n'eurent pas lieu, manifestations qu'ils auraient sans doute punies.

Ils devaient partir définitivement le jeudi 28 septembre. Mais auparavant, les chefs avaient fait miner la chambre Conrad où ils avaient logé, ils y mirent une mine qu'ils pensaient faire sauter à leur départ, malgré les supplications qui leur furent faites au nom des enfants. Ils attendaient, triomphants, l'explosion de la bombe, sur la place devant la bascule. Mais la bombe ne sauta pas. Furieux ils envoyèrent jeter des grenades incendiaires qui firent long feu, une seule fut éteinte assez tôt, et la colonne abhorrée s'en alla avec le regret cuisant de n'avoir pas réussi son dernier coup.

Pendant ces événements qui se passaient dans la vallée, que devenait le maquis dans la montagne ?

La compagnie d'Etobon après avoir attaqué plusieurs convois et opéré quelques sabotages, attaquée par les Cosaques et par les Allemands dut se replier vers Saulnot et une autre partie vers Clairegoutte, quelques uns purent rejoindre les troupes alliées, les autres disséminés dans les villages avoisinants.

En représailles, 67 hommes d'Etobon sont pris, sur lesquels 40 seront emmenés à Chenebier et fusillés près du cimetière. Ce même jour 27 septembre un autre charnier se refermait à Banvillars. Etobon ne devait être libéré que le 17 nov. au soir. Les Allemands avaient projeté de conduire auparavant la population d'Etobon au temple de Chenebier où on avait préparé des trous pour y mettre des explosifs.

Le groupement de la Planche des Belles Filles commence par envoyer chercher des armes préparées à Malvaux dans l'usine désaffectée et en ruines, et cela par les chemins de la montagne en direction de la Grand Goutte. Jusqu'au 15 septembre il est encore possible de joindre le maquis. Un train de prisonniers africains de Vesoul ayant été bombardé, quelques uns peuvent s'y adjoindre.

Les premiers jours seront employés à l'instruction des jeunes et aux corvées de ravitaillement. Le 10 septembre, à l'issue d'une messe célébrée là haut par l'aumônier Pourchet, le Commandant adresse une allocution et présente le fanion du maquis. Des parachutages de vivres et d'armes sont annoncés par radio. C'est Giromagny qui reçoit les messages et avertit à l'aide d'un linge blanc séchant au dehors, les soldats du maquis.

Les allemands ne tardent pas à réagir, saisissent 10 otages à Plancher Bas. La pensée du commandant était de s'emparer d'un village (Auxelles ou Lepuix) à l'arrivée des alliés, s'y fortifier et chercher la jonction avec les forces alliées pour faciliter leur avance. Il y a quelques accrochages de patrouille dans la région d'Auxelles.

Le 13 septembre, à la suite de l'enlèvement de la femme du Phanitor, la gestapo envoie au maquis l'ultimatum suivant :

- 1°) La femme sera redescendue au village le 13 à 10 h.
- 2°) Les terroristes devront se rendre, et seront considérés comme prisonniers de guerre sinon
 - 1°) Le maquis sera attaqué
 - 2°) Les femmes et enfants des hommes absents de Lepuix seront arrêtés et fusillés, leurs maisons seront brûlées ...

Le conseil du maquis décide de ne pas répondre et les hommes de Lepuix qui sont là haut acceptent le risque des menaces d'exécution.

Cet ultimatum sera prolongé de 24 heures, d'ailleurs le 13, trente personnes avaient été arrêtées à Lepuix et interrogées.

La première menace de l'ultimatum va être exécutée, l'attaque du

maquis.

La tête des Sapins est attaquée par une colonne venant de Plancher les Mines et cette colonne est repoussée après un violent accrochage en forêt

Une autre colonne est montée à la Planche où le P.C. du commandant vient d'être évacué sur la Tête des Bornes, elle y brûle ce que les maquisards n'ont pu enlever (15 septembre).

Une troisième colonne monte au Querty le 16 septembre elle attaque et disperse une corvée d'eau, attaque aussi la Tête de la Haute Planche et la Tête des Bornes. Elle sera repoussée pourtant et redescendra. Il en est de même le dim. 17 septembre, Un assez gros effectif attaque la tête de la Haute Planche par la fusillade, c'est encore un échec, mais les mortiers allemands attaquent vers 3 heures du soir les positions du maquis.

La situation va devenir intenable.

L'entrain n'est plus celui des premiers jours. L'avance alliée sur laquelle on comptait était stoppée ; le canon qui avait fortement tonné le samedi s'était tu. Espoir et déception, on se prend à désespérer et à maudire ceux qui n'avancent pas.

De plus, le boche s'est ressaisi; il occupe fortement Auxelles, Giromagny, le Phanitor et Lepuix, gênant considérablement le ravitaillement en eau et en vivres du maquis. Des représailles menacent la population civile des alentours, il n'était pas possible d'évacuer les blessés, l'un d'entre eux, le lieutenant Nied sera balancé de droite à gauche pendant des semaines. De plus, des pluies abondantes froides et persistantes, un temps plus mauvais qu'on en n'a jamais vu à cette époque, perce les effets et les couvertures, on est mouillé jusqu'aux os.

Le conseil de guerre du maquis décide le 17 dans l'après midi de démobiliser les compagnies, la situation est intenable, on est cerné de toutes parts, les outils et les armes manquent, le ravitaillement est impossible. Il faut décrocher et chercher à gagner la région d'Etobon où se trouve la 1^{ère} compagnie. Branle bas général et départ dans l'obscurité par le bois, les sentiers, les rochers, chacun tient par le ceinturon celui qui le précède pour ne pas s'égarer et cela dans la pluie, l'humidité, le froid en dévalant les pentes Mont Ménard.

Le 18 septembre, la colonne trempée et sans ravitaillement, campe sur le mamelon dominant la route de Plancher, la marche reprend au soir par les fondrières et les broussailles, traverse avec peine, gênée par les phares des autos allemandes et des sentinelles, la route d'Auxelles en direction des Granges Godey. Mais les Allemands occupent les fermes si attendues, il faut repartir.

Le 20 septembre, on campe à la Gde Côte dominant les bois de la Chapelle, on y dîne avec des vivres apportés du village. Il faudrait

gagner les bois de Chatebier et de Bellevue, mais des patrouilles allemandes sillonnent ces bois. C'est donc à la grande Côte qu'on va attendre Jusqu'au 24 septembre dans une expectative interminable et atroce. Le 24 septembre, le commandant rend aux 360 hommes qui lui restent la liberté totale, 210 restent avec lui.

Le 25 au soir, devant la situation qui s'aggrave, ordre est donné à tous de redescendre, que chacun se cache et attende le premier appel. Rageant devant l'inutilité de leurs efforts, 170 hommes parviendront à trouver une cachette sûre, et seront présents à Belfort pour la délivrance. Ils resteront une quarantaine avec leur commandant, gagneront les fouillies du Montarmant où ravitaillés par des civils, ils attendront les événements.

Le 9 octobre, les 35 hommes qui restent ayant décidé de gagner les lignes vers Miellin logent à la Gonfle à la maison Raffenne, (qui sera plusieurs fois fouillée par les boches) à l'aube par la tête des Fougères, le Plain des Bœufs, ils trouveront Miellin occupé par 200 Allemands. Les Français sont tout près, ils les rejoignent. C'est le 10 octobre à 17h.40.

Un autre détachement de 19 hommes partait de Lepuix le 22 octobre et suivait le même chemin Il atteint Miellin toujours occupé. En silence, rampant non loin des postes boches mouillés et transis, ils trouvent les Français au matin du 23 octobre et sont accueillis comme il convient.

Il n'y avait guère de jours d'ailleurs où ce chemin de Miellin n'était pas parcouru par des jeunes, ou des hommes âgés, particulièrement surveillés et menacés par les Allemands.

Le 19 septembre, un groupe de 50 hommes avait quitté la grand Côte pour Etobon, décidé à franchir les lignes à tout prix. Le 2 octobre une partie sera cernés dans les bois de Granges, faits prisonniers et conduits à Belfort. Ils seront fusillés à Banvillars le 10 octobre (Chauchot de Giromagny)

Le lieutenant Nied, blessé à la descente du Mont Ménard, était resté dans la région de Plancher où il avait organisé un Commando. Dans Plancher Bas bombardé, il avait eu un engagement avec les boches et l'apparition des chars alliés à la Chevestraye avait amené la panique chez les occupants de Plancher les Mines qui évacuèrent le bourg après avoir tué trois civils (dont le père et le fils Peltier) et revinrent le lendemain en y prenant 30 otages. Le lieutenant voulut passer les lignes à tout prix à la Chevestraye et le 30 octobre au matin, en rampant devant les postes allemands inattentifs, le détachement tout entier passa sans encombre pour rejoindre les lignes tenues alors par les Français.

Passés dans les armées alliées, nos maquisards parlèrent de la nécessité de délivrer Belfort au plus tôt, car la ville n'était pas seulement occupée mais sous le joug et menacée d'être saccagée, comme d'autres villages surveillés. Ils affirment qu'il y avait au plus 20.000 allemands dans la région et non 100.000 comme on l'avait dit, et que chaque jour les troupes se fortifiaient, que l'on creusait des

tranchées, des fossés antichars, qu'on posait des mines, bref, qu'il fallait se hâter.

Le maquis, ce qui en restait, se reconstitua à Lure avec le Comt Dufay. Le regroupement des Belfortains fut autorisé, et le "Commando de Belfort" prendra place dans l'armée alliée aux environs de Marnay.

Quand commencera l'offensive française du 14 novembre, le commando rejoindra les avancées de Belfort où il sera accueilli à la libération. Il prendra part aux batailles d'Alsace et son chef, le commandant Dufay, auquel peut être le village de Lepuix doit son salut, sera tué dans un stupide accident d'auto près de Strasbourg, le 31 décembre 1944.

Ces renseignements sur le maquis de la Hte Planche, sont tirés de l'ouvrage "Avec les FFI de Belfort".

Monsieur et Madame Conrad qui avaient eux aussi pris le maquis le 6 septembre dans nos montagnes, ne devaient revenir que le vendredi 24 novembre au soir.

Quelques maisons de la Gonfle avaient été plusieurs fois surveillées et même visitées quelques pensionnaires clandestins échappèrent de justesse. Comment ne furent-elles pas incendiées ? On sut plus tard qu'elles devaient l'être.

Ainsi finit le maquis de la Haute Planche. Il fut mobilisé avec la certitude que l'avance alliée se poursuivrait et dans ce cas, il facilitait grandement cette avance, étant une grave menace sur le flanc allemand. Malheureusement, celle-ci fut stoppée le maquis se trouvait dans nos montagnes comme dans une souricière intenable, sans armes et sans vivres, situation que le mauvais temps aggravait chaque jour.

Les maquisards y ont beaucoup souffert physiquement, plus encore moralement, devant l'inutilité de leurs efforts, et l'une de leurs pires souffrances était de voir leur situation intenable devenir une grave menace pour les leurs et pour les villages qui les ravitaillaient.

Une des conséquences douloureuses de la présence dans nos montagnes du maquis, fut l'arrestation d'otages à Giromagny et à la Chapelle.

Nous avons dit que depuis longtemps les Allemands possédaient les listes des résistants du territoire. Il leur était alors facile de les faire surveiller.

La Gestapo avait trouvé aussi un autre moyen plus perfide, elle l'employa envers les prêtres de Giromagny et de la Chapelle.

Le 4 octobre au soir, deux jeunes gens se présentent à la cure de Giromagny et y demandent l'hospitalité pour la nuit, ce sont des jeunes gens qui cherchent à se rendre au maquis et seraient heureux d'avoir

des renseignements. On leur servit à manger, on parla assez prudemment, mais le lendemain matin, les hôtes ne s'empressaient pas de partir et fouillèrent la chambre où ils avaient passé la nuit.

Le 5 octobre au soir, les deux mêmes jeunes gens allèrent à la cure de la Chapelle où se trouvaient des vivres destinés à ravitailler le maquis, qui était encore en partie dans les montagnes voisines. Après avoir été bien restaurés, ils couchèrent là et partirent dans la matinée.

Le 6 octobre vers les 5 heures du soir, une voiture de la Gestapo venant de Belfort, se rend à la cure de Giromagny. Trouvant le Vicaire dans la rue, on le charge et on le conduit à la cure où on demande Monsieur le Doyen qui est absent. Le vicaire, l'abbé Besançon, est gardé dans l'auto, puis conduit à la Chapelle. Il y a là un car où se trouvent une trentaine de personnes de la Chapelle, M. le curé en tête, et aussi l'un des jeunes gens de la veille. Le car part à Belfort où ces prisonniers seront enfermés.

Monsieur le Doyen rentré après le passage de la voiture allemande sait ce qui l'attend, ils reviendront. Il pourrait partir et gagner la montagne, mais ce serait exposer sa population et sa famille. Il passe sa nuit à ranger ses papiers, va dire sa messe le matin, et trouve à son retour l'officier boche de la veille qui l'arrête et le conduit lui aussi à Belfort.

Il a le temps de me faire prévenir de son départ afin d'assurer autant que possible le service de la paroisse et me faisant recommander de me méfier des inconnus et d'être extrêmement prudent.

L'abbé Zeller se chargera du service de Giromagny pendant l'absence du doyen que l'on espère courte.

A partir de ce moment, nous serons sans nouvelles des prisonniers, sans nouvelles précises jusqu'à la capitulation de l'Allemagne.

Nous apprîmes alors que M. le Doyen, après un jugement sommaire et indigne, avait été condamné à être fusillé. "J'aurai votre tête" que parti avec 13 autres prisonniers de Giromagny, de la Chapelle, de Ronchamps, il avait été conduit à Banvillars; qu'au moment de passer devant les fusils armés des boches, on l'avait fait remonter en camion pendant que l'on continuait l'exécution. Pourquoi cette exemption qui étonna les Allemands ? L'officier qui commandait le peloton avait été présent lors du jugement. Peut-être aussi, ayant le respect de galon, sachant son condamné un ancien commandant d'artillerie, impressionné par son calme devant la mort, avait-il eu un sursaut de justice? C'en fut assez pour lui sauver la vie.

Et la providence avait sans doute permis sa présence dans la sinistre voiture pour préparer à la mort les malheureux patriotes du maquis.

Avec l'abbé Besançon et l'abbé Martin, l'abbé Pierre devait partir peu après pour Schirmeck où il ne fit que passer, puis pour Dachau. Ils y

subirent tous trois les souffrances de ces camps abominables, ayant pourtant la consolation de se trouver groupés avec autres prêtres Allemands, Polonais, Tchèques etc., d'avoir les secours religieux. Pendant les derniers mois, la Croix Rouge Suisse avait obtenu de pouvoir transporter quelques colis à Dachau. Ces colis sans doute sauvèrent leur vie.

Les boches à l'arrivée des alliés avaient préparé un nouveau crime, de faire sauter leurs baraques. Ils n'en eurent pas le temps et les Américains n'étaient encore pas entrés que le drapeau français flottait déjà au mirador de Dachau.

Nos prisonniers libérés envoyèrent des nouvelles qui parvinrent à Giromagny le 8 mai 45. Ils rentraient chez eux le 17 mai, après 7 mois d'un abominable régime, avec des santés bien ébranlées.

Le conseil de M. le Doyen de se méfier des passants n'était pas inutile.

Quelques jours auparavant j'étais visité par un jeune homme de très bonne mine qui me demande à manger. Il prétendait s'être évadé de Schirmeck avec cinq camarades et se diriger sur Belfort. Je m'étonnais un peu de ce qu'ils aient pu passer à travers bois avec leur bicyclette et je trouvais à mon visiteur une tenue trop soignée, une figure trop reposée pour un semblable voyage. Je lui donnai un peu d'argent (il voulait me faire changer 2 billets allemands de 100 Fr) pour trouver à manger, et lui conseillait de descendre à Belfort avec ses camarades, là disait-il, il saurait se débrouiller. Avant de partir il insista à deux reprises pour savoir s'il y avait de la résistance à Lepuix, où elle était ? Il m'affirmait même avoir rencontré dans les lacets du Ballon deux jeunes gens avec au bras des brassards de la résistance.

J'ai su le surlendemain que tout cela était faux, le bonhomme n'avait qu'un compagnon, et il n'était pas descendu à Belfort, mais il avait essayé de se renseigner ailleurs, à Malvaux.

La méfiance était de rigueur. Le jeune homme était pourtant très bien, très aimable, très poli, trop... peut être pour être honnête. La gestapo savait choisir ses agents pour son infâme métier.

LA LIBERATION

Cette libération, il y a longtemps que nous l'attendions et nous savions aussi que sans doute il faudrait la payer, car la Wehrmacht, ébranlée était encore redoutable et le mur de l'Atlantique était solide. L'aviation alliée avait déjà préparé le terrain. De nombreuses gares ou voies ferrées avaient été bombardées. La gare de Belfort, le dépôt surtout avait été atteint les 17 juillet et le 13 août. Bien auparavant, de nombreuses usines avaient reçu la visite des bombardiers venus de l'Angleterre.

Sochaux avait été bombardé le 16 juillet 1943. Nous avons assisté pendant la nuit depuis ici, grâce aux fusées éclairantes, à ce bombardement dont les explosions ébranlaient nos vitres. Nous y avons quelques ouvriers qui, surpris dans leur sommeil et ne se méfiant pas assez des sirènes, échappèrent de justesse. Léon Grosboillot y fut blessé gravement à la jambe, et ne devait revenir de l'hôpital que huit mois après et boiteux.

Ce bombardement de Sochaux fit un assez grand nombre de victimes. Mgr. Dubourg, présida les obsèques le dimanche 18 au matin et le soir à Besançon pour les blessés morts à l'hôpital. C'était le jour fixé pour la confirmation de Giromagny, et Mgr devait venir confirmer le lundi matin à Lepuix. Mgr Dubourg confirma le matin à Giromagny à 7 heures, à 10 heures à Lepuix, à 2h1/2 à la Chapelle et à 4 h à Auxelles. C'était une journée bien remplie, Monseigneur ici avait bien fait les choses. Après les réceptions et les discours habituels, il avait donné d'excellents conseils de circonstance, remis décorations de la médaille diocésaine à nos chantres, 3 prix de catéchismes à des fillettes persévérantes. On avait fait l'appel des prisonniers, prié pour eux, chanté le Libera pour les victimes de la guerre, et après l'office Mgr. s'était rendu sur nos tombes militaires pour y prier et féliciter nos fillettes du bon entretien de ces tombes.

Très belle cérémonie, mes notes soulignent pourtant le regret de n'avoir qu'une assistance assez réduite d'hommes. Trop préférèrent leur matinée de travail aux honneurs qu'ils devaient à leur évêque, surtout un jour où il nous faisait le rare honneur de confirmer nos enfants chez nous, et cela malgré des occupations absorbantes.

Cette année 1943, au 8 septembre nous avons appris la capitulation de l'Italie qui nous avait traîtreusement attaqués en juin 40.

Nous fîmes notre procession extérieure du Rosaire, et 15 jours après, la grande journée de prières pour les prisonniers, était l'occasion de très beaux offices en notre église, le matin à la messe et le soir à 5h.1/2 en un très bel office marial.

La fin du printemps 1944 paraissait devoir être d'une importance décisive. Le 19 avril, d'importants bombardements alliés, firent de nombreuses victimes à Rouen et à Paris, surtout sur Boulogne Billancourt. Le 10 mai, les Russes ont repris Sébastopol et Odessa. Le

10 mai et le 25 mai, la gare de Belfort est bombardée et le 6 juin les Allemands évacuent Rome. Partout la bête est forcée.

Un peu partout la résistance en France travaille, les maquis s'agitent, sabotent les voies ferrées, les allemands commencent à trouver que nos routes ne sont pas sûres...

Et c'est le 6 juin 1944 qu'à la suite une longue et formidable préparation, les alliés arrivent à débarquer dans le Calvados. Des troupes sont parachutées dans la région de Caen. Les Allemands réagissent fortement, mais leurs fortifications sont prises à revers, les alliés s'installent sur les positions conquises. Nous sommes inquiets sur les résultats de cette offensive, qui va décider du résultat de la guerre. Les nouvelles sont rares, on sait toutefois que les alliés n'ont pas rembarqué, que les renforts arrivent, que les batailles continuent âpres et dures. Pendant ces journées d'inquiétude, nous célébrons la fête Dieu, la fête du Sacré Cœur, que nous prions spécialement pour la France. Le 26 juin Cherbourg est pris et le port pas entièrement démoli pourra servir aux Alliés. Il y aura ainsi plus de six semaines d'espoir, et aussi d'incertitude, le lundi 17 juillet, Belfort est encore bombardé aux abords de Bavilliers et Danjoutin.

Bientôt les nouvelles sont très rassurantes le front allemand fléchit, ses renforts n'arrivent pas, d'ailleurs ils s'épuisent, l'avance alliée va devenir irrésistible. Le 7 août, toute la Bretagne est occupée et les villes de l'ouest vont être libérées, les unes après les autres. Notre procession de l'Assomption se fera plus gaie, plus confiante que jamais.

Le lendemain, nous apprenons que notre armée d'Afrique venait de débarquer dans le Midi. Le 19 août, on parle de la venue à Belfort du gouvernement de Vichy, il y a quelques ministres qui se sont installés à Belfort, les uns de leur plein gré, d'autres paraît-il malgré eux, comme otage, et la radio officielle française cesse ses émissions.

Le 23 août, Paris est libéré par les troupes de la résistance auxquelles s'ajoutent bientôt les blindés de Leclerc, après leur randonnée triomphale dans l'ouest. Marseille aussi est libérée le même jour par les soldats de Delattre.

Tout cela constitue une menace grave pour la Wehrmacht réputée invincible, aujourd'hui battue et en pleine retraite. Nous aurons à loger de ces troupes qui ont perdu leur arrogance et leur morgue des jours victorieux de 1940.

Le 26 août au soir, un état major cantonne à Lepuix et l'autorité allemande ne voulant pas disperser ses hommes décide d'occuper seulement le bas du village jusqu'à la boucherie Conrad. Je loge un colonel et un commandant qui ne diront pas un mot ni un merci et ont l'air singulièrement préoccupés. Ils partent le lundi 26 à midi. Ils seront remplacés par d'autres qui repartent le mercredi. Une partie de cet état major restera ici quelques jours et l'aumônier allemand catholique viendra dire sa messe le 3 septembre au matin.

Notre conversation peu n'être pas sans intérêt. Il avait oublié au fond de l'église un paquet contenant des ornements; je m'étonne en lui disant que les nôtres étaient à sa disposition. Mais il avait l'intention de me le montrer et de me le faire admirer. C'était un joli ornement vert, forme gothique tout flambant neuf " sentez, me dit-il, le velouté de cette étoffe". Il aurait été certainement embarrassé de me dire le prix qu'il l'avait payé. "C'est très mal commode, lui répondis-je pour un aumônier." Je lui demandai s'il avait une messe militaire." Je suis à peu près seul au milieu des protestants.- A Lyon, où vous étiez, vous aviez des messes militaires ? – Je suis allé, répond-il une fois à la Salette mais c'est perdu pour nous ? – Je pense bien, il n'est pas du tout nécessaire que vous y restiez! Je lui demandais ce qu'il pensait de la guerre : "C'est épouvantable, j'ai 3 morts dans ma famille, il y en avait autant dans l'autre guerre". Puis élevant les bras au ciel dans un geste désespéré et presque blasphématoire : "Et où est Dieu, en tout cela ?- Dieu, lui dis-je, il est ici, il agit, c'est sa justice qui passe." Un regard mauvais me répondit; je lui posais une nouvelle question à laquelle il ne répondit pas : "que pensez-vous de l'avenir de la jeunesse allemande que votre doctrine nazie est en train de pervertir?" Il replia en vitesse son bel ornement de soie verte et repartit en oubliant de faire sa génuflexion et son action de grâces. Je ne devais pas le revoir.

Cet état major était hanté par la peur du maquis, il avait eu paraît-il un engagement en Saône et Loire avec des terroristes qui lui avait tué quelques hommes et endommagé quelques voitures.

Un soir, où je couchais un colonel et un commandant, vers 10 heures, j'entends le commandant descendre. Il avait à la main son revolver, au bras gauche sa mitraillette, et sur l'épaule droite une carabine. Je ne pus m'empêcher de rire "Où allez-vous comme ça mon commandant ?- Mais répondit-il, je vais faire mon service. – Vous voulez vous battre ? contre qui? Les terroristes ? Il n'y en a pas ici, la population a toujours été correcte." Je lui parlais de la guerre, de l'ambition d'Hitler, de la folie des armements alors que le monde à tant besoin de paix. Sans trop le dire, éclairé par les événements sans doute, il était de mon avis. Et bientôt, il sortit son portefeuille et me montra les photographies de sa femme et de ses deux fillettes, qu'il ne reverrait peut-être pas. Il avait les larmes aux yeux. Il partit faire sa patrouille, il devait ne rentrer qu'à deux heures du matin. La confiance ne régnait plus, pour qu'un officier supérieur fût lui-même chargé des patrouilles.

Ceci se passait aux derniers jours du mois d'août pendant que la radio anglaise en sourdine, nous apprenait l'avance rapide dans la vallée de Rhône, puis de la Saône. Sedan et Verdun avaient accueilli les Américains le 1er septembre, nous pensions que, quoique les derniers, notre tour viendrait bientôt. Nous espérions que la fête patronale serait peut être le jour béni où nous accueillerons les nôtres, nous espérions aussi que cela se passerait bien, sans douleur, d'autant plus que nous n'étions pas sur les grands chemins de la retraite.

Nous avons vu précédemment que nous nous étions trompés dans nos calculs. Les armées alliées arrivaient en notre région, un peu

essoufflées, le ravitaillement suivant à peine, l'essence paraît-il fit défaut. Les blindés arrivèrent à la Chevestraye. Un effort de plus contre une armée à peu près impuissante et ils arrivaient jusqu'au Rhin, lorsque l'avance fut stoppée, juste le jour où la résistance avait reçu l'ordre de la mobilisation et de prendre le maquis.

Et ce furent les S.S. et les trois semaines de terreur dont nous avons parlé dans le chapitre précédent.

Pendant que les S.S. étaient là, bien groupés, les troupes de passage continuaient à se succéder et cette cohabitation ne les enchantait pas, car la sympathie n'existait pas du tout entre la Wehrmacht et la gestapo, qui surveillait autant l'armée et ses officiers que les civils. " Ce 'est pas le capitaine qui commande ici, disait déjà le feldwebel de 1940, c'est moi." C'était encore plus vrai dans la débâcle allemande.

L'arrivée toujours nocturne de ces troupes de passage, a laissé à tous un pénible souvenir. Presque chaque nuit vers 2 heures, on entendait le bruit d'un convoi sur la route de Giromagny. On dormait peu, et le sommeil était léger. La colonne approchait et c'était dans l'obscurité à peu près totale, les cris gutturaux, les bruits de bottes, les coups frappés aux portes qui ne veulent pas s'ouvrir. Puis les granges qui s'ouvrent, les voitures qui se cachent, car il faut que le lendemain rien ne paraisse autour des maisons, crainte des avions. Le bruit durait une bonne demi-heure, et on rentrait dans le silence. Entre temps il avait fallu ouvrir, discuter, essayer d'envoyer ailleurs les visiteurs. Un mauvais souvenir m'est resté de la nuit du 15 septembre, où, n'attendant qu'un officier, il m'en arrive cinq, arrogants, méchants et prêts à tout. Ils me déménagent 2 chambres pour se loger les cinq dans une. Je crus bien faire pour les calmer de leur donner à chacun une poire... et mes tigres s'apaisèrent. Le lendemain matin ils furent réveillés en vitesse et copieusement embouchés, en deux minutes ils furent partis, emportant sur leur bras tout leur barda.

Le 19, c'était une compagnie du train qui a laissé un assez mauvais souvenir, car le foin était rare et les chevaux de la Wehrmacht avaient bon appétit. Il faut dire qu'alors la Wehrmacht avait perdu en grande partie les véhicules motorisés dont elle était si fière... Les convois se composaient de quelques autos qui marchaient mal ayant été sabotés avant la réquisition, et de chariots mérovingiens que trainaient péniblement des chevaux eux aussi réquisitionnés et qui ne comprenaient rien au langage guttural des conducteurs d'outre Rhin.

Nos S.S. eux mêmes n'étaient guère mieux servis, ils avaient plusieurs voitures volées à leur disposition, mais elles étaient souvent en panne et nous nous souvenons d'un camion de l'usine qui pendant 15 jours fut en réparation faisant 8 à 10 fois par jour le voyage de Giromagny, le plus souvent remorqué et qui, au départ, dut être abandonné à quelques kilomètres d'ici.

La compagnie du train était commandée par un petit officier boche,

rageur et désagréable au possible, qui m'était échu en logement. Il fut l'objet d'un bon nombre de réclamations auxquelles je crus d'abord bon de me méfier afin de faciliter un abordage difficile. Mon intervention le gênait et à la troisième reprise, il me signifia de me taire et reçut dans le bureau voisin les plaintes justifiées de nos gens, mais naturellement aussi sans en tenir compte. La Wehrmacht, n'ayant pas encore alors tous les droits ?

Dans la nuit du dimanche 24 septembre au matin, c'était un convoi d'artillerie lourde qui était arrivé, faisant grand bruit et beaucoup d'embarras, car il s'agissait de camoufler les pièces afin qu'au matin elles ne soient pas repérées par les avions. Ce ne fut pas sans peine et ce fut assez long. Mais le convoi ne devait pas rester, dès 7 heures du matin il était alerté et pendant toute la matinée, ce long convoi, pièces et caissons vides, voitures de toute espèce, attendait le départ, voulant profiter du brouillard pour monter au Ballon, peut être s'y installer ou en tout cas redescendre sur l'Alsace. Nos rues en étaient pleines la place de l'église, le carrefour du café Louis Perros, le passage du Pont s'avérait très difficile. C'était l'heure de la messe et pendant la sonnerie, on entendait passer des avions alliés cherchant la colonne mais ne la situant pas dans le brouillard intense. Ce brouillard fut providentiel pour nous, car on se demande ce qui serait passé, victimes et ruines, si les bombes étaient tombées à ce moment sur nos rues et notre église, danger réel que beaucoup ne remarquèrent pas.

La compagnie du train part entièrement le lundi 25 septembre emmenant avec elle quelques paires de bœufs réquisitionnés à grand peine. C'était une pitié de voir ces pauvres bêtes partir en si piteux cortège et en si mauvaise compagnie...

Pendant toutes ces journées on entendait le canon dans la direction du sud et de l'ouest. Les lignes en effet, nous ne le savions pas exactement alors, se situaient dans la région de Lure et Villersexel. Elles devaient s'avancer un peu dans la suite et se jalonner ainsi, Miellin, Champagny et la région de Saulnot, les montagnes boisées facilitant la résistance, les allemands s'étaient ressaisis aux environs du milieu de septembre, et nous nous demandions si nous en avions encore de ce régime pour tout l'hiver.

Le vendredi 29, à 6h 1/2 du matin, les pièces allemandes à longue portée, installées auprès du fort de Giromagny, tireront dans la direction de Champagny de nombreux obus dont on peut suivre la trace brillante dans le ciel. A plusieurs reprises les jours suivant et à la même heure, le même tir recommence. Une batterie essaya de s'installer non loin de la cure de Rougegoutte, elle n'en eut pas le temps repérée par les avions alliés, l'emplacement fut bombardé violemment. Les maisons voisines et les vitraux de l'église, souffrirent de ces bombes, mais la batterie ne vînt pas.

Les artilleries alliées ripostèrent le mardi 3 octobre, le fort de Giromagny et les prés Heyd furent copieusement arrosés vers 8 heures. Le bombardement reprendra et durera toute la nuit. Nos journées et nos

nuits pendant de longues semaines seront ainsi ponctuées par le son du canon plus ou moins lointain. On cherchera à distinguer les départs et les arrivées, à repérer les points d'arrivée, on essaie aussi de se rendre compte s'il y a quelque changement dans le front, parfois il semble qu'il approche, mais on est vite déçu. Finalement le bruit du canon ne nous inquiétera plus, on s'y habituera et nous l'entendrons jusqu'à la libération de Mulhouse et même jusqu'à ce que fut réduite la poche de Colmar.

Nous avons raconté précédemment l'arrestation de M. le Doyen et du vicaire de Giromagny, ce qui nous mettra sur les épaules le soin de la paroisse de Giromagny, confiée à l'abbé Zeller.

Le 14 août, nous apprenons que les villages du front, (et nous n'en sommes pas étonnés, à la suite des violentes canonnades entendues), Ronchamp, Champagny, Plancher Bas ont été très éprouvés par l'artillerie alliée qui à des munitions à perdre.

Le 25 octobre, le centre de Giromagny reçoit une vingtaine d'obus qui tombent autour de la mairie et du pont Maginot. Un obus éventrera le toit de l'hôpital et les éclats endommageront plusieurs salles. Le 27, le bombardement recommencera.

C'est vers le milieu d'octobre que les troupes françaises remplacent les troupes américaines. Un soir, l'ordonnance chauffeur du capitaine qui loge chez moi me dit " Il y a du nouveau là-bas, -quoi donc? -Nous venons de Plancher, et ce ne sont plus des Américains qui attaquent, ce sont les Français.- Eh bien, vous devez être contents, -Pas du tout, et puis avec eux, il y a des noirs." Notre soldat de Cologne, dégouté du nazisme, qui s'était battu pourtant 2 jours à Villersexel contre les Américains, redoutait le contact avec les soldats français, et il avait reçu l'avant veille de Cologne une lettre de sa mère, Belge d'origine, l'invitant tout simplement à profiter du voisinage de la Suisse pour désert.

La Croix Rouge prévoyant les dangers de la bataille, des bombardements, et aussi la pénurie des aliments, obtint de l'autorité allemande, la permission de conduire en Suisse des enfants du Territoire de Belfort. Les familles étaient indécises, les uns inquiets d'une longue absence, préféraient garder les leurs et les avoir près d'eux, les autres décidés à les garer coûte que coûte du danger possible. Une trentaine d'enfants partirent en deux convois, les uns pour la Suisse Romande, dans la région de Lausanne, les autres dans la région de St Gall en Suisse allemande. Ils devaient revenir six mois après, ayant fait là-bas un séjour agréable en des familles très généreuses, qui les traitèrent comme leurs enfants. Ils revinrent avec des mines florissantes bien revêtus. Ils y firent bonne impression.

Au début de novembre, l'armée allemande, posa quelques réseaux de mines. Le premier était au dessus de Chauveroch, à l'entrée de la forêt, dissimulé dans des amas de bois enchevêtrés, à la sortie des chemins. Il fut assez facile de les enlever, il y eut pourtant risque d'accident et le chemin fut immobilisé pendant quelques semaines. Un barrage avait été

fait près la scierie Demouge, un autre vers la maison Wimmer Charles, barrages non minés, qui ne servirent à rien, puisque l'avance se fit par les bois de l'Ordon en descente du Querty.

Un autre barrage antichar de mines, était posé de ce côté de Malvaux, en face de l'entrée du chemin de la goutte des Forges, jusqu'aux abords de la forêt de la Côte. Ce réseau fut déminé par une équipe de prisonniers allemands. Il n'avait pas servi, la vallée de St Maurice ayant été dégagée après la notre. De même tout le réseau de tranchées de la Fonderie à Malvaux, destiné à battre la route et à faire face à une attaque venant de la Planche. Surprise, manque d'effectif, démoralisation, crainte d'encerclement ? Sans doute, tout cela.

Pendant ce temps, le travail aux tranchées continue chaque jour, dirigé par les boches de l'organisation Todt. Nos hommes sont conduits par des vieux soldats allemands arrivés le 8, dont on n'eut pas à se plaindre. Plutôt mal ravitaillés, leur régal était d'accommoder chaque soir des pommes de terre qui furent toujours payées. Quoique originaires presque tous de Prusse et du Brandebourg, ils en avaient assez de la guerre, quelques uns même chantaient publiquement des chants antinazis et enguirlandaient copieusement Hitler.

Le 24 octobre au matin, un fort contingent de soldats au teint bruni arrive en nos rues. Ce sont des Russes Ukrainiens engagés dans la Wehrmacht. Ils sont précédés d'une mauvaise réputation et leurs émules, les cosaques ont déjà fait des "leurs" dans la région, à cette arrivée, nos Brandebourgeois eux mêmes s'affolent demandent des ordres de départ qu'ils ne recevront que le soir. Ils ne demanderont pas leur reste et partiront le soir à 6 heures sur Audincourt.

Le séjour des Russes n'avait rien de réjouissant. Ils étaient, pourtant bien ravitaillés, mais il leur fallait du supplément qu'ils cherchaient, sans scrupules. Hargneux, méchants, mal élevés, sales, pillards ... malpropres. Tel est le souvenir qu'ils ont laissé. Ils avaient un faible pour les ruches à miel, et ils ne craignaient pas de déposer les rayons de miel, sur les lits parmi les édredons et les couvertures. Dans une famille après avoir garé tout ce qui pouvait tenter les soldats, on avait crut pouvoir laisser une... balance. Le soir même elle avait disparue. Et ils étaient là, par douzaine dans chaque maison, surtout dans le bas du village et à Chauveroché jusqu'alors peu occupé.

On n'osait plus sortir et c'était une espèce de terreur suspendue sur les familles. A la veille de la Toussaint, nous nous demandions dans ces conditions comment pourraient se passer des jours de prière et de recueillement.

La providence nous vint en aide. Le samedi 28 octobre, presque tous partirent pour la montagne en direction de Belfahy, afin de faire là haut des travaux de fortification, ne laissant ici que quelques unités peu dangereuses. Ils ne devaient revenir que le trois novembre. Quelques heures après, ils recevaient leur ordre de départ et leurs dernières voitures s'éloignèrent le soir à 11 heures.

Ces mêmes Russes envoyés par la Gestapo, reçurent l'ordre de revenir ici le 20 novembre, on avait déjà fait leur cantonnement. Ils avaient l'ordre, paraît-il, de ramasser toute la population et de brûler le village. Ils n'en eurent pas le temps et la vengeance de la Gestapo fit long feu.

Ils laissèrent un des leurs dans le verger de la maison Comparois, c'était un Ukrainien fusillé pour une...action d'éclat commise quelques jours auparavant dans la région de Suarce. Les Allemands voulaient encore passer pour corrects. Ils avaient même aménagé notre salle Jeanne d'Arc en salle de conférences, et comme je leur demandais pour qui cette salle "Pour nos Russes - Ils en ont certes bien besoin - Qu'auriez-vous dit, il y a deux ans à leur arrivée, il y a 2 ans que nous les civilisons."

Avec le séjour des S.S. ce fut la période la plus sombre de l'occupation, le ravitaillement était nul, plus de viande en boucherie, trois semaines sans pain, et les magasins vides. Les récoltes étaient heureusement rentrées, mais exposées, au pillage. Il devenait aussi de plus en plus urgent de garer tout ce qui pouvait l'être. Garer contre le vol, garer contre l'incendie et le bombardement possible, garer contre l'inondation, car le temps déjà mauvais revint pire. Les 6 et 7 novembre, grande pluie et vent de tempête, inondation eau dans les caves. Moins forte la pluie tombe toujours les 8 et 9 novembre, pour se changer en neige les 10 et 11 et 12 novembre. Il en est de même le 13, le 14 et le 15 novembre, par deux fois la neige tombe des toits en avalanche.

Et c'est par ce temps d'eau et de froid que se prépare et se déclenche l'offensive sur le front de Belfort.

Un violent bombardement vers Montbéliard nous l'annonce le jeudi 16 et le vendredi 17.

Le 19, le front se rapproche et la canonnade devient plus intense et plus active vers Montbéliard et plus près de nous, vers Plancher. La neige à peu près disparue et le courant est interrompu. Le bruit redouble vers le soir et pendant toute la nuit, le lundi 20, les soldats allemands descendent venant de Plancher les Mines, fatigués. Une batterie allemande semble vouloir s'installer au bas du village, caissons ouverts. Elle partira le soir sans tirer et la neige l'empêchera de s'installer au Ballon où elle nous aurait singulièrement gênés. Je fais porter à Chauveroches nos ornements d'église. Hier tout un régiment de jeunes nazis, n'en pouvant plus, mais insolents malgré tout, descend du Ballon vers Giromagny. L'état Major allemand l'a fait venir des Vosges pour établir dans la région de Lepuix Delle un puissant centre de résistance, de nature à couper la retraite aux éléments blindés de Béthouard qui ont filé sur le Rhin.

Nous sommes à la veille du grand jour, il y a qu'à attendre, que va-t-il se passer ?

La nuit du lundi au mardi a été assez calme, on dit que Belfort est

libéré, et même Dannemarie et Altkirch, les Russes ne sont pas venus. Pendant la nuit, les boches ont placé sur le pont avoisinant la boulangerie Haab, 8 petites torpilles aérienne et une grande de 1m20 / 40 cm. Peu s'en faut qu'ils y mettent le feu à 3 h. du matin sans prévenir les maisons avoisinantes. A 6 heures du matin, une auto allemande contenant des officiers vient presque buter contre ces torpilles et les officiers vocifèrent des injures contre les soldats qui n'ont mis aucune indication. On annonce que le pont sautera à midi. Je vais à l'église pour me rendre compte du travail qui va se faire mais il y a contre ordre.

(Un ordre de la Kommandantur prescrivait de ramasser tous les hommes de Lepuix, Giromagny et Rougegoutte. M. Lardier, maire de Girom. intercédait et demanda un délai en faisant ressortir que ces hommes avaient travaillé aux tranchées. Le délai de 2 jours sauva nos hommes)

Vers 2 heures, on s'attend à une descente des Français par la Gonfle et Chauveroché. Les Allemands se préparent à les recevoir, utilisant les maisons vers Chauveroché pour s'y cacher et s'y défendre. L'attaque ne se produisit pas, car les Français descendaient sur les flancs de l'Ordon Verrier, en direction du Phanitor, manœuvre qui ne fut pas ignorée des Allemands.

Vers 3 heures, un assez violent bombardement était dirigé sur le bas du village. L'artillerie française, cherchait surtout les Fiottes où de nombreux travaux avaient été faits et où une résistance allemande aurait pu être dangereuse pour les troupes passant à Giromagny. Des obus tombèrent près de la Fonderie et sur le Phanitor, endommageant des maisons et plusieurs aussi plus loin, en arrière du cimetière. Les éclatements se faisant plus violents et plus proches, beaucoup pensèrent que c'était le moment de descendre dans les caves. Le pont de la Carrière, miné, fait des dégâts en sautant, dans les maisons voisines.

Et la nuit vint, chacun rentrant chez soi, les rues n'étant pas sûres et les Allemands ayant l'ordre de tirer sur tous ceux qui voyageraient après 6 heures.

A 6 heures, une formidable explosion ébranle toutes les maisons du bas du village, suivie de plusieurs autres. C'était les torpilles du pont qui sautaient. Le 2e pont préparé lui aussi, sautait peu après. Beaucoup de fenêtres avaient volé en éclat, une trentaine de vitres étaient pulvérisées à la cure. Que devait-il en être du bas du village, à l'église. Et l'explosion était si forte qu'on se demandait si les murailles avaient résisté, et interdiction de sortir. De jour, on se serait risqué, mais la nuit est plus noire que jamais.

Et comme on ne sait ce qui se passe et se prépare, il n'y a qu'à passer sa nuit chez soi en alerte.

Les habitants de la route de Giromagny jusqu'au pont, étaient moins tranquilles que nous et plus rassurés. Un quart d'heure après l'explosion

du pont, on tape à leurs volets poussés, et le langage qu'on entend est un langage français. Vite, les portes s'ouvrent, on fait fête au libérateurs; on oublie les dégâts causés quelques instants auparavant, on prépare à manger aux soldats français, on retrouve la bouteille soigneusement cachée, on ne pouvait avoir plus heureuse occasion de la déboucher.

Ces soldats étaient déjà à l'usine des Grands Champs quand le pont avait sauté. S'ils étaient arrivés une demi heure plus tôt, si on les avait su si près, peut-être aurait-on pu l'empêcher et combien de dégâts évités.

Le mercredi 22 novembre, à 6h1/2, le jour commence à poindre pendant que tombe une pluie fine. Tout est calme, je me risque dans la rue, personne, mais dans la direction du pont, je ne tarde pas à entendre des rires et des manifestations de joie. Que se passe-t-il ? Alors qu'on s'attend à des ruines, à des blessures douloureuses. Bientôt des groupes montent le village " Monsieur le curé, on vous présente le premier soldat de la libération. C'est une véritable surprise, combien agréable, je m'empresse plus bas et ils sont là une cinquantaine de jeunes soldats avec un équipement tout nouveau et auquel on n'est pas habitué, soldats dans lesquels on sent une ardeur patriotique qui nous remplit de reconnaissance et d'espoir.

Ces soldats vont d'ailleurs repartir, en patrouille et leurs éléments légers ont avancé vers Malvaux et une mitrailleuse est en batterie près du moulin Girardey. Il faut prévenir un retour offensif des boches, qui ne reviendront que prisonniers.

Le passage au pont de ceux-ci ne fut pas sans actes regrettables, de la part de quelques uns. Ils eurent l'excuse, des dégâts qui venaient d'être accumulés inutilement, des journées pénibles que nous avaient fait passer les S.S. et les Russes. Nos prisonniers à leur retour les blâmeront, n'ayant pas eu à s'en plaindre là-bas.

Une autre colonne de prisonniers devrait descendre le soir de Chauveroché. Venus de Plancher les Mines, sans ordres et sans vivres, ils s'étaient rendus tout simplement.

Après avoir félicité et accueilli nos libérateurs, il fallait constater nos dégâts. Les maisons voisines des ponts avaient beaucoup souffert: Mandeler, Romain, Louis Perros, Haismann, Haab et surtout E. Marsot et Richard, toitures, fenêtres, plafonds, tout était ébranlé sauf, peut-être pour l'usine du Pont, les dégâts étaient autrement considérables qu'en juin 1940 quand le grand pont avait sauté. Même constatation dans notre église, nos vitraux ne sont pas seulement soufflés, enfoncés, Ils sont pulvérisés. Ceux qui regardent le cimetière seuls, sont à peu près intacts, les doubles fenêtres les ayant préservés. Mais toute la partie sud, haut et bas, tout le chœur est à refaire, c'est du beau travail.

Notre joie de la libération aurait été plus entière et nos cloches du matin du 22 auraient retenti plus allégrement s'il n'y avait pas eu ces

ruines et l'obligation de réparer au plus tôt les toitures, car il continuait à pleuvoir et les gouttières aggraveront le mal commencé. Tous les hommes et jeunes gens de bonne volonté, il y eut trop de curieux, plus que de travailleurs, aideront à réparer les toits avec des moyens de fortune, car les tuiles manquent. Je donne la permission de travailler le dimanche 26, et même par la pluie, l'après-midi, on répare le toit de la basse nef de l'église.

La persistance de la pluie et la fonte des neiges amènera l'inondation au bas du village. Rarement on avait vu mauvais temps plus persistant (on n'avait pu semer le seigle). Le volume des eaux est considérable et nos soldats ont en montagne un travail abominable, par la neige et la pluie. La route est coupée derrière la boulangerie Haab, où on n'accède qu'avec des bottes, les débris du pont sauté font barrage, un appareil américain de grande puissance essaie en vain de le libérer. Les voitures devront passer dans l'eau jusqu'au moyeu. Elles montent pourtant par le Ballon par le chemin de la Charrière et avant de rejoindre la grand route, elles doivent se débattre dans des ornières longues et profondes où les chars disparaissent à peu près. Ces obstacles n'arrêtent pas l'ardeur des soldats, Toutefois en vitesse, le génie fait réparer le pont de la carrière et les voitures par l'usine du pont pourront gagner la route de Malvaux où elles prendront comme les boches en 1940 le chemin Tassion pour gagner le sommet.

Revenons à nos soldats, ceux qui étaient arrivés hier au soir vont partir dans la direction de Vescemont, ils sont remplacés ici par un bataillon de la Légion étrangère. J'accueille mon hôte, un capitaine, en lui disant, "Alors, c'est demain que vous prenez le Ballon. - C'est ainsi que nos secrets militaires sont gardés? - Ah, on sait bien que quand la légion se déplace ce n'est pas pour rien."

Cette parole lui fait plaisir, et le soir une longue causerie me contera les exploits de ses soldats, en Afrique, en Italie, dans le midi, dans les Vosges où la bataille a perdu de gros effectifs. Il a reçu en renfort la veille pour sa compagnie, 40 Russes, dans lesquels il n'a pas grand confiance, mais il espère dans ses cadres et ses merveilleux anciens.

Je lui souhaite bonne chance pour son attaque du ballon qu'il va diriger personnellement et je lui promets de prier pour cela la Vierge et Jeanne d'Arc qui l'attendent là haut. Un soldat français a été tué devant l'école de Malvaux, Henri Girard, une trop modeste plaque de marbre marque le lieu où il mourut pour la France.

Il me promet de me faire le récit de l'attaque du Ballon, son chauffeur et son ordonnance me racontent aussi leur histoire. De grand matin le chauffeur conduit à l'hôtel Tourtet son capitaine pour l'attaque, il revient chercher son déjeuner, et m'annonce que, peut être il reviendra dans la matinée, malgré la pluie et le chemin atroce de la Charrière. A 10 h, il revient, "Ou en êtes vous déjà, - à mille mètres d'altitude, me répond-il. - Ce n'est pas possible, c'est la route de Sewen. - Eh, bien, nous y sommes. Il n'y a pas eu de résistance. - Cela s'arrose lui dis-je, entrez, - non, je n'ai pas le temps. - Mais ce sera vite fait - Je ne veux pas que

mes camarades m'attendent une minute de trop." Et il était déjà parti. Le Ballon était redevenu français et le récit du capitaine était inutile.

Le vendredi 24 étant allé à Giromagny à l'enterrement de 4 soldats, j'assiste à un défilé interminable de blindés de l'armée française, défilé qui donne l'impression d'une force et d'une puissance irrésistible, force qui avance malgré les obstacles et les destructions, que rien n'arrête.

Nouveaux soldats le soir, de belle allure. 3 voituriers, réquisitionnés par les Todts casernés à la Neuve, pour conduire leur matériel peu avant la libération, iront jusqu'à Cernay, on les renverra avec leurs chariots et ils retrouveront les français dans la région de Rougemont.

Le samedi 25, une batterie de 155 va s'installer à Chauveroches et tirera toute la nuit dans la direction des Plaines, et l'après midi, le 22^e Bat. d'Afrique après avoir bataillé dans la région, à Montbenois, à Vacheresse, à Eboulet près de Ronchamps où les allemands leur avaient tendu un piège en arborant le drapeau blanc, à Fresse, à Belfahy et à Plancher les Mines, arrive ici par Melisey, la route entre Plancher et Plancher les Mines étant coupée, arrive à Lepuix. Le Rahin déborde, avait été cause deux jours auparavant de la mort du général de division Brosset dont l'auto avait été emportée par le torrent auprès de Passavant.

Parti l'après midi à 3 h, le 23^e est remplacé par un bataillon de canons antichars. Il y en a 50 cantonnés à l'école libre et leurs pièces sont groupées dans le verger qui l'entoure. Ces Marocains nous laissèrent un souvenir très quelconque, ils ont sans doute beaucoup de bravoure, mais ils gagneront à recevoir encore des leçons d'honnêteté et de propreté.

Le lundi 27 au soir, l'état major du 2^e corps d'armée française s'installe à Lepuix, le général de Montsabert aura son logement à Chauveroches à la maison Maire. Des bureaux sont installés un peu partout. Le 1^{er} corps d'armée du général Béthouard est dans la région de Delle, envoyant ses avant gardes vers le Rhin, tandis que celles de Montsabert sont en direction de Colmar. On peut encore craindre un retour offensif, des routes sont minées, des arbres au long des routes sont préparés pour être abattus très rapidement, ne ditons pas qu'il suffirait d'une heure aux blindés allemands pour gagner Montbéliard.

Le général De Lattre de Tassigny vint un jour à Lepuix avec le Cardinal Tisserand qu'il avait amené de Montbéliard sur le front d'Alsace (30 novembre)

Chaque sinistré cherche à se mettre à l'abri. Les verres à vitres sont introuvables. On nous dit qu'on peut en trouver à Dijon. A grand-peine on peut obtenir un camion militaire mais on ne trouvera rien, ni à Vesoul, ni à Gray, ni à Dijon, et le camion fut pendant 2 heures retenu par la police américaine.

A l'église, nous obstruons les ouvertures avec des lambris, le chœur

était intenable par la pluie fouettée. Le 25 novembre, je dois dire le service à l'autel de la Ste Vierge, il pleut et neige sur le maître autel. L'électricité aussi est en désordre à l'extérieur et à l'intérieur, les spécialistes eux-mêmes durent tâtonner pour nous rendre la lumière. Nous travailleront encore à l'église le mercredi 13 décembre.

Nos Marocains partent le 2, entre temps une compagnie contre avions, composée de noirs pur ébène, arrive un beau matin, organisé deux ou trois postes au bout des champs vers le Phanitor et derrière le cimetière. A 2 heures du soir, elle prenait déjà à Giromagny la direction du centre, vers l'Océan dans une région moins froide et plus clémente aux coloniaux.

C'est toujours le mauvais temps et les rivières sont en crue. La passerelle du moulin Girardey n'existe plus (celle de la cure effondrée venait d'être réparée.) et le pont ayant sauté, pour aller aux maisons de la route du Ballon, il fallait passer par le pont de la carrière. On évitait ce détour en utilisant une poutre branlante reste du pont sauté, près de la maison Romain. Un jour de grosse crue le 4 décembre, la jeune Madame Pessina s'y engage, elle perd pied et se noie, on devait retrouver son cadavre auprès du barrage de la Fonderie. C'était le lundi 4 décembre.

Au surlendemain de la libération, sur une route encombrée, une de nos paroissiennes, Mme Thomas, allant à Rougegoutte, est prise au milieu des camions et s'en tire par miracle avec une sérieuse blessure qui ne donnera rien.

Le mardi 5 décembre, nous célébrons un service pour Marcel Prévost qui avait été tué à Ussel dans une attaque du maquis de la Corrèze au début du mois d'août. Ce ne sera que plus tard, dans le courant de février que nous apprendrons la nouvelle de la mort d'Ernest Pinon, tué en service commandé dans un stupide accident d'auto au Maroc, alors que son unité se préparait pour débarquer en Normandie. Nous avons dit qu'au début de la guerre il avait été le héros d'un merveilleux coup de main. Fait prisonnier plus tard, affecté à un frontstalag des Vosges, conduit en Allemagne, il s'était échappé d'un train au passage, à Valdoie et avait réussi à rejoindre l'Afrique curieuse destinée... son service eut lieu le lundi 26 février 45.

Notre état major venait de partir. Il devait gagner la région de Sélestat dans le but de réduire par le nord la poche de Guebwiller Colmar que Bethouard devait attaquer par le sud. Mais Mulhouse n'était encore pas dégagée, et nous devions encore longtemps entendre le canon par delà le Montjean.

Il fut remplacé par une formation, d'abord peu nombreuse qui devait prendre plus d'importance dans la suite, le Parc auto installée à l'usine des Grands Champs, chargé de récupérer les véhicules en souffrance et de les réparer. C'était une bande de farceurs.

On avait décidé pour embêter un officier juif et en même temps le

curé, de l'envoyer coucher à la cure. Il devait rester chez moi jusqu'au début de mai. Nous ne fîmes pas trop mauvais ménage et au fond, il valait bien les autres. De ces autres il vaut mieux ne pas parler, ils resteront trop longtemps, on eut trop le temps de les connaître et de les apprécier. Bal de la nuit de Noël - histoires de toutes sortes - disparition d'autos?...etc.

Le meilleur d'entre eux, l'aspirant Berger était mort. Rentrant un soir de la popote, il jeta sur la table, en la maison Zeller où il logeait, sa capote, son revolver était dans la poche, armé. Le choc fit partir le coup. La balle l'avait frappé en plein cœur, il devait vivre encore sans connaissance une demi heure, j'eux le temps de l'administrer. Ses collègues officiers avertis, semblaient trouver étrange ma présence à son chevet avaient une hâte visible de s'en débarrasser au profit d'une ambulance voisine. C'était bien inutile, après l'avoir enseveli à la maison Zeller, on le conduisit aux Grand Champs où il fut fait une chapelle ardente et on l'enterrait le 5 janvier. C'était un jeune homme intelligent droit et vaillant chrétien, il ne se trouvait pas certainement dans son milieu.

Ces soldats furent les derniers cantonnés à Lepuix. Ils suivirent l'armée au delà du Rhin et nous les revîmes de temps on temps dans nos rues, rapportant leurs acquisitions...faites en zone occupée.

Quelques uns de nos jeunes gens avaient voulu prendre part dans l'armée française à la poursuite de l'envahisseur, quelques uns avaient déjà traversé les lignes vers Miellin à l'automne 1944. D'autres s'engagèrent dans diverses formations du front, en particuliers dans les chars légers où ils firent tous leur devoir.

Le 3 juin, jour de la Fête Dieu arrivait la nouvelle de l'accident mortel arrivé à un de ces jeunes quelques jours plus tôt. Marius Cortinovis avait été écrasé par un motocycliste, qui par son imprudence avait plusieurs accidents de ce genre à son actif.

Sa mort portait à 6 le nombre de nos soldats morts au service de la France. La liste n'était pas close. Nous avons dit qu'Albert Tourtet avait été arrêté chez lui à l'hôtel de Malvaux, le 14 mars 1944. Fut-il dénoncé, il faut le croire, mais son interrogatoire ne révéla rien de précis, il n'en fut pas moins conduit à Besançon puis à Fresnes et les camps de concentration. Sa famille fut sans nouvelles jusqu'à son retour qui eu lieu le 25 mai 1945. Son dernier camp d'extermination, celui d'Ehensei, dépendant de Dachau, avait ruiné sa santé. Peu s'en est fallu que le camp fût détruit à l'arrivée des Américains. Il ne s'agissait de rien moins que de faire entrer tous les prisonniers, 14.000 la moitié des cadavres ambulants, dans un tunnel qu'on devait faire sauter. Une révolte des prisonniers déconcerta leurs gardiens qui hésitèrent à sévir. Ce fut leur salut.

Le régime des camps, le peu de nourriture infecte distribué à ces hommes épuisés et obligés de faire un travail au dessus de ses forces, avait ruiné sa forte constitution. Après quelques jours de joie et

d'activité réduite, il dut s'aliter portant peut être en lui les germes du Typhus, il lutta contre le mal, passa quelques jours à la clinique Ziegler à Belfort, il en fut ramené et mourait le lendemain parmi les siens, le jeudi 19 juillet, ses obsèques le samedi suivant furent un triomphe.

Parmi les victimes de la guerre, les déportés des camps ont une place à part que leur mérite la longue suite de souffrances endurées, loin de leurs familles et de leur pays. Le récit des traitements endurés est une honte pour les peuples coupables. Est-il possible que la cruauté des hommes en arrive à de pareils excès prémédités froidement et prolongés.

Ce fut le 12 septembre 1945 que furent descendus les restes informes d'un légionnaire trouvé au Ballon. Le surlendemain de la libération, un camion de la légion avait essuyé des coups de feu tirés par des Allemands cachés dans la forêt. Un court engagement eu lieu. On ne s'explique pas comment les légionnaires ont laissé leur camarade sur le terrain sans prévenir. Le légionnaire, Willig Albert, est enterré dans notre cimetière militaire, à côté de 20 autres Français.

Ces tombes n'ont pas été abandonnées. Séparées l'une de l'autre, leur entretien a été confié à nos fillettes qui les nettoient et fleurissent chaque semaine au cours de l'été. Il nous a semblé qu'il était bon de leur rappeler ainsi le sacrifice de ceux qui sont morts pour la patrie, le culte que l'on doit avoir pour eux, les prières qu'il mérite. Nos fillettes l'ont compris et se transmettent pieusement ce soin sacré. Quand les familles qui ont réclamé le retour au pays natal, des restes de leurs soldats, seront satisfaites, ces tombes seront regroupées, un monument les dominera, et comme aujourd'hui, longtemps on ira prier auprès de ces tombes que le hasard des batailles nous a confié.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie on droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.

De temps en temps, des cérémonies groupent la paroisse autour de ces tombes, nos fêtes réussies après 4 ans d'oppression, avec le concours des prisonniers déjà rentrés, nos fêtes du retour le 2 septembre, nos fêtes de l'armistice et même au cours de nos fêtes des missions, nos enfants costumés vont encore prier pour le repos de l'âme de nos soldats.

La libération n'avait pu être célébrée comme il convenait. Un cortège avait bien parcouru les rues le 22 novembre et s'était arrêté devant notre monument de la place de l'église. Mais nous avions alors trop de soucis les ruines, les réparations urgentes, le mauvais temps, le sort de nos prisonniers toujours aux mains des Boches, leurs familles inquiètes: tout cela gâtait notre joie. Il n'en était plus de même pour l'anniversaire, l'année suivante. Sans doute bien des soucis pour l'avenir subsistaient, mais il était bon de les oublier un peu et de laisser libre cours à la joie d'être redevenus libres.

La fête eut lieu le jeudi 22 novembre 1945 fête splendide à laquelle

ne manqua que le soleil, caché par un épais brouillard à certains moments menaçant. Le matin fut consacré à un office d'action de grâces où assistèrent en corps, le Conseil municipal, les prisonniers et les déportés. On y chante le Magnificat et le Te Deum, et la cérémonie se termina par un discours de M. Maire devant le monument.

On avait pensé à un petit cortège avec deux ou trois chars symboliques organisé par les prisonniers et anciens combattants. Mais chacun fut pris d'une sainte émulation et la paroisse entière voulut contribuer à ce cortège historique et sans précédent pour Lepuix. Ce cortège, précédé d'un tank avec son canon en activité était composé du char de la fanfare, du char des écoles, symbolisant les métiers et suivi des fillettes à pied avec les insignes divers des ménagères et des travailleurs, du char des prisonniers représentant une vraie baraque des stalags avec barbelés et gardien boche apprivoisé, du char des déportés symbolisant les divers travaux de là-bas, le char des anciens combattants de toutes armes, avec des tranchées, des barbelés, suivis d'une soixantaine de soldats, la voiture radio, le char du maquis, celui de la relève, celui de la IV^e république, un char de la noce à Mimile par les jeunes gens du cercle; celui de la Madelon et pour terminer, celui de St Nicolas, descendu du ciel pour prendre part à la fête, et j'oublie encore certaine prolonge trainant un Hitler empaillé et malheureux. Parti de l'usine du Pont à 1h.1/4, le cortège monta la rue de l'église jusqu'au pont de Chauveroché, redescendit la rue de la Beucinière, descendit la route de Giromagny pensant tourner près des premières maisons de la rue du Tilleul et revenir. On lui demanda d'aller faire le tour de Giromagny sur la grand place. Le retour n'eut lieu qu'à 4h.1/2. Des jeux termineront la fête sur le chemin de la Charrière, courses et mat de Cocagne. Il y eut à cette fête beaucoup d'entrain et de savoir faire, et tout s'y passe avec bonne tenue et bon esprit.

REFLEXIONS SUR LA GUERRE

Cette guerre a passé en laissant sur le monde une influence plus néfaste que les autres et nos paroisses françaises, même les plus chrétiennes ne sont pas sans en avoir beaucoup souffert.

Si dans le monde, à la suite de ce long et terrible conflit, on rencontre un peu partout des idées d'indépendance et de révolte, en particulier dans les contrées lointaines, les idées subversives et révolutionnaires s'agitent dans les esprits des nations civilisées.

Après l'autre guerre, l'armistice a causé une joie sans mélange. La victoire était vraiment la nôtre, nos alliés n'avaient été qu'un aide moral et financier, puissant sans doute, mais c'était notre armée qui avait écrasé l'armée allemande. Cette fois, ce sont nos alliés qui ont fait l'important. Notre armée d'Afrique qui a poursuivi ses succès jusque sur le Danube n'a pu avancer aussi rapidement que parce que l'effort des alliés avait démoralisé l'ennemi. Et si après la victoire française de 1918, nos alliés nous ont si peu aidés et ont semblé à certains jours travailler contre nous, n'en sera-t-il pas de même cette fois. C'est avec la plus grande difficulté que la France peut retrouver sa place dans le monde et les divergences des négociateurs de la paix, montrent que l'on s'inquiète plus de relever l'Allemagne que de relever la France...

Le monde et notre pays souffre d'un malaise économique sans précédent. Nous ne pouvons pas nous faire à cette idée, qu'on en soit encore là après 2 ans de guerre, d'autant plus qu'on travaille partout et qu'on ne trouve rien. D'autres pays sont plus serrés que nous, mais il n'y a pas dans ces pays des administrations volontairement impuissantes comme chez nous. Tout se passe ici comme s'il y avait des gens intéressés à prolonger la crise. On a l'air de ne pas vouloir rechercher la prospérité mais de la retarder pour légitimer des plaintes et préparer le désordre. Les dirigeants font des lois bonnes que sabotent les administrations, et l'état se révèle impuissant.

Malaise alimentaire. De tout temps, c'est une grave question que celle de la nourriture. Quatre ans d'occupation l'ont rendue difficile, mais on comprenait car l'occupant se servait. Dans les années qui suivent, rien ne s'améliore et au contraire on assiste à une montée des prix qui inquiète tout le monde, et qu'on ne comprend pas.

Malaise religieux, conséquence des autres. Le souci de la vie matérielle primant tout, le souci de la vie religieuse passe au second plan. Et comme ce souci matériel amène dans les cœurs, la jalousie et la cupidité, l'égoïsme et parfois la haine, la vie morale est désaxée. Restrictions d'un côté et comme conséquence, comme compensation, recherche fiévreuse du plaisir de l'autre, qui accentue encore ce désordre moral.

Il ne faut pas s'étonner alors que la foi s'en ressente, on ne pense plus guère à Dieu et on oublie de le servir. Si l'on respecte encore les grands devoirs de la vie chrétienne, on laisse de côté les autres et tout

ce qui pourrait alimenter la piété, fortifier une fidélité chancelante, est délaissé. Nos prisonniers sur lesquels nous comptons un peu pour revivifier nos paroisses, eux qui avaient senti dans les stalags, la privation de la vie familiale et paroissiale, sont rentrés fatigués, ne demandant qu'à se tenir dans une tranquillité depuis longtemps attendue.

Les enfants souffrent de n'avoir pas eu dans leur première éducation, l'autorité du père. La mère, à elle seule, avec des soucis augmentés ne pouvait faire cette éducation qui réclame la sollicitude des deux, et cela d'autant plus que les enfants souvent sous alimentés, sont plus difficiles et plus nerveux.

De plus, alors qu'il aurait fallu travailler au dur relèvement du pays dans la paix, l'union et la charité, on a vu bientôt les luttes politiques reprendre avec la plus grande âpreté. N'a-t-on pas eu tort de nous amener des élections trop tôt et trop nombreuses. Le français moyen pense que 10 années de calme politique auraient été un grand bien et la fièvre électorale, pas plus pour les femmes que pour les hommes n'est bien à redouter, puisque partout, on est obligé de lutter contre les abstentionnistes, multipliés par cette pensée que plus on vote, plus ça va mal.

Et nous avons, nous chrétiens, une autre désillusion. Il nous semble qu'après une guerre où nous aurions du tout perdre et où nous aurions du disparaître de la carte de l'Europe, on aurait du mieux comprendre le secours divin sur la France. Et au contraire, nous voyons les luttes antireligieuses s'amorcer, se développer nos libertés scolaires et religieuses en péril. Est-ce ainsi que l'on devrait remercier Dieu. L'ingratitude ne va-t-elle pas nous mener à de nouvelles catastrophes.

Nous ici à Lepuix, qui avons été tant préservés au milieu de graves périls, savons-nous le reconnaître. Le laisser aller et la négligence religieuse sont une singulière manière de remercier ?;;

Après l'autre guerre, on était persuadé d'avoir devant soi, une longue période de paix. Cette pensée remplissait de joie et d'ardeur. La voie de l'avenir semblait libre et ensoleillée. En dirait-on autant aujourd'hui? Les rivalités qui s'affrontent dans les traités de paix, entre anciens alliés, montrent que la paix est bien précaire. On semble déjà se résigner à l'inévitable et le malheur c'est que ce sera encore sur notre territoire français que l'on viendra se battre, et que de part et d'autre, sans pitié et sans scrupule, on nous apportera les beautés et les bienfaits de la science atomique.

Seulement, malgré la liberté que Dieu donne aux hommes, et dont ils se servent si mal, il n'arrive que ce qu'il permet, et tolère pour le châtiment des hommes coupables et ingrats. Et malgré tout, nous avons une confiance absolue dans l'avenir. Dieu nous aime, il aime la France, même et surtout au temps de l'épreuve. La Vierge est la reine de la France, et nous protège avec toute sa puissance. Le ciel est avec nous, il nous reste à le prier, à le rendre plus secourable. La paix sera d'autant

plus rapide et plus sûre que nous l'aurons demandée et méritée.

En cette année 1948, nos dégâts sont loin d'être réparés. L'usine du Pont ne se ressent plus guère de l'explosion des ponts, mais les maisons voisines sont encore loin d'être en état. Il a fallu 2 ans pour remplacer les vitres aux fenêtres, les portes, les cloisons, les planchers, les plafonds sont encore à refaire. La caserne brûlée par les S.S. est toujours rasée. L'hôtel Lalloz au Ballon est toujours en ruine comme le chalet Bonaparte, L'hôtel Stauffer dévasté. La route du Ballon est à peine rendue à la circulation, le pont du Saut de la truite est réparé pour la 2^e fois, celui de la goutte du Lys, garde sa réparation provisoire de 1940 comme celui de la maison forestière. Un autre pont près le chalet du Bon Pommier a été réparé avec assez de difficultés et certains tournants de la route n'ont pas encore retrouvé leur solidité.

Notre grand pont a été refait au cours de l'hiver 1947-48. Il a été un peu redressé, mais la visibilité reste difficile, on a prétendu qu'il manque un peu de hauteur; les crues futures en témoigneront. Le pont qui conduit à l'église attend sa réparation définitive.

Après quatre ans de libération, nous avons encore des maisons en désordre et non réparées, par suite de la rareté et de la cherté des matériaux, par suite aussi de la résistance du service la reconstruction, pour lequel les dossiers ne sont jamais complets, qui fait beaucoup de difficultés, qui n'a pas d'argent demande des factures acquittées de la part de gens qui n'ont pas d'argent, d'avance à consacrer aux réparations.

Notre pays de Lepuix a été un des plus délaissés au point de vue du ravitaillement, malgré les réclamations, les visites et constatations de toutes sortes, officielles ou non, l'administration nous a toujours considéré comme un pays essentiellement agricole, je certifie l'expression lue sur un ordre préfectoral. Ces Messieurs des bureaux, hommes sans doute très compétents, n'ont jamais pu se rendre compte du peu de champs dont la population dispose, de leur morcellement, des difficultés d'exploitation et de travail de nos cultivateurs des montagnes, obligés de tout porter sur leur dos, même le fumier.

Incompétence, incurie, administration...

La réparation des vitraux de l'église a demandé un gros travail. Des verres transparents avaient remplacé les lambris obscurs, placés au début. Si le travail a trainé, la responsabilité du curé n'y est pour rien. Dès janvier 1945, alors que les relations postales n'étaient pas encore rétablies, des lettres pressantes avaient été déjà envoyées par tiers à Grenoble, des caisses de vitraux à moitié cassés étaient parties en avril. Les prix faits en février étaient de 3000 frs le mètre carré, en avril de 6000 frs et en fin juillet, il fallait compter 10.000. Cette augmentation prévue en poussant le travail ne put être évitée, car les matières premières verre, plomb, charbon manquaient, il fallut attendre et les prix montèrent à 30.000.

La maison de Grenoble nous prépara les grisailles de la grande nef pour le printemps 46 avec le vitrail " France blessée ". Les six autres de la basse nef de droite furent placés au printemps 48.

Les quatre grisailles latérales du chœur ont été remplacés, en octobre 1948, identiques aux anciennes et les 3 grands vitraux du fond reprendront leur place dans le courant de l'été 49.

Il y a là une dépense de plus de douze cent mille francs, alors que la réparation de 1941, moins grave sans doute, mais presque aussi étendue, avait coûté 25.000 ...

Le devis de réparation à notre église, vitraux inclus, s'élevait à 729.000 frs, celui de la maison des œuvres à 43870. De plus on a constaté après coup, que la flèche du cloché avait souffert des 2 fortes secousses éprouvées en juin 40 et en novembre 44. Beaucoup d'ardoises sont brisées, de la charpente en mauvais état, le travail de réparation nécessita un échafaudage et des ouvriers spécialisés, non disponibles.

FIN DE LA 8ème ARMÉE

La 8^{ème} armée dont le Q.G. était Giromagny et qui eut d'abord pour chef le général Garchery, faisait partie du groupe Pretelat qui tenait le front de Longuyon, à la frontière Suisse, au nord la 3^{ème} armée, G1 Conde, au centre Bourret, la 5^e au sud de Sélestat à la Suisse, la 8^e armée commandée depuis le 21 mai par le Gal Laure.

A la fin de mai 1940, elle se composait du XIII corps Gal Misserey qui avait en avant de Colmar la division de forteresse Cousse 104, et en arrière la division Corradin 54, plus au sud le 44^e corps, avec près du Rhin la div. de forteresse Didio 105, les troupes Salvan d'Altkirch, en arrière la division Boutignon 67 (ce 44^e corps commandé par le Gal Tence) enfin face à la Suisse le 45^e corps, gén. Daille, avec en avant le 12^e rgt. de forteresse Français, en arrière la 57^e div. Texier et le 2^e Reg. de Spahis Marchal. Puis en réserve dans les Vosges la 63^e division Parvy.

Cette armée avait un grand front à défendre avec de très faibles moyens. Ses avant postes consistaient en des fortifications légères, au bord du Rhin, sa ligne principale était derrière les villages qui avoisinent le fleuve à 2 ou 3 kilomètres, puis en cas de repli, les crêtes des Vosges et la ligne des Cols.

La situation n'allait pas tarder à devenir désespérée, surtout quand les panzers divisions arrivèrent par Langres à la frontière Suisse, et le Gal Laure avait manifesté son désir de " résister jusqu'au dernier vivre et la dernière munition."

Le 9 juin, l'ordre est donné d'avancer les divisions vers le Rhin où l'on jouera le tout pour le tout... et à la suite d'une inspection le 10 juin, le général peut dire "qu'à tous les échelons, hommes et officiers, confiants et résolus sont impatients de donner leur mesure". C'est une veillée d'armes réconfortante et encourageante"...

Le 12 juin, le groupe Hunziger (armées du centre) ayant été enfoncé, l'ordre de la retraite est donné. La ligne fixée par Weygand sera jalonnée par Caen, Tours, Orléans, Dijon et Genève; la 8^e armée s'établira sur les Vosges, et devant Belfort, afin de couvrir le repli des armées de Nancy, de Ste Marie aux Mines à Porrentruy, avec lignes de résistance sur les cols. Ce sera un crève cœur pour les 54^e et 67^e divisions qui connaissaient à fond le terrain de l'Alsace. En avant des vallées on établira des bouchons de résistance.

Le 44^e corps couvrira Belfort. Face au Rhin on laissera seulement l'infanterie des corps de forteresse, très peu d'hommes d'ailleurs sacrifiés sous le Ct du gén. Didio.

Le gén. Laure devait installer son Q.G. à Besançon, mais prévoyant que le repli ne pourra se faire, et qu'il faut penser à un réduit dans les

Vosges, il fixe ce quartier général à Malvaux.

Le 13 juin au soir, l'avance allemande se poursuivant vers Chaumont, le Gén. Laure établit une couverture face à l'ouest, d'Auxonne à Epinal près du canal de l'Est, avec ses motorisés du groupe Prévost et les chars polonais du gén. Duluc. Cette mise en place, véritable coup de force fut exécuté dans la nuit du 13 juin, dans le but de retarder les forces ennemies.

Le 14 juin, ces troupes s'accrochent avec les Allemands, tandis que les troupes d'Alsace exécutent leur repli en bon ordre.

Le 15 juin au matin a lieu l'attaque sur le Rhin, sur le front de la 104^e div. de forteresse, général Cousses, en direction de Colmar.

Voici comment un journaliste Suisse a raconté ce passage:" Brouillard sur le Rhin qui empêche de voir à 100 mètres la rive opposée. La 7^e armée allemande reçoit l'ordre de traverser le fleuve, de foncer à travers les Vosges et fermer le cercle autour du 2^e groupe d'armées Françaises. Le premier obus tombe à 10 h. du matin. Le feu dure 20 minutes et réduit au silence les casemates françaises du bord du Rhin. A 10h.20, les Allemands mettent à l'eau les canots rapides qui traversent le fleuve en 14 secondes, prennent pied sur l'autre rive, mais non sans pertes. Ces combats furent très rudes. Les Français se défendaient vaillamment et des postes tinrent plusieurs heures, certain même toute la journée."

Des combats acharnés eurent lieu dans les fourrés et marécages de la rive gauche et les forêts du Rhin. Peu après le passage des avant gardes, les Allemands forment 2 ponts de péniches. Nous n'avions là qu'une seule batterie en position. Le Gén. Laure demande de l'aviation de bombardement pour pallier à l'absence d'artillerie qui laisse le fleuve libre, mais nos avions sont tous repliés vers le centre et le sud. La 104^e division se replie en luttant pied à pied vers les Vosges, la 105 et les troupes d'Altkirch, se replient derrière l'III, pour gagner les Vosges 2 jours après.

Pendant ce temps, le 13^e corps se groupe sur les crêtes et les cols des Vosges, prolongé au sud par le 44^e, tandis que le 45^e organise le front Est de Belfort.

La 57^e division est détachée face au Sud Ouest et s'installe sur la Lizaine de Montbéliard, Héricourt. Le groupe Duluc cherche à se maintenir en couverture sur la Saône, il a réoccupé Vesoul, mais les Allemands ont forcé le passage de Gray et progressent vers Besançon. L'encerclement va s'achever.

3 solutions restaient pour la 8^e armée: ou tenter de se dégager, c'était l'opinion de l'état Major, mais il fallait pour cela renoncer à couvrir la 5^e et 3^e armée.- ou se former en carré avec tous ses effectifs et livrer une bataille défensive, solution glorieuse, mais inutile, et l'armée sans vivres ni munitions ne pourrait tenir plus de 8 jours.- ou

enfin défendre les Vosges avec 2 corps d'armée et envoyer la 3e vers le Sud afin de garder une fenêtre ouverte si possible vers l'arrière.

Cette dernière solution adoptée, le 45^e corps reçoit l'ordre de prendre l'offensive en direction de Besançon. Il comprend la division motorisée Duluc, la 2e division polonaise, la 67^e division, la 2e brigade de spahis, et 5 groupes de 155. C'était sacrifier la défense de Belfort, mais ce sera sans doute le dernier geste actif qui pourra être tenté par les forces françaises pour lesquelles déjà sonnait l'hallali.

Une petite couverture restera devant Belfort, à l'est et à l'ouest, de même sur la Lizaine.

Au soir du 16 juin, la 104e division a réussi à se dégager et à gagner le front des Vosges. Elle mérite une belle citation: "attaqué le 15 juin par des forces ennemies disposant d'une considérable supériorité numérique, ayant subi les plus puissants bombardements d'artillerie et d'aviation, sachant qu'elle ne pourrait recevoir dans la journée aucun renfort a reçu tous ces assauts avec un mâle courage et avec un héroïsme s'inspirant des plus belles traditions de la race française. A défendu pied à pied ses casemates et ses emplacements de combat non bétonnés; a exécuté de nombreuses contre attaques avec ses groupes francs et avec de petits éléments prélevés sur les garnisons des ouvrages et s'est surpassé en appliquant malgré les plus durs sacrifices, la consigne qui leur avait été donnée: "Tenir" (242inf., 42inf., 28inf., 10 B.PYr. et divers groupements)

Au début de l'après midi du 17 juin, le Gen. Laure fait dire que la lutte continue, il prévient le grand Q.G. que la 8e armée est en bonne forme, qu'elle s'organise fortement sur les Vosges, face à l'est et à l'ouest, et qu'un de ses corps se dirige vers Besançon.

Rentré à Malvaux, il apprend que ce corps n'a pu avancer vers Besançon, qu'il est coincé en tête et des deux côtés, que les blindés allemands qui ont foncé sur Pontarlier sont aussi arrivés sur la Lizaine à 18 heures. A l'ouest, le groupe Duluc qui a renvoyé ses Polonais dans la région de Pont de Roide, tient la ligne Lure, Luxeuil, Fougerolles.

Dans la soirée, 4 officiers allemands qui se sont glissés parmi les réfugiés à Belfort vont annoncer dans une caserne que les opérations sont terminées et qu'ils sont chargés de négocier à l'amiable la reddition de la place. Le général Girol les enferme sous bonne garde.

Lundi 18 juin, le général Laure de grand matin transfère son Q.G. de Malvaux à la Bresse. Il y apprend que les Allemands sont à Belfort, qu'on a essayé en vain une résistance courageuse mais sans moyen antichars.

Le général Girol est prisonnier au Château.

Il envoie par le Thillot le capitaine Gouraud vers Belfort. Un bataillon pyrénéen détaché de la 63e div. à Plancher Bas y avait été assailli par

des blindés venant de Lure et s'était replié vers Auxelles. Ces Pyrénéens submergés ? ... sont envoyés par le capitaine sur le Ballon de Servance que l'on avait prescrit de faire tenir au plus tôt. (Un officier d'artillerie en observation sur le Ballon d'Alsace aurait pu compter sur les routes 1800 blindés). La demi brigade occupe ainsi les Hauts de Moselle au sud du Thillot, le col des Croix et le Ballon de Servance. (Les Pyrénéens qui se battirent à Lepuix venaient de Plancher.)

Pendant ce temps, le général Parvy regroupe les restes de sa division au nord de Belfort. La défense du Ballon d'Alsace est confiée par le Gén. Tence au Gén. Salvan, avec zone d'action dans la région de Masevaux.

Les Hauts de Moselle vers Haut du Them, opposeront une assez forte résistance. Après s'être battu sur la ligne Melisey Faucogney Val d'Ajol, les soldats du Gén. Tence seront rejoint par les blindés de Duluc, les Allemands approchent de Remiremont qui ne sera pris que le 20 au matin.

Les cols de Ste Marie et du Bonhomme sont défendus par le général Corradin (540) La Schlucht et le Herrenberg, par le général Cousse (104 D). Cette division après de durs combats le 16 et le 17, a réussi à ramener de la plaine d'Alsace le 1/3 de ses forces. Le 42e qui est son meilleur régiment s'installe à la Schlucht. Le Markstein est toujours tenu par le général Didio. On n'a plus de nouvelles du 45e Corps qui doit être entièrement encerclé.

Et le Général Laure prévient le G.Q.G. qu'il se trouve sous la pression, concentrique de 3 ou 4 divisions arrivant par l'ouest et menaçant la Moselle d'Epinal au Thillot, de 1500 à 2000 blindés ayant submergé le camp de Belfort et à l'est de 3 ou 4 divisions remontant de la plaine d'Alsace vers les Vosges. La 8e armée coupée de toute communication avec l'arrière, va se trouver sans vivres ni munitions, sans aucun secours. Il faut se préparer à la fin.

Le 19 juin, la situation continue à s'aggraver. Un premier ordre du jour du Gén. Laure demande à ses soldats de ne plus reculer de former le carré, de lutter jusqu'au bout, de recevoir l'ennemi les armes à la main sans entrer nulle part en conversation avec lui. Un 2^e ordre du jour, adressé à tous, cadres et troupe, les remerciements et les encouragements du chef qui affirme son absolue confiance en ses officiers et en ses soldats. (Combien hélas, lui en restait-il ?)

L'infanterie allemande enlève aux Pyrénéens le Ballon d'Alsace, attaqué par le Sud, aussi le Ballon de Servance et le Col des Croix. Le groupe Duluc qui se bat depuis 5 jours, arrive exténué sur la Moselle du Thillot à Ferdrupt.

Sur ce front sud, c'est l'infanterie allemande qui mène l'attaque avec ses armes normales, les blindés sont partis vers le Sud.

Sur le front Sud Ouest, le 13e corps a été rejeté sur les Hauts de

Moselle à Remiremont et n'a plus que quelques débris pour résister à l'avance allemande.

A l'Ouest, les forces du Général Condé, III^e armée sont hors d'état d'arrêter l'ennemi et de l'empêcher de déboucher d'Epinal.

Sur les Vosges, la div. Corradin perd le Col du Bonhomme, la résistance faiblit, les Allemands font croire à la fin des hostilités, font sonner l'armistice, pourtant les pentes ouest du Col tiennent encore, de même que celui de Ste Marie. Plus au sud, la division Cousse tient tous les cols et le 42^e s'accroche héroïquement à la Schlucht.

Le 20 juin, le cercle infernal se resserre toujours de toutes parts. Vers midi, les Allemands arrivent au Thillot par Mesnil et Cornimont, impossible d'arrêter cette avance. De même par le Col du Bramont.

Le général Laure fait préparer la résistance à la Bresse. Pionniers, sapeurs, secrétaires, ordonnances sont mobilisés, des barricades se dressent aux issues avec des camions, et les commandements sont répartis entre les officiers supérieurs du Q.G. Le général Laure fait le soir la tournée des postes et y constate un très bon esprit. Mais ce n'est là qu'un petit îlot investi, assiégé où déjà les vivres et munitions s'épuisent. Le général demande du ravitaillement par avions gros porteurs, aucune réponse n'arrive de l'arrière. L'heure est extrêmement grave, l'heure du devoir jusqu'au bout.

Les consignes suprêmes du général, la résistance suprême opposée en maints endroits, sauveront l'honneur de l'armée. Le 21 juin, la Schlucht est prise, le 42^e complètement encerclé après une héroïque et magnifique défense, la route de la Bresse (16 kil.) est libre. Le 242^e a bien formé un barrage au saut des Cuves, un autre a été organisé au Tholy, en direction de Remiremont, barrages impuissants et bien vite débordés.

Au 21 juin, l'armée se décompose en une série de carrés qui ne communiquent plus entre eux. Au Col de Ste Marie, des éléments du 330^e à Corcieux, le commandement de la 57^e division, à Gérardmer par le commandement de l'armée du 13^e corps avec barrages au Saut des Cuves, à la Bresse, le commandement de l'armée et du 44^e corps, quelques éléments du 10^e pyrénéen, de la 104^e division et du 42^e inf., au Col de Bussang quelques éléments de la division Parvy au Stifkopf, trois bataillons du gén. Didio, à Rimbach, le général Sabran avec un peu plus d'un bataillon.

A la tombée de la nuit, le village de la Bresse est assailli du côté nord par l'infanterie venant du Col de Basse Pierre et de la Schlucht. Le dispositif de sûreté fixé seulement aux issues, faute de monde est débordé, l'ennemi s'infiltré par les vergers. Les officiers d'Etat Major dirigent le combat. Le Colonel Krebs (3^e bureau) a le bras traversé par une balle. Le Lieut. Giros de l'art. du 44 corps est tué auprès du général Menu, le Commt Valègre est tué, plusieurs officiers blessés et l'ennemi quand vient la nuit, inquiet et surpris de cette défense inattendue se

retire sur les hauteurs qui dominant le village. Les quartiers dangereux sont évacués.

Le 22 juin au matin à 6 h, l'attaque recommence sur le front nord, le principal et sur le front sud où la barricade de camions prend feu. A 6h30, les tirailleurs allemands dévalent les pentes du front est. A 7 H. la situation au sud devient intenable.

Le général Laure, coiffé de son képi d'or avec trois autres officiers d'Etat Major arrive devant le poste installé près de la mairie, il reprend vertement, quoique avec bienveillance, des soldats un peu trop impressionnés soit par lui, soit par les circonstances. Il va visiter les blessés de la veille, il fait une nouvelle inspection des postes et rentre à son poste de commandement de la place, après avoir suivi pendant 200 mètres la route enfilée par la mitraille. La mort qui aurait été alors pour lui la bienvenue... l'épargne ...

A la porte de son Q.G. sous la rafale, il fait dresser son fanion. Une section allemande arrive à grande vitesse et sans pertes car on n'a plus de munitions.

Le général Laure s'assied à sa table de travail, le général Tence à sa droite, les généraux Cousse et Menu à sa gauche. Les autres officiers sont rangés dans la pièce précédente, le commandant Genin et le lieutenant De Contades debout près de la porte. L'ennemi franchit la grille, Genin et Contades arrêtent le chef au pied du perron et réclament la capitaine commandant la compagnie. Sur l'ordre du général tous les officiers français ont le revolver à la main pour qu'il soit dit qu'ils aient combattu jusqu'à la fin. Le capitaine allemand arrive, essoufflé d'avoir couru. On l'introduit avec quelques uns de ses gradés. Le général Laure se déclare prêt à faire cesser le feu, mais seulement à la Bresse, car pour le reste des éléments de l'armée dont il est coupé, il a donné des ordres de résistance qui ne peuvent, que suivre leur cours. L'Allemand fait aussi cesser le feu. Le poste français est remplacé à la grille par un poste Allemand; le drame est accompli, la captivité de la 8e armée commence.

" Elle a livré de magnifiques combats. Les grandes et petites unités, à l'intérieur d'un cercle qui se rétrécissait de jour en jour, se sont héroïquement défendus, jusqu'à l'extrême limite de leurs forces, sans vives brulant leurs dernières cartouches. Selon la consigne sacrée qu'il avait donnée à chacun, le commandant de l'armée, se refusant à l'idée même de toute conversation avec l'ennemi, entouré de son Etat Major, a personnellement dirigé le combat pour la défense de son poste de commandement. La 8e armée, attaquée sur toutes les directions et privée de ravitaillement, dut céder à la fortune, mais ce fut les armes à la main. Sa résistance a sauvé l'honneur et bien mérité de la Patrie."

(Ce récit est résumé de l'article d'Henri Bidou, paru dans la revue des 2 mondes le 13/1/41) Ayant un certain caractère officiel il concorde, sauf de très légers détails avec les renseignements que nous avons pu avoir par ailleurs sur ces mauvaises journées de juin.

Et ce nous est un réconfort de constater que s'il y eut de nombreuses défaillances, il y eut aussi des unités magnifiques et courageuses. Il est bon de le rappeler car ces journées nous avaient laissé l'impression pénible d'une armée qui s'abandonne

La Bresse devait revoir la guerre en 1944. En août, 50 maquisards furent brutalisés et fusillés sur place devant la population impuissante...En septembre et octobre, le village devait subir les bombardements violents des armées alliées. Puis en novembre, 500 hommes de 15 à 60 ans furent rassemblés et déportés en Allemagne, et le lendemain, les Allemands revinrent chercher les femmes, les enfants, les vieillards, ne laissant que les impotents, les conduisirent dans la pluie, la neige et le froid dans la montagne qui avoisine le lac des Corbeaux, puis les abandonnèrent pendant que village était entièrement incendié, ne laissant que des ruines ...

Nous aurions du ici avoir le même sort....



Monsieur l'Abbé Auguste COLEZ
Vice-Doyen
Curé de Lepuix-Gy pendant 37 ans
décédé le 27 Septembre 1962 dans sa 79^e année

Retranscrit du livre original

par JM PETIZON,

le 24 mars 2008

Imprimé par nos soins